MANIÈRE DE GUÉRIR

LA

MALADIE SCROFULEUSE.

De l'imprimerie de la congrégation
Méchitariste à Vienne.

MANIÈRE DE GUÉRIR

LA

MALADIE SCROFULEUSE.

PAR LE

Chevalier Joseph de Vering,

Docteur en médecine, Indigena de Hongrie, Chevalier de la Légion d'Honneur, décoré de la médaille Bavaroise des Mérites comme officier de santé, médecin praticien à Vienne; membre des Facultés de médecine de Vienne, de Pesth et de Paris; membre de la société médicale-chirurgicale de Berlin, de celle des Sciences naturelles et de l'art médicale de Dresde, etc.



VIENNE EN AUTRICHE.

En commission à la librairie de la Congrégation Méchitariste.

1832.

Medicum pauca quaedam praestantissimorum de quolibet genere remediorum ad ejus usum seligere illisque inhaerere, non vero divagari oportet in immensam farraginem, cui nonnulli tam avide indulgent.

Huxham.

DÉDIÉ PAR L'AUTEUR

À

MONSIEUR LE DOCTEUR

CHRISTOPH GUILLAUME

HUFELAND,

Conseiller d'état de Sa Maj. Roy de Prusse, Chevalier de l'ordre des Guelphes d'Hannovre, de l'ordre de l'Aigle Rouge seconde classe, premier médecin du Roi de Prusse, professeur en médecine de l'université de Berlin, membre de plusieurs sociétés littéraires,

etc., etc.

Monsieur!

C'est vous, monsieur, qui avez le premier démontré, il y a plusieurs années, dans un ouvrage auquel tous les médecins rendent le témoignage le plus honorable, que les infirmités, communément désignées jusque-là sous le nom de maladies scrofuleuses, ne sont pas seulement des maladies locales, mais qu'elles ont leur source dans une disposition cachectique particulière de tous le corps, et vous avez en même temps indiqué les remèdes et la méthode d'après laquelle cette maladie funeste peut être guérie. La considération dont vous jouissez, sous tous les rapports, comme auteur et médecin praticien dans toute l'Europe, a attaché à votre nom une telle célébrité, que le suffrage que vous avez daigné accorder au présent ouvrage, suffira seul

pour en prouver l'utilité, et pour lui procurer un accueil favorable du public.

S'il résulte donc un jour pour l'humanité souffrante quelque bien de mon travail, ce n'est qu'à vous-seul, Monsieur, qu'en appartient tout le mérite, puisque ce furent vos lumières qui m'ont guidé dans cette entreprise; et je ne devrai l'avantage d'obtenir, comme auteur, la confiance du public d'un pays étranger, qu'à la bonté avec laquelle vous avez bien voulu agréer la dédication de mon ouvrage.

Avec la plus haute considération

Votre très-humble

Joseph de Vering.

Préface.

La maladie scrofuleuse est un de ces maux de l'humanité qui se développent, non seulement par le concours des relations externes, mais qui se transmettent dans la plupart des cas par la génération. C'est à cette dernière cause qu'il faut principalement attribuer la fréquente propagation de cette maladie, que l'on observe depuis long-temps, dont on ne cesse de se plaindre, et dont on ne s'occupe cependant avec le zèle qu'elle exige, parce que les obstacles que l'on rencontre dans le traitement de ce mal, résistent avec tant d'opiniâtreté aux procédés ordinaires de l'art médical.

Des parents scrofuleux ne peuvent donner la vie qu'à des enfants ou scrofuleux ou du moins disposés à le devenir. C'est ainsi

que ce mal doit se transmettre dans une progression toujours croissante d'une génération à l'autre, si l'on ne s'occupe pas sérieusement à mettre des bornes à son effrayante propagation. Bientôt il ne se bornera plus, comme jusqu'à présent, à exercer ses ravages en plus grande partie sur la population amolliée des villes, il développera aussi ses germes parmi les habitants de campagnes, et l'on ne trouvera plus alors nulle part de constitution saine et robuste.

Pour prévenir cette calamité, pour ramener l'humanité à un meilleur état de santé, il n'y à d'autre moyen que de poursuivre ce mal, sous quelque forme et complication qu'il se présente, principalement en étouffant le germe dans la première enfance, ou en le détruisant radicalement lorsqu'il se montre développé chez des personnes d'un âge plus avancé. Voilà la seule voie pour en délivrer tout-à-fait l'humanité.

Je n'ignore point quelles difficultés s'opposent au médecin qui veut parcourir cette carrière; il serait trop long de les compter toutes, voici en cependant les plus ordinaires: l'indifférence avec laquelle on consi-

dère les différents symptômes de la maladie, tant qu'elle n'a pas encore atteint son plus haut période; l'inobservation des instructions diététiques que l'on se plaît à enfreindre à chaque occasion; le manque d'un régime réglé, auquel les malades eux-mêmes ne veulent pas se résigner, ou dont ils sont souvent détournés par les personnes qui les entourent; enfin le long usage nécessaire des remèdes, contre lesquels se conjurent le préjugé, la répugnance, le dégoût et souvent aussi le défaut de fortune.

Mais ces obstacles doivent-ils nous arrêter lorsqu'il s'agit de la santé et du bien-être de générations entières!

Pénétré de ce sentiment, j'ai, depuis que je me suis voué à l'art médical, consacré tous mes soins et toute mon attention à l'étude de cette maladie; j'ai tâché d'approfondir tout ce qui a été écrit sur ce sujet, et, l'ayant combiné avec mes propres expériences, j'ai réuni dans cet ouvrage en un corps de doctrine le fruit de mes longs travaux.

Quoiqu'il soit généralement connu, que

cette maladie se présente ordinairement sous différentes formes à la fois, je n'en ai pas moins assigné à chacune d'elles une explication particulière, tant pour être plus clair dans l'analyse de leurs marques distinctives, que pour indiquer les remèdes les plus propres à chaque cas particulier. J'assigne également, dans plusieurs endroits, les moyens de réunir ces remèdes, ou d'en faire un choix convenable pour certains cas particuliers, lorsqu'il y a complication de plusieurs maladies, ce que des médecins un peu exercés démêleront et appliqueront sans peine.

Enfin, pour réunir la clarté à la précision, j'ai tâché de me servir autant que possible des termes téchniques de la langue dans laquelle cet ouvrage a été écrit.

Table des Matières.

I.

De la Maladie scrofuleuse en général.

II.

Des maladies scrofuleuses des yeux.

III.

Des maladies scrofuleuses des organes de l'ouïe.

IV.

Du flux scrofuleux du nez.

V.

Des maladies scrofuleuses des glandes tonsillaires.

VI.

Des scrofules externes.

VII.

De l'induration scrofuleuse des mamelles.

VIII.

Des maladies scrofuleuses des poumons.

A. De la péripneumonie scrofuleuse.

B. De la phthisie scrofuleuse rapide.

C. De la phthisie chronique scrofuleuse dite pulmonie tuberculeuse scrofuleuse.

IX.

Des scrofules abdominales.

2 *

X.

Des fleurs blanches scrofuleuses.

XI.

De l'induration scrofuleuse de la matrice.

XII.

Des maladies cutanées scrofuleuses.

XIII.

Des maladies scrofuleuses des os.

XIV.

Des maladies des articulations qui se développement pendant la maladie scrofuleuse.

XV.

Des courbatures de l'epine du dos qui se forment pendant la maladie scrofuleuse.

XVI.

Histoires de maladies.

1.

2.

3.

I.

De la maladie scrofuleuse en général.

---

§. 1.

On appelle maladie scrofuleuse (cachexiam scrofulosam) cet état maladif qui se manifeste à la suite d'un long procès d'assimilation morbifique, soit que ce dernier ait été transmis par la génération, soit qu'il provienne de quelques causes externes. Cette maladie se distingue surtout par la désorganisation qu'elle opère dans le système lymphatique, dont elle trouble les fonctions en changeant la nature et la forme des glandes, et par une altération frappante ou de quelques parties ou de toute la constitution du corps humain.

§. 2.

Avant le développement et pendant toute la durée de la maladie scrofuleuse on observera des phénomènes qui ne laissent point de doute qu'ils ne tirent leur origine d'une affection des organes d'assimilation; tels sont, l'engorgement des mucosités dans l'estomac et dans les intestins; les vomissements et coliques souvent réitérées; les fréquentes indigestions et constipations, alternativement suivies de diarrhées; les fréquentes flatuosités, l'extension démesurée du bas ventre, la qualité glaireuse et séreuse du sang, surtout l'extrême acrimonie des mucosités nasales, de la salive et de l'urine; l'odeur toute particulière d'une transpiration devenant toujours plus abondante, et plusieurs autres symptômes semblables. Il y a quel-

ques cas fort rares, où la maladie scrofuleuse se guérisse par le seul concours favorable d'une diète régulière; mais elle ne l'est jamais en négligeant les préceptes de cette dernière. C'est ordinairement à l'époque où les dents commencent à percer, ou pendant la dentition, que cette altération des organes d'assimilations devient visible, puisque les fonctions vitales, étant alors portées à un plus haut degré d'activité, réclament de plus promptes compensations. Par la prolongation de cet acte d'assimilation morbifique, et dans la même proportion que des causes externes exercent une influence nuisible sur cette action vitale, les sucs nourriciers dégénèrent, et la maladie scrofuleuse s'achemine vers son développement. Le système lymphatique est alors tôt ou tard entièrement troublé dans ses fonctions; l'irritabilité du sang et de la lymphe s'augmente, celle des facultés reproductives est interrompue; mais celle des nerfs, au contraire fortement excitée, comme le démontre la tendance prématurée à la génération; la nature des parties fluides, molles ou solides subit alors un changement défavorable, et par conséquent aussi les secrétions et les excrétions, enfin la séparation d'une lymphe abâtardie s'effectue. En employant avec persévérance, soit médiatement, soit immédiatement, les remèdes convenables contre cette maladie, on obtient enfin pour résultat un état fébril accompagné d'évacuations critiques, au moyen duquel les organes d'assimilation sont réintégrés dans leurs fonctions normales, et à la suite duquel on voit au malade reprendre (bien attendu que la guérison soit complète) cet air brillant de santé qui frappe d'étonnement.

§. 3.

Les altérations visibles à l'extérieur, soit au commencement, soit pendant la durée de la maladie scro-

fuleuse, sont ce qui constitue proprement cette disposition particulière du corps que nous nommons *scrofuleuse*. Dans cet état on voit la tête d'une grosseur extraordinaire, et penchée en avant, le visage bouffi, la lèvre supérieure et le nez enflés, le dernier presque toujours enchiffrené (delà le sommeil avec la bouche ouverte), la rougeur des joues bornée, les dents larges et fortes couvertes de mucosités, ainsi que la langue; les cheveux ordinairement blonds, les yeux bleus, les paupières enflammées et plus souvent enflées; les machoirs fortes et larges, la peau fine et couverte de pustules, la chair spongieuse, le ventre gros et dur, les jambes menus, l'épine du dos courbée en arrière par le relâchement des muscles et par le penchement de la tête, la marche chancelante et traînante; en même temps on remarquera un développement très-précoce des organes de la génération et des facultés spirituelles, malgré le grand penchant pour la paresse. La présence de quelques-uns de ces symptômes nous avertit de *la disposition à la maladie scrofuleuse*; la réunion d'un grand nombre ou de tous ces indices nous fait connaître *son entier développement*.

§. 4.

La disposition héréditaire à la maladie scrofuleuse se transmet des parents aux enfants, au moment même de la procréation, lorsque les premiers sont affectés de cette infirmité, de la goutte, du mal vénérien, ou lorsqu'ils n'ont pas été tout à fait guéris de ces deux dernières maladies. L'âge trop avancé des parents est assez souvent une des causes de cette disposition scrofuleuse qui est fort rarement provoquée par quelques causes externes. Quoique d'autres maladies puissent fortement contribuer au développement de la maladie scrofuleuse, il dépend

néanmoins en grande partie du plus grand ou moindre concours des causes externes qui agissent défavorablement sur le procès d'assimilation.

Au nombre de ces causes externes, ou plutôt éloignées, il faut ranger tout ce qui peut médiatement et immédiatement préjudicier le procès d'assimilation; telles sont l'élévation des enfants privés du sein de leur mère, une nourriture chétive et malsaine; des farinages gras; l'usage prématuré de la bière, du vin ou de l'eau de vie; une trop grande chaleur, la malpropreté; un air malsain, le défaut d'exercice, les soins insensés qu'on prend pour rendre les enfants délicats ou pour les endurcir, l'application trop prématurée de leurs facultés intellectuelles, en un mot, une éducation physiquement vicieuse: ajoutons à cela l'usage des remèdes narcotiques ou celui des évacuatifs auquels on est souvent, pour ainsi dire, forcé d'avoir recours, quand les enfants ont plus mangé que leur estomac ne saurait supporter, ou qu'ils aient pris d'une nourriture indigeste, puis l'abus du quinquina, du mercure, les vers, l'onanisme, la fièvre gastrique, la fièvre intermittente, la rougeole, la fièvre scarlatine, l'approche du printemps, et de l'automne, et d'autres causes semblables. La vaccine, avant la dentition pourrait bien aussi favoriser le développement de la maladie scrofuleuse, si la disposition existe déjà dans le corps; cependant on pourrait encore supposer que la maladie se trouve inoculée avec la vaccine.

§. 5.

Il n'est point de doute, que le développement de la maladie scrofuleuse ne soit singulièrement provoqué par ce qu'on gorge de bouillie des enfants qui n'inclinent quelquefois que trop à cette maladie, surtout quand on n'a pas assez laissé cuire cet aliment,

ce qui le rend fort indigeste et malsain: cependant on ne saurait regarder ce genre de nourriture comme l'unique raison des nombreuses maladies scrofuleuses, puisqu'il y a plusieurs exemples que des familles entières en sont exemptes, quoique cette méthode de nourrir les enfants, les suçons, la malpropreté, et bien d'autres choses inconvenables, y soient à l'ordre du jour. Il en est de même du café, dans l'usage presqu' universel duquel on a cru reconnaître une des causes de la propagation multipliée de cette maladie; mais il ne saurait nullement être nuisible, pourvu qu'on le donne à des enfants âgés de quelques années, comme cela leur convient, c'est à dire, comme une très-foible infusion mêlée à beaucoup de lait.

§. 6.

Les glandes du cou et de la nuque sont ordinairement les premières à s'enfler; les glandes sous les aiselles, celles de l'aine, quelquefois aussi presque toutes celles de la surface du corps s'enflent plus tard. Cela s'effectue sans douleur, et sans que la couleur de la peau souffre quelque altération. De telles glandes enflées restent souvent long-temps en cet état, sans qu'on y aperçoive le moindre changement; mais à la fin elles s'endurcissent, ou après s'être enflammées, elles entrent en suppuration, qui laisse une cicatrice difforme après elle. Quelquefois il arrive sans qu'aucun grossissement des glandes ait eu lieu sur la surface du corps, que des maladies se déclarent, dont l'origine ne saurait être déduite que d'une disposition scrofuleuse, et qui attaquent les poumons, le bas ventre, la peau, les yeux, les oreilles, le nez, les os ou d'autres parties. Dans l'âge viril la circonférence de la prostate s'augmente souvent dans le cours de la maladie scrofuleuse; ce qui ne se fait point sans provoquer une dyssurie pénible. La pros-

tate cause alors de vives douleurs, et finit enfin par s'endurcir, ce qui arrive surtout quand la maladie scrofuleuse de la prostate est héréditaire et accompagnée de la goutte et du mal vénérien. Les attaques scrofuleuses des poumons, dont les rechutes sont bien fréquentes pendant la maladie scrofuleuse, diffèrent essentiellement du catarrhe ordinaire, attendu que ce dernier provient d'une affection de la membrane pituitaire, au lieu que celles-ci ne se déclarent qu'en raison du plus grand ou moindre changement qui s'opère dans le procès d'assimilation, ce qui contribue à entretenir une inflammation chronique dans les glandes. Souvent on remarque, chez les enfants, entre la troisième et la septième année, un enrouement accompagné d'une toux sèche, qui leur cause de légères douleurs au gosier, et qui bientôt cesse, et bientôt recommence. De même on observera chez les scrofuleux, au moment du développement de la maladie scrofuleuse un enrouement fréquent, qui cesse après une expectoration de la pituite, mais qui ne tarde pas à revenir. Une inflammation chronique du larynx est la cause de ce phénomène, lequel n'ayant pas absolument le caractère distinctif de la maladie scrofuleuse, est souvent confondu, chez les enfants, avec esquinancie, et chez les garçons qui approchent de la puberté, avec ce changement qui s'opère dans le larynx à cette époque. La plupart des maladies scrofuleuses se développent à la suite d'une inflammation chronique produite par les efforts que la nature fait, pour se délivrer de la lymphe abâtardie; cette inflammation se change à la fin, à la place où le détachement de la lymphe devient impossible, en une induration, qui entraîne la destruction de la forme organique de la partie affectée. Si l'inflammation se dissipera, s'il s'en suivra

induration ou suppuration, tout cela dépend uniquement de la dispostion particulière du malade, de sa susceptibilité d'irritation, et de l'organisation de la partie où l'inflammation s'est établie, de l'impression plus ou moins profonde que la douleur y fait sentir, de l'espèce des remèdes employés et de l'époque où on les emploie. L'interruption des fonctions lymphatiques, agissant sur les nerfs, on voit souvent pendant le cours de la maladie scrofuleuse, les malades attaqués de spasmes, semblables à ceux que causent les vers. De telles attaques ont aussi lieu quand on veut guérir avec trop de précipitation, les formes extérieures de la maladie scrofuleuse, mais elles cessent aussitôt que ces dernières ont reparu. La maladie scrofuleuse est une des affections chroniques les plus opiniâtres; elle s'empare de toutes les parties du corps, s'engendre principalement dans l'enfance, et s'établit de préférence dans les intestins du bas ventre, d'où elle exerce son influence funeste sur les autres parties dont elle empêche le développement. Cette maladie continue ses ravages dans l'âge viril, et elle peut alors, sous certaines conditions même devenir contagieuse, par exemple, s'il y a colliquation, par suite d'un abcès aux poumons, ou d'une teigne et d'autres exanthêmes sanieux. Quand enfin des fièvres viennant se former à la suite des souffrances scrofuleuses considérables, elles prennent le caractère de celles qui dominent ordinairement dans cette saison.

§. 7.

Le cours infinement varié de la maladie scrofuleuse se décide sur la coïncidence d'autres maux survenus sans l'entremise absolue des scrofules; tels sont les maladies ordinaires des enfants, les remèdes employés à cet égard, des causes accidentelles ex-

ternes, et surtout la disposition particulière de chaque malade. Quelquefois on voit chez un malade se déclarer alternativement tous les caractères de la maladie scrofuleuse dans un ordre régulier; une autre fois plusieurs se présentent réunis à la fois; par exemple les scrofules abdominales avec le flux scrofuleux du nez et avec la dartre scrofuleuse au visage; les fleurs blanches scrofuleuses, dans l'enfance, avec les scrofules extérieures, dans l'âge viril, avec les scrofules pulmonaires. Il arrive aussi que toutes les parties du corps subissent une altération complète, ou il survient à l'approche de la puberté et même jusqu'à la vingtième année, quand la disposition à la maladie scrofuleuse subsiste déjà depuis bien des années, tout à coup d'autres affections scrofuleuses qui sont précédées de fièvres gastriques souvent réitérées et agissant avec force et opiniâtreté sur les parties souffrantes. Il n'est pas moins rare que les scrofules s'évanouissent à l'apparition d'autres maladies, et qu'elles reviennent ensuite avec plus de force après la guérison de celles-ci.

§. 8.

Une des propriétés particulières de la maladie scrofuleuse est, de perpétuer l'épilepsie héréditaire, car les phénomènes qu'on remarque chez les personnes affectées de cette dernière, peuvent être regardées comme ayant leur principe dans la structure irrégulière de la tête, produite par le développement inégal des tables du crane, dans les indurations de la moëlle du cerveau, de la prolongation moëlleuse du cerveau, ou dans la moëlle spinière. Elle peut aussi provenir du dégorgement d'une lymphe ou d'un aposthême dans la cavité du cerveau ou de celle de l'épine du dos, et enfin de la carie dans les tables du crane; ces maux se trouvent en partie trans-

mis par la génération, ou sont en partie la production indubitable de la maladie scrofuleuse. D'ailleurs tous les remèdes applicables à l'épilepsie, sont d'une pareille efficacité contre les maladies scrofuleuses. Ce n'est que trop souvent qu'une aliénation d'esprit est la suite d'une guérison imprudemment précipitée de l'exanthême; il en est de même, d'une sévérité insensée, ou d'une application excessive et prématurée des facultés intellectuelles.

§. 9.

En observant dans le même temps plusieurs malades scrofuleux, vivant à peu près dans des relations semblables, et dont les affections scrofuleuses ont presque toutes le même caractère, on remarquera toujours parmi eux une diversité particulière d'humeur et de susceptibilité d'irritation: delà cette variété dans la réaction du corps sur les médicaments, laquelle influe si essentiellement sur le temps nécessaire au développement et à la guérison des maladies scrofuleuses, et d'après laquelle nous avons à nous guider dans le choix des médicaments. C'est ainsi que nous voyons des scrofuleux insensibles pour toute impression extérieure, paresseux, stupides et imbécilles; d'autres, au contraire, sont très-irritables, éveillés et spirituels malgré la débilité de leur corps. Dans le traitement de nulle autre maladie, la propriété particulière du malade ne se prononce d'une manière aussi distincte, que dans celle des scrofules; c'est donc vers ce côté que notre attention doit être continuellement dirigée, si la guérison doit réussir. Il se trouve aussi quelquefois chez des malades délicats et doués d'éminentes facultés intellectuelles, une disposition à saigner du nez, qu'on ne peut appaiser que fort rarement, et qui met souvent la vie même en danger. Le dit saignement ne se

répète presque jamais en été et se fait ressentir quelque temps avant par des douleurs volantes dans les articulations et dans la tête.

§. 10.

Comme le développement de la maladie scrofuleuse est a prévoir avec assez de certitude par la disposition scrofuleuse, on ne saurait mieux faire que de lui opposer des obstacles, en détruisant cette dernière.

§. 11.

Pour prévenir le développement de la maladie scrofuleuse, il faut s'y prendre dès le moment de la naissance des enfants, chez lesquels la disposition scrofuleuse se laisse déjà en grande partie prévoir dans la constitution des parents. L'état infirme de la mère, ou le défaut de lait, tenant souvent l'enfant éloigné du sein de sa mère, il faut avoir soin de faire partir artificiellement et en assez grande quantité le méconium, ordinairement évacué par le premier lait de la mère, ce qui se pratique avec de la rhubarbe, avec de l'hydromel, avec des lavements on d'une autre manière semblable. Alors la chose la plus désirable serait une bonne nourrice. Mais pour conserver la santé à celle-ci, il faut que sa nourriture ne diffère pas beaucoup dès-lors de celle à laquelle elle avoit été accoutumée jusque-là, puisque des aliments trop succulants, trop épicés, ou pris en trop grande quantité, comme c'est l'usage dans les grandes maisons, changeraient son lait, et nuiraient à sa santé, à cause du manque d'habitude et du défaut d'exercice. Dans le cas que le nourrisson éprouvât quelques difficultés à la selle, il faudrait faire prendre à la nourrice, selon la saison, le jus de quelques plantes, une extraction de plantes dissolvantes ou de rhubarbe; elle doit continuer ce régime, qui

d'ailleurs ne peut nuire à sa santé, assez long-temps, pour qu'il produise son effet sur le nourrisson. On fait toujours durer l'allaitement pendant huit mois, si cela est possible; mais, après cette époque il ne faut habituer les enfants que peu à peu aux bouillons gras.

§. 12.

Quand on ne peut point se procurer une bonne nourrice on élève les enfants qui annoncent une disposition scrofuleuse, avec du lait de vache ou de chèvre, dans lequel on détrempe un peu de biscuit, lorsque l'enfant sent le besoin d'une nourriture plus substantielle. Comme breuvage ordinaire, on se servira d'une dissolution de sucre suisse *), ou d'une décoction de maïs (zea mays) qu'on fait bouillir pendant une heure ou aussi long-temps jusqu'à ce que les grains soient crévassés, puis on y ajoutera une demi-portion de lait sucré. Nous recommandons également la farine *d'Arrow* **) bouillie dans du lait ou dans du bouillon gras; car cet aliment n'irrite point les fonctions des vaisseaux, et il nourrit fort bien sans incommoder les organes de la digestion. La viande ne saurait nullement convenir à de tels enfants avant que les dents n'aient percé, et même plus tard on ne devrait leur donner qu'à des époques marquées une nourriture composée de viande et de végétaux. Une faim trop prolongée ne leur est pas moins pernicieuse

---

*) Sucre de lait qui est mélangé avec le suc de différentes plantes, et que l'on prépare à Luzerne. Une demi-once dissoute dans deux livres d'eau, fournit une boisson nutritive et suffisante pour toute une journée.

**) *Arrow Root*, espèce de farine tirée en plus grande partie de la racine *maranta arundinaria*, qui ne saurait être remplacée par aucune autre substance.

que l'usage des farinages pâteux, des mets aromatiques, fortement épicés et salés, et des liqueurs spiritueuses.

§. 13.

Lorsque de tels enfants vomissent quelquefois d'eux mêmes, ils se trouvent débarrassés de la trop grande quantité de lait ou d'autres aliments dont l'estomac est surchargé, ainsi que de la surabondance de mucosités, qui se forment dans les premières voies à cette époque. Il s'effectue aussi dans cette occasion une secousse salutaire dans le bas ventre; ce vomissement doit donc être regardé, à defaut d'autres accidents favorables, comme une évacuation salutaire, opérée par l'action spontanée de la nature. Ce serait donc à tort qu'on voulût réprimer de tels vomissements, en cherchant à faire partir les matières surabondantes par le canal intestinal, tandis que la nature leur a assigné la voie la plus courte, car quand même s'il n'en résulte point de maladie grave, cela influe du moins fort désavantageusement sur le procès d'assimilation et accélère le développement des scrofules.

§. 14.

Les cris de l'enfant démontres une tendance de manifester à l'extérieur le sentiment de quelque force; les efforts qu'il fait alors empêchent l'accumulation des viscosités dans les poumons et les stagnations dans la circulation du sang; ils contribuent essentiellement au développement des organes de la respiration, et sont par-là d'un avantage précieux pour la conservation de la santé. Malgré cela on tâche de réprimer aussi promptement que possible ces foibles élans d'une vie à peine naissante, qui sont cependant si faciles à distinguer de ces cris que la douleur arrache. On se hâte en pareil cas de recourir aux décoctions et aux lavements pour soulager l'es-

tomac, que l'on croit détraqué, et pour faire cesser les flatuosités, ou l'on s'empresse d'appaiser leur faim en les gorgeant d'aliments. Tous ces moyens et bien d'autres sont essayés l'un après l'autre, si l'on ne voit pas un assez prompt effet, sur les enfants nouveaux-nés, qui montrent beaucoup de vivacité et qui crient beaucoup. Il n'est point de doute que le développement de la maladie scrofuleuse ne soit puissamment secondé par de telles fréquentes interruptions du procès d'assimilation, qui est de la plus haute importance à cet âge si foible. Ce qui mérite encore une attention particulière, ce sont les drogues narcotiques que l'on donne aux enfants pour les faire taire, et qui agissent fortement au détriment du développement physique et moral.

§. 15.

Il faut que la chambre des enfants soit haute, spacieuse, accessible au soleil et à la lumière et éloignée de toute exhalaison mal-saine, que la propreté et un air pur y règnent toujours; que même en hiver elle soit aérée deux fois par jour, qu'elle soit échauffée par un poële de terre ou ce qui vaut encore mieux avec de l'air chauffée d'après la nouvelle méthode *), cependant la chaleur ne doit pas excéder 17 degrés Reaumur. Il doit absolument être

---

*) Cette méthode consiste à chauffer les chambres et toute espèce d'appartements avec le moins de frais et de la manière la plus commode et la plus convenable à la santé sans le moindre risque de feu. Elle a été inventée et perfectionnée depuis par *Mr. P. T. Meisner*, Professeur et Chef de Pharmacie, Professeur de Chymie à l'Institute polytechnique de Vienne et membre de plusieurs sociétés littéraires. L'ouvrage de l'auteur avec les planches explicatives se vend chez *Charles Gérold*, imprimeur et libraire à Vienne.

défendu qu'on y sèche du linge au poële, ou qu'on y fasse du feu avec du charbon, car l'un corrompt l'air de la chambre, l'autre peut même, en cas de quelque imprudence, mettre la vie en danger. Pour chauffer les breuvages et comme veilleuses nous recommandons des lampes entreténues avec de l'esprit de vin. Les fumigations avec du nitre, du vinaigre ou du chlor sont préférables à tous les autres arômes pour purifier l'air de la chambre. Une lumière trop vive, un grand fracas ou une trop forte odeur, font une impression nuisible sur les faibles organes des sens, et occasionnent souvent la formation des maladies scrofuleuses.

§. 16.

Le sommeil doit être regardé comme le premier besoin dans les premiers jours de l'enfance. Mais plus tard il ne faut laisser les enfants ni trop long-temps dormir, ni trop long-temps veiller, et dans la suite il ne faut plus leur permettre de rester au lit dès qu'ils sont une fois éveillés. Des matelats remplis de fougère sèche, des oreillers de crins fort bas et des convertures fort légères, voilà les principaux objets d'un lit d'enfant, dont le linge doit être changé au moins une fois par semaine, à cause de la forte transpiration des enfants sujets à la maladie scrofuleuse: car l'espiration des exhalaisons malsaines, qui sortent d'un tel lit, est dans tous les cas fort dangereuse. Outre cela il serait à propos d'exposer tous les jours les draps du lit au grand air, si cela est possible, à cause de l'augmentation progressive de la transpiration de la peau. Il faut d'abord laver les enfants sujets à la disposition scrofuleuse dans de l'eau chaude, ensuite dans de l'eau peu à peu plus tiède et à la fin dans de l'eau froide. Après cela on leur frottera tout le corps avec un drap de laine pour ranimer les fonctions de la peau, puis on les revêt de linge

blanc, car c'est sur la propreté et le soignement de la peau que se base essentiellement la conservation de la santé relative.

§. 17.

L'excès des soins délicats qui, sous le rapport moral, peuvent être considérés comme la source d'une vive imagination, d'un enthousiasme exalté, des saillies spirituelles, mais assez souvent aussi comme la cause du défaut de raison et d'un jugement sain, cet excès, disons-nous, engendre un haut degré de susceptibilité d'irritation relativement aux impressions dangereuses qui viennent de l'extérieur, ce qui réuni à la disposition scrofuleuse ne peut pas manquer d'influencer le procés d'assimilation, et de donner lieu au développement de la maladie scrofuleuse. Ainsi, en habituant peu à peu les enfants à des vêtements légers, et en leur couvrant la tête le moins que possible, on fera plus pour la conservation de leur santé, qu'en les tenant toujours bien chaudement, d'autant plus, qu'on ne se défait jamais, dans l'âge viril, des mauvaises habitudes contractées dans l'enfance, sans courir de grands dangers. Les habits doivent donc être légers et larges pour ne point gêner les mouvements du corps. Mais il faut agir avec beaucoup de précaution en échangeant les vêtements chauds, qui augmentent évidemment le relâchement et la susceptibilité d'irritation, contre des vêtements plus légers. Les personnes sujettes à la disposition scrofuleuse doivent se promener tous les jours en plein air, car il n'y a qu'un haut degré de froid ou un temps humide, qui puisse leur nuire, surtout s'ils ne se garantissent de l'humidité et du refroidissement des pieds. En un mot, on ne saurait assez recommander le changement d'air en pareille occasion, car c'est lui qui influe si favorablement sur la

réforme du procès d'assimilation, qu'on a souvent vu la disposition scrofuleuse détruite par ce seul moyen.

§. 18.

Quand des personnes scrofuleuses s'approchent de l'âge viril, alors on les abandonne pour la plupart à l'influence accidentellement favorable ou défavorable des relations externes, pour savoir si le développement ou l'éloignement de la disposition s'effectuera, ou ne s'effectuera point par l'augmentation de l'activité vitale, qui a lieu pendant cette transition de l'âge puéril à la virilité: car on voit quelquefois des personnes affectées de la disposition scrofuleuse, jouir d'une très bonne santé en très peu de temps, quand les circonstances les obligent à quitter leur patrie pendant ou bientôt après cette période. En revanche on en a vu d'autres, qui, pendant ce temps, ont été attaquées à plusieurs reprises de maladies scrofuleuses pulmonaires, malgré toutes les précautions et malgré tous les remèdes qu'on avait essayés. Il n'y a que très peu de cas, où la disposition scrofuleuse ait été détruite par l'observation d'un régime diététique qu'on a fait durer plusieurs ans.

§. 19.

Pendant la disposition scrofuleuse les mucosités se détachent en grande quantité de l'estomac et des intestins, et voilà la cause de fréquentes fièvres gastriques. On doit s'empresser de guérir aussitôt ces fièvres par une dose d'ipécacuanha, si des circonstances particulières ne s'y opposent pas, parceque ces fièvres deviennent par l'usage des purgatifs facilement malignes et durables, et que la maladie scrofuleuse ne manque jamais de se déclarer, quand on tarde trop à les guérir.

Cependant on ne peut pas toujours ordonner

l'ipécacuanha partout où elle serait nécessaire, malgré son efficacité et son innocence généralement reconnue, parce que les personnes, qui entourent le malade, croient ce remède trop dangereux à cause de ses effets violents; après l'emploi de l'ipécacuanha, on se sert avec beaucoup de succès de la rhubarbe. Quant aux petites enfants, il suffit de leur donner du syrop de chicorée avec de la rhubarbe, en y ajoutant, pour augmenter l'effet, sur une once, une drachme de teinture aqueuse, ou ce qui vaut encore mieux une infusion de rhubarbe. Comme ces médecines ont le goût et l'odeur fort désagréables, il faut d'abord s'y prendre de manière à ce que le malade ne s'en aperçoive pas trop, afin de prévenir le dégoût qu'elles causeroient sans cela à la longue. A cet effet, on verse sur deux drachmes de rhubarbe quatre onces d'eau chaude; on laisse reposer cette infusion pendant un quart d'heure, on la passe ensuite par le filtre, et quand elle est tout à fait refroidie, on la verse sur une drachme de séné. Après l'espace de douze heures, on filtre de nouveau ce liquide, on en prend deux cuillers à manger qu'on met avec une faible infusion de café et une bonne portion de lait, et on donne cela le matin à déjeûner. Si l'on veut faire prendre ce remède sans café, on n'a qu'à ajouter à la rhubarbe une dose égale d'écorce de citron pulvérisée, mêlant le tout à une dose de syrop à son choix. Quoique la disposition à la maladie scrofuleuse rende souvent l'usage des purgatifs très-nécessaire, on ne doit pourtant point se servir pour cet effet de sels, tels que le sel de *Glauber*, le sel double (*arcanum duplicatum*), le sel polychreste, le sel cathartique amer, puisqu'ils peuvent avoir des suites funestes, en ce qu'ils rendent le canal intestinal trop susceptible d'irritation.

§. 20.

Les personnes affectées de la disposition scrofuleuse feront très-bien de prendre au printemps tous les matins le jus nouvellement pressuré du tussilange (*tussilago*), de la bécabongue (*beccabunga*), du marrube blanc (*marrubium album*), de la laitue (*lactuca*), de la fumeterre (*fumaria*) et d'autres plantes semblables: on prendra de chacun de ces ingrédients une ou trois onces avec une infusion de melisses. Le jus de ces plantes, ayant toujours un goût désagreable, quoi qu'on y ajoute, on ne saurait guère recommander ce remède pour des enfants, chez lesquels on ne saurait pas se flatter d'en faire un usage assez long pour qu'il soit de quelque utilité.

§. 21.

Les bains salsugineux, préparés selon le besoin, avec un tiers on un cinquième d'eau salée et avec de l'eau chaude de puits, sont aussi reconnus comme ayant la vertu de dissiper la disposition scrofuleuse, surtout si les malades qui en font usage, peuvent en même temps se promener beaucoup en plein air. Les bains de mer ne sont pas moins recommandables, cependant il faut que les malades s'y préparent d'avance, en se lavant d'abord avec de l'eau tiède et ensuite avec de l'eau fraîche. Aussi ne doivent-ils se baigner que le matin, ayant soin d'avoir alors le bas ventre bien libre, et de n'y rester pas plus longtemps que jusqu'à ce que le premier frisson qu'ils éprouvent en y entrant, ait fait place à une agréable chaleur. Cette cure exige au moins une trentaine de bains et doit être répétée plusieurs fois.

§. 22.

Comme l'éducation physique doit en général l'emporter chez les enfants, jusqu'à leur dixième année l'éducation morale, il ne faut pas s'empresser de met-

tre à profit le développement étonnant des facultés intellectuelles qu'on remarque chez des individues de cet âge qui inclinent à la maladie scrofuleuse, ou qui en sont déjà atteints. De même il faut éviter avec tant de soin ce qui pourrait exciter leur entêtement ou leur irrascibilité que ce qui pourrait détruire leur gaîté enfantine: car un traitement dur et sévère peut avoir pour des êtres si maladifs et faibles des suites physiquement et moralement fort dangereuses, auxquelles il n'y aurait plus à remedier.

§. 23.

Si la disposition scrofuleuse se déclare entre la quatrième et la sixième année chez les enfants, dont les parents jouissent d'une bonne santé, alors c'est une preuve que cette disposition a sa source dans quelque cause étrangère; il ne reste dans ce cas autre chose à faire, que de combiner toutes les circonstances et de procéder avec beaucoup de douceur, pour gagner la confiance des enfants, ce qui peut bien souvent nous procurer des éclaircissements importants sur les causes variées et quelquefois expressément récélées. Par-là on trouvera le moyen de les éloigner par la voie la plus simple et la plus prompte, en mettant en oeuvre tous les remèdes convenables, qui viennent d'être indiqués pour l'extirpation de la disposition scrofuleuse.

§. 24.

De l'apparition de plusieurs ou de tous les symptômes qui dénotent la disposition scrofuleuse, on peut juger du développement de cette maladie (§. 3). La présence des formes réelles de la maladie scrofuleuse n'est pas absolument nécessaire à cela: car la formation de celles-ci ne dépend, en grande partie, que de certaines causes extérieures accidentelles; et la maladie scrofuleuse est souvent parvenue à sa plus

haute période, et a produit des changements considérables dans la constitution de toutes les parties du corps, sans qu'on s'apperçoive pendant plusieurs années d'aucune de ces formes scrofuleuses; mais alors elles se présentent, sans qu'on en puisse soupçonner quelque raison, si soudainement, que cela seul prouve que la maladie scrofuleuse existe déjà depuis un certain nombre d'années.

§. 25.

L'incurabilité de la maladie scrofuleuse se fonde en grande partie, sur la manière ordinaire de la traiter, quelquefois aussi sur l'insouciance des malades, ou sur celle des personnes qui les entourent. Combien de fois ne voit-on pas, prendre au hazard un des remèdes, qui ont été recommandés, sans avoir égard à la nature du malade et à l'espèce de la maladie qui vient de se déclarer; on passa ensuite à un autre, sans laisser au premier le temps de produire son effet, ou l'on met quelquefois tous les remèdes ensemble de côté, quand on s'aperçoit de quelque relâche dans le cours de la maladie; on ne s'occupe alors pas du tout, ou du moins, avec trop peu de persévérance à entretenir l'activité des fonctions de la peau, ce qui est cependant de la première importance pour la guérison de la maladie scrofuleuse. Outre cela, il y a des personnes chargées de la surveillance des malades, qui ne font entrer en nulle considération, ni le régime diététique, ni l'éducation physique, se contentant seulement, ainsi que les malades eux-mêmes, de voir les marques scrofuleuses disparues, et se croyant dès-lors dispensées de l'usage de tout autre remède. Voilà pourquoi l'on voit si souvent disparaître et reparaître les formes de la maladie scrofuleuse, sans que cela rende les malades ou leurs envirnos plus attentifs à se précautionner. L'incura

bilité de cette maladie chronique se déclare encore, quand les personnes qui entourent les malades, s'avisent, sans réfléchir aux suites, de se servir de différents moyens qui exercent une influence nuisible sur la guérison : tels sont les drogues débitées par des charlatans effrontés et qui sont souvent les venins les plus pénétrants, puis, l'abus des remèdes domestiques, et les conseils imprudents de ceux qui n'ont pas la moindre connaissance de l'art médical.

§. 26.

La maladie scrofuleuse a sa source (§. 2) dans l'altération des organes d'assimilation *). Mais comme l'entité de cette altération nous est inconnue, nous ne saurions indiquer que des remèdes médiatement applicables, pour réformer insensiblement, par un changement convenable de tous les rapports externes et par le rétablissement du procès d'assimilation, la constitution morbifique du corps, de telle façon, qu'il n'existe plus de doute sur la destruction de la maladie scrofuleuse. C'est aussi dans sa longue durée, qu'il faut rechercher la raison de ce que la guérison de cette maladie, qui est dans un rapport si intime avec l'économie animale, ne peut s'effectuer tout-à-fait sans danger qu'avec bien du temps, et que toute tentative d'une guérison précipitée (voy. Hist. des Maladies No. XII.) ne se ferait sans exposer la vie aux plus grands périls. Les remèdes qui agissent avec

*) L'affection chronique des organes digestifs et des organes d'assimilation se fait principalement connaître par l'altération visible de la constitution extérieure du corps; c'est pourquoi, au lieu de parler toujours de l'altération des organes, nous avons plus souvent fait mention de leurs fonctions morbifiques, c'est-à-dire, du procès d'assimilation.

force et une grande promptitude, peuvent bien pour un certain temps arrêter le cours de la maladie scrofuleuse, mais nullement coopérer, à sa guérison. Le procédé curatif doit donc (quelques cas rares exceptés) plus consister à jouer l'observateur tranquille, qu'à agir avec trop d'empressement.

§. 27.

Avant que d'ordonner des remèdes contre la maladie scrofuleuse, il est essentiel, de s'occuper à apporter un changement convenable dans toutes les relations externes, qui peuvent produire des impressions défavorables sur le malade, sans quoi on ne saurait jamais compter avec assurance sur les succès des remèdes. Il faut donc éloigner soigneusement tout ce qui pourrait troubler le procès d'assimilation, en même temps qu'on cherchera à mettre le malade dans une position où il n'éprouve que des sensations avantageuses. Avant tout, il faut que la nourriture soit en grande partie tirée du règne animal et végétal à la fois, et que le malade se fasse fort d'une grande sobriété, malgré le surcroit d'appétit qu'il puisse éprouver; qu'il se garde des farinages grossiers, surtout de ceux qui sont préparés au moyen de la fermentation, et qu'il s'abstienne de viandes fumées et de mets gras en général. Il faut aussi que les repas se fassent à des heures fixées, car le désordre dans le manger ne peut que nuire au procès d'assimilation. Nous recommandons également de préparer avec de l'eau de mer, si cela se peut faire, les mets qui y sont propres. Pour boisson, on prendra, si la soif est bien forte, une partie de vin sur six d'eau pure, et quand les forces ont beaucoup diminuées, on prendra avant le repas un verre de vin d'Espagne, mais en très-petite quantité, afin de ne pas provoquer une trop grande irritation. Les malades ne doivent pas

rester long-temps assis, mais faire au contraire beaucoup d'exercice en plein air, sans cependant s'échauffer excessivement, ils se trouveront très-bien d'un séjour à la campagne dans des lieux, où ils pourront toute la journée rester en plein air dans une agréable température et se donner du mouvement à volonté. Avec tout cela il ne faut jamais perdre de vue, ce qui a été dit plus haut, relativement au traitement de la disposition scrofuleuse, sur l'éducation physique, sur le soignement de la peau, sur le changement de linge etc.

§. 28.

Avant que d'en venir à l'application des remèdes curatifs, il est nécessaire d'aller à la recherche des influences nuisibles qui ont amené le développement de la maladie scrofuleuse, et de se procurer la connaissance parfaite de ses progrès, de l'enchaînement des différentes affections scrofuleuses qui ont successivement paru, ainsi que de l'effet produit par les divers remèdes, dont on a fait usage jusque-là. Alors il ne faut qu'observer pendant un assez long espace de temps, les propriétés particulières du malade, et s'abstenir en attendant de tout médicament, principalement si la maladie scrofuleuse dure déjà depuis plusieurs années. Ce retard ne laisse rien à craindre d'un empirement dans une aussi longue maladie, et ne peut au contraire que tourner au profit de la guérison, si l'on y ajoute encore, outre une diète régulière, le changement d'air, et l'usage de quelques bains d'eau salée ou du moins d'eau tiède. On ne peut nullement se promettre, dans la maladie scrofuleuse, un résultat heureux de l'usage des remèdes, si les malades ne les continuent pas le temps suffisant, avec la plus grande persévérance; c'est pour cette raison qu'il faut tâcher de les rendre le moins

désagréables que possible, afin qu'ils ne répugnent pas avec le temps au malade, ce qui suffirait seul pour en empêcher l'efficacité. Aussi ne doit-on les leur faire prendre que tout au plus trois fois par jour, à de très-petites doses, et seulement le matin, parce que les médicaments pris pendant la digestion, produisent rarement un bon effet. Avant de procéder formellement à la cure anti-scrofuleuse, il sera à propos de recourir à quelques remèdes qui agissent avec succès sur l'estomac et les intestins. On se servira à ce sujet d'une dose entière d'ipécacuanha, d'une infusion de rhubarbe (§. 19) ou d'une égale portion de teinture aqueuse avec une infusion de séné ou d'une extraction de plantes dissolvantes. On continuera pendant quelque temps avec ces légers évacuatifs; après cela on prendra, selon l'exigence, chaque matin et soir la sixième, le tiers, ou la moitié d'un grain d'ipécacuanha avec dix grains de sucre pulvérisé: toutes ces mesures sont à regarder, ainsi que la diète ordonnée et le choix des aliments, comme les préliminaires à la cure principale. Il arrive assez souvent, que les marques caractéristiques de la maladie scrofuleuse disparaissent pendant ce procédé dispositif, ce qui porte quelquefois les malades et leurs environs à croire la guérison complète, non obstant que le corps porte encore l'empreinte visible de la maladie.

§. 29.

Ce n'est que lorsque la langue commence à être moins chargée, que la digestion s'améliore, et que le bas ventre s'est fondu, que l'on peut ordonner de petites doses de mercure dulcifié. On fait usage de ce remède en continuant celui de la rhubarbe; l'on ajoute seulement pour des enfants, du sucre, et pour les grandes personnes, une extraction de plantes sous

la forme de pillules, ajoutant à chaque partie de mercure édulcoré une portion égale d'antimoine imprégné de souffre (*sulphur auratum antimonii*) quand les soi-disantes attaques catarrhales du nez, du larynx, et des poumons se répètent avec trop d'opiniâtreté. Si ces remèdes ne produisent pas au moins une évacuation suffisante par jour, on y joindra, selon le besoin, des lavements préparés avec une infusion de camomilles, dans laquelle on fera dissoudre une extraction de chicorée (*cichorei*), de chiendents (*graminis*), de pissenlit (*taraxaci*), ou d'autres plantes semblables. Ce n'est qu'après avoir fait assez long-temps usage de ces médicaments, qu'on s'apercevra d'un changement favorable dans la constitution du malade. Quand on voit que les déjections se font dans un ordre régulier, alors on pourra, en conséquence des formes différentes de la maladie et de la propriété particulière du malade, ordonner enfin le muriate de chaux (*murias calcis*), d'or (*murias auri simplex*) ou de baryte (*murias barytae*); on y ajoutera surtout en été, si cela est faisable, une demi-drachme d'acide (*muriatique*) délayé dans de l'eau aromatique simplement distillée, le tout mêlé à un syrop de son choix, et pris tous les jours. Même en continuant l'usage de ces remèdes on ne doit pas négliger d'entretenir le cours des évacuations et d'y pourvoir, aussitôt qu'il y ait interruption, par des lavements à la manière que nous avons indiquée. À la fin, quand il n'y a plus de trace de la maladie scrofuleuse, et quand l'extérieur du malade s'offre sous un aspect moins affligeant, on ordonnera le fer, ou les préparations de fer, pour faire disparaître le relâchement des parties molles, et surtout pour augmenter l'activité des facultés vitales. L'expérience nous a appris que l'état des parties intérieures s'améliore de plus en plus dès le moment

que les marques distinctives de la maladie scrofuleuse deviennent visibles sur la surface extérieure de la peau. Il sera donc de la première nécessité, de porter les fonctions de la peau à un haut degré d'activité par des irritations plus ou moins fortes, soit qu'elle fût empreinte ou non de marques douleureuses de la maladie scrofuleuse, à la différence près, que dans le premier cas, on opérera seulement sur les parties qui n'en sont point affectées: en profitant ainsi d'une de ces voies, que la nature nous indique dans ses opérations, l'on réussit, sinon à empêcher tout-à-fait l'altération scrofuleuse de se répandre sur les organes intérieurs les plus nobles, du moins à opposer des obstacles à ses progrès. Les remèdes irritants extérieurs doivent être choisis parmi ceux qui s'adoptent le mieux à l'espèce de la maladie, et à la constitution du malade; on ne les ordonnera donc qu'avec la plus grande circonspection, et on ne les appliquera que successivement sur des surfaces plus étendues; le dernier point est d'autant plus important, que la susceptibilité d'irritation change quelquefois très-essentiellement dans le même individu, lorsqu'il relève de maladie. Relativement à la jonction de la maladie scrofuleuse à d'autres maladies, et relativement à l'espèce des remèdes et à la manière de les ordonner, il y a des choses à observer, dont dépend tout le succès de la guérison.

§. 30.

Les scrofules s'associent volontiers dans l'enfance aux autres maladies ordinaires de cet âge, telles que la dentition, la rougeole, la fièvre scarlatine, la clavelée etc. Pour ne pas interrompre le cours de ces maladies, il faut interrompre l'usage des remèdes anti-scrofuleuses, quoiqu'on sache que les affections scrofuleuses vont se reproduire plus tard avec plus de

force; la seule toux spasmodique, est suivie d'un retour moins effrayant et même quelquefois de la guérison totale de la maladie scrofuleuse: ce que provient probablement de l'effet salutaire qu'ont opéré les fréquentes évacuations des viscosités et les secousses violentes, qui ont eu lieu à cette occasion dans les intestins du bas ventre et dans les organes d'assimilation. En revanche il y a beaucoup de maladies qui n'ont leur source que dans celle des scrofules, et qui ne peuvent être guéries sans son éloignement.

Les fièvres gastriques, provenant d'une réplétion d'aliments indigestes, doivent être éloignées le plus promptement possible par le secors de l'ipécacuanha; parce qu'elles exercent une influence nuisible sur le procès d'assimilation. Les maladies d'enfants sont toujours plus ou moins à regarder chez les scrofuleux, comme des maladies dispositives, que l'on guérit le plus heureusement en employant avec quelques modifications la méthode anti-phlogistique.

§. 31.

Il arrive quelquefois quand la maladie scrofuleuse est accompagnée du mal vénérien, que les infirmités scrofuleuses disparaissent en même-temps, que celles du mal vénérien, lorsqu'on commence l'application du mercure; mais cela ne doit nullement rassurer sur la guérison, ni de l'une ni de l'autre maladie, parce qu'il se forme alors inopinément une maladie scrofuleuse vénérienne dans les os. Dans ce cas, il faut avant tout tâcher d'obtenir la guérison de la maladie vénérienne par des frottements extérieurs avec du mercure, ou en employant le sublimé intérieurement. Et ce n'est qu'après plusieurs mois quand l'action du mercure sur les glandes salivaires a tout-à-fait cessé, et quand le malade sent renaître ses forces, qu'on pourra s'occuper de la maladie scro-

fuleuse, se servant pour cet effet, intérieurement du muriate calcaire, du muriate d'or ou de baryte, et extérieurement de remèdes irritants. Si la maladie scrofuleuse se trouve jointe à la goutte complète ou non complète, on ordonnera le mercure dulcifié avec une extraction de gaïac (*extractum guajaci*), de dulcamare (*extractum dulcamarae*) et de chélidoine (*extractum chelidonii majoris*); on ajoutera à cette composition des pillules, pour l'ostéocope, dix ou tout au plus quinze grains d'une extraction de cigüe (*extractum cicutae*), puis autant d'aconit (*extractum aconiti*), et, pour la carie d'assa fétide (*assa foetida*); on continuera de prendre ces medicaments, même quand on aura passé de l'usage du mercure à celui d'autres remèdes, ayant soin d'entretenir pendant ce temps les fonctions de la peau dans une activité continuelle, soit par des bains de vapeurs, ou par de bains naturels de souffre. La réunion de la maladie scrofuleuse à la goutte et au mal vénérien, donne ordinairement occasion à la formation de fistules très-difficiles à guérir surtout lorsqu'il y a supuration dans l'aîne ou aux environs du périné. Dans le cas que les scrofules se joignent à d'autres maladies cutanées chroniques, mais qui n'ont aucune affinité avec elles, par exemple, la gale, alors on ordonnera des remèdes anti-scrofuleux en même temps que ceux, qui sont propres à guérir les maladies cutanées, se gardant bien de vouloir arrêter le développement de ces dernières. Si après une telle jonction à la maladie scrofuleuse, il en survient encore une autre maladie, accompagnée de goutte ou de mal vénérien, alors on voit souvent sur la peau se manifester des altérations, auxquelles on ne peut remédier que par l'application extérieure et intérieure du muriate d'or simple, et par des fumigations de souffre. Quand l'état extérieur du corps porte l'em-

preinte indubitable du développement complet de la maladie scrofuleuse, alors on reconnaîtra la jonction avec la rachitis, par la corruption particulière des dents, et par la disposition des grands os à se courber. Le muriate de squine et ensuite l'acide phosphorique de fer, sont dans cette circonstance d'une efficacité reconnue: néanmoins il ne faut ordonner ces remèdes qu'en conséquence des circonstances, conjointement avec des irritants extérieurs, et s'abstenir de tout remède évacuatif. En ordonnant cette cure aux malades, on pourra leur recommander les eaux férugineuses de *Bartfeld* ou de *Pyrmont*, dont ils feront en même temps usage dans la belle saison, quand ils sont exempts de fièvre, soit pour boire, soit pour se baigner. Mais il faut qu'ils soient pendant tout ce temps extrêmement réservés dans le choix des aliments, et qu'ils fassent beaucoup d'exercice en plein air. Un grand nombre de personnes auxquelles les premiers symptômes de cette maladie paraissent trop insignifiants, regardent l'usage de tous ces remèdes, comme superflus, et négligent par conséquent d'y avoir recours, pendant que le besoin les réclame quelquefois presque tous à la fois. On se contente ordinairement, pour prévenir les courbatures, de se servir de machines qui sont fort coûteuses et ne remplissent nullement le but proposé. Aussi long-temps que la maladie scrofuleuse est accompagnée du scorbut, on ne saurait rien entreprendre contre elle sans avoir éloigné celui-ci.

§. 32.

Le mercure dulcifié (*mercurius dulcis*) est un remède presqu'indispensable pour guérir la maladie scrofuleuse. Cependant il ne faut, pour qu'il soit efficace, l'ordonner qu'en si petite dose, qu'on ne s'apperçoive d'une réaction sur les glandes salivaires, même

après en avoir fait un très-long usage. Pour cette raison on ne doit en prescrire pour les enfants, que la trente-deuxième, la vingt-quatrième; ou la dix-huitième partie, et, pour des grandes personnes, la douzième ou, tout au plus, la huitième partie d'un grain comme dose journalière, comme en cela, vu la propriété particulière du malade, on ne saurait rien déterminer d'avance avec assez de précision, on fera bien de se conduire toujours avec la plus grande prudence en cette occasion, surtout chez des individus, chez lesquels les fibres sont fortement relâchés, ou chez lesquels on remarque une espèce de bouffissure sur la surface du corps, ou qui sentent de la bouche. La guérison ne sera cependant point retardée, malgré cette réaction sur les glandes salivaires, lorsqu'on ordonne des frottements avec de l'onguent mercurial, ou une autre préparation de cette espèce. Le mercure dulcifié peut aussi être ordonné avec la poudre de rhubarbe; et on ajoutera à chaque dose pour des malades moins sensibles, la sixième partie d'un grain de l'extraction de gratiole (*extractum gratiolae*).

§. 33.

L'antimoine (*antimonium*), employé seul ou ajouté au mercure dulcifié, est également d'une grande efficacité dans la guérison de certaines maladies scrofuleuses. C'est ainsi que l'on ordonne par exemple le suffre d'oré d'antimoine (*sulphur auratum antimonii*) lorsqu'il y a une affection scrofuleuse à la membrane pituitaire du nez et en même temps des attaques de catarrhe véritable; l'étiops antimoniale (*aethiops antimonialis*) pour les maladies scrofuleuses des poumons; une goutte de vin d'*Huxham* avec la pareille quantité de l'eau du laurier-cérise pour les maladies scrofuleuses du bas ventre; l'éthiops minéral (*aethiops mineralis*) pour des maladies scrofuleuses de la peau et

des articulations; l'antimoine natif (*antimonium crudum*) pulvérisé en forme d'onguent, ainsi que le tartre émétique (*tartarum emeticum*) comme remèdes irritants extérieurs, pour les maladies cutanées scrofuleuses. Il n'est pas rare cependant que l'Idiosyncrasie se déclare contre ces remèdes, et l'on voit souvent la plus petite dose de souffre doré d'antimoine, occasionner des nausées, des spasmes, des vommissements et des diarrhées. Il y a des personnes qui reçoivent au moindre frottement avec l'onguent du tartre emetique, des inflammations semblables à celles d'un érysipèle, et s'étendent sur une large surface de la peau; chez d'autres l'on voit tout-à-coup, après une longue et apparente insensibilité de la peau, paraître des ulcères corrosifs accompagnés de fièvre; souvent l'irritation de la peau ne se fait remarquer que fort loin de l'endroit où le frottement a eu lieu.

§. 34.

Le muriate d'or simple (*murias auri simplex*) est un remède efficace contre les scrofules. Cependant il faut, en l'ordonnant, s'y prendre avec beaucoup de circonspection, principalement à l'égard de la disposition particulière du malade. Il doit donc, pour ne lui rien faire perdre de son efficacité, n'être pas employé qu'après le mercure dulcifié, car sa fonction est de faciliter les evacuations du canal intestinal et de l'urètre sans incommoder l'estomac. On ordonne ordinairement un demi-grain de muriate d'or simple avec deux drachmes de sucre alcoholisé, le tout partagé en douze poudres, dont on ne donne, même aux grandes personnes, qu'une seule par jour. Si l'on veut prendre ce médicament dissout dans de l'eau distillée, on y ajoutera, immédiatement avant de l'avaler, à chaque portion un peu de décoction d'orge, de ris, ou de sagou. Dans tous les cas il faut

que la dose journalière de muriate d'or simple, ne soit augmentée que peu à peu, et autant que le malade s'en trouve bien, car même dans l'âge viril il en supportera tout au plus le tiers d'un grain. Ce remède convient très-peu à des malades souffrants de la fièvre, ou à ceux qui, à la première dose sont sujets à des maux d'estomac, à des vomissements, à des diarrhées, ou à des coliques; l'usage intérieur du muriate d'or simple est très dangereux pour des personnes affectées des scrofules pulmonaires, puisque la plus petite dose peut leur attirer la pulmonie, une toux continuelle, et, en le continuant, l'hémopthisie. Le muriate d'or simple employé extérieurement, est d'un grand secours contre les maladies cutanées scrofuleuses; mais il exige également dans cette occasion quelque précaution parce qu'il produit parfois des inflammations érysipélateuses: un grain sur une drachme de graisse suffit ordinairement. *Le* muriate d'or et de natron (*murias auri et natri*) appliqué intérieurement et extérieurement, est rarement de quelqu' utilité dans les maladies scrofuleuses.

§. 35.

Le muriate de baryte (*murias barytae*), dont deux drachmes se dissolvent fort bien dans une once d'eau, est le remède le plus efficace contre les scrofules, mais il doit être prescrit avec circonspection, à cause des accidents fâcheux qui s'en suivent quelquefois inopinément. Il n'est applicable qu'à des malades scrofuleux flégmatiques, dont le système nerveux est relâché, et qui sont exempts de fièvre et dont les poumons n'ont pas encore souffert de la maladie scrofuleuse. Pour obvier aux dangers qui pourraient résulter d'une dose trop forte, on fait dissoudre une drachme de muriate de baryte dans une once d'eau distillée, on verse ensuite, selon l'âge du malade

cinq, dix ou quinze gouttes de cette solution dans une décoction émolliente quelconque, et l'on ne donne cela que l'avant-midi; les enfants à la mamelle peuvent aussi prendre une goutte de cette solution avec un peu de lait de la mère. On augmentera avec prévoyance, par la suite d'un jour à l'autre, ou dans de plus longs intervalles, la dose de cinq, sept, de dix, même de quinze gouttes, selon la constitution du malade et selon l'effet qu'il en éprouve, jusqu'à ce qu'il s'en suive des mal-aises, des maux d'estomac ou des vomissements; alors on commencera à retrancher les doses, en retrogradant de la dernière dose prise, de vingt-cinq, de trente gouttes ou de plus encore s'il le faut, et cela aussi long-temp, jusqu'à ce que le malade puisse les prendre sans inconvenient. Si les malades sentent à la continue des mal-aises après la dernière quantité mentionnée, il faudra de nouveau la diminuer jusqu'à ce qu'il en soit délivré entièrement. Les affections scrofuleuses s'évanouiront insensiblement pendant que le malade transpire plus qu'ordinairement, qu'il se débarrasse plusieurs fois le jour des matières fécales, et qu'il laisse beaucoup d'urine, dans laquelle on voit un dépôt blanc. On n'en doit pas moins poursuivre cette cure, jusqu'a ce qu'il s'en suive un état fébril léger, accompagné d'évacuations abondantes par le canal intestinal, et par l'urêtre, ou de fortes transpirations. Pendant tout ce temps il faut soigneusement éviter tout ce qui troublerait cette crise, qui dure quelquefois plusieurs mois. Comme tout autre remède serait alors très-pernicieux, il n'y a rien à faire que de se borner à une rigoureuse diète; on verra par la suite, s'il faut recommencer le même traitement, ou si l'on pourra prescrire les remèdes calibés. L'application du muriate de baryte

doit cesser, et il faut y renoncer pour toujours, aussitôt que la cardialgie ou la pulmonie s'annoncent.

§. 36.

Deux onces de muriate de chaux (*murias calcis*) se dissolvent parfaitement, dans une once d'eau. Il est à peu près semblable au muriate de baryte sous le rapport de son efficacité, à la différence près, que ses effets ne sont pas aussi violents, et qu'il ne demande pas par conséquent, autant de précaution dans son application, qui peut avoir lieu dans des occasions où le muriate de baryte doit être interdit. On ordonne, pour des enfants de trois à six ans, une demi-drachme de muriate de chaux dissout dans de l'eau distillée, pour des enfants plus âgés une drachme ou quelque chose de plus, et pour de grandes personnes quatre à six drachmes par jour. Le mauvais goût de cette médecine dont on doit prendre journellement une forte dose pendant un assez long espace de temps, empêche qu'on en puisse toujours faire usage, on le peut bien mêler à quelque syrop, avant de le prendre, mais cela ne remédie que faiblement à cet inconvenient. Le muriate calcaire opère sur l'évacuation comme le muriate de baryte. Cependant on n'en doit pas faire usage lorsqu'il y a fièvre, quoiqu'il ne produise point d'irritation. Le chlor de chaux (*chloruretum calcis*) est aussi d'une grande utilité pour l'appareil des ulcères scrofuleux qui sont gangrénés, et épuisent beaucoup les forces du malade par la forte supuration et la grande quantité d'impuretés qu'ils forment dans le corps; on en dissout deux drachmes dans de l'eau distillée. On parvient, quand on en fait usage deux fois par jour, à mettre des bornes à la suppuration sans courir aucun danger, et la guérison s'effectue par une consolidation singulière.

§. 37.

Le fer, ou la préparation de fer (*martialia*) que l'on ordonnait autrefois sans restriction, ne doit être employé qu'après l'usage des autres remèdes anti-scrofuleux, et lorsque les malades exempts des fièvres, y sont en quelque sorte préparés par des médicaments dissolvants et amers. Car on a des preuves que le fer alcoholisé (*limatura martis alcoholisata*) pris sans aucun préparatif, passe avec les déjections, sans avoir subi le moindre changement, et sans avoir opéré le moindre effet. Le seul acide malique de fer (*extractum malatis ferri*) peut être ordonné sans préparatif; on s'en sert avec beaucoup de succès, surtout chez les enfants, pour la carie scrofuleuse du visage, mais on n'en saurait faire un usage assez long, à cause de son goût désagréable. Les fleurs de sel ammoniac martial (*flores salis ammoniaci martialis*) dont on se sert vers la fin du traitement des scrofules abdominales, des fleurs blanches scrofuleuses et de quelques autres maladies de cette sorte, ne sont de quelque efficacité qu'après un usage fort long. Ces fleurs sont aussi à conseiller à des malades qui ne peuvent prendre d'autres médicaments ou qui pendant le traitement anti-scrofuleux, sont devenus plus cachétiques. La teinture nervine de fer de *Bestuscheff* (*tinctura nervino-tonica Bestuscheffii*), ranime les fonctions vitales sans accélérer la circulation du sang. Mêlée à une petite dose de vin d'Espagne, elle est assez facile à supporter et peut se prendre pendant un assez long espace de temps; elle est par-là d'une grande utilité aux malades scrofuleux, qui sont sur le point de reprendre leurs forces.

§. 38.

Il ne faut pas changer de remède aussi longtemps qu'il produit son effet, ou tant que les circonstances n'en démontrent la nécessité. Car on ne fe-

rait, comme il a déjà été dit (§. 26.), que s'exposer à de grands périls en voulant brusquer la guérison. C'est pourquoi il faut mettre en considération, outre l'effet des remèdes, aussi celui de la saison, puisqu'on peut rarement se promettre un secours favorable du printemps, de l'autômne et d'un temps continuellement froid et humide.

§. 39.

Le sulfate de squine (*sulphas chinae*) convient assez aux malades scrofuleux. Il fait renaître l'appétit et fait disparaître les fièvres lentes, qui sont ordinairement la suite de longues suppurations. Le muriate de squine (*murias chinae*) est en plusieurs cas préférable au précédent, mais il paraît peu applicable aux maladies des poumons.

§. 40.

L'acide de sel (*acidum muriaticum*) joint à d'autres remèdes, leur communique des vertus admirables, mais seul il n'est d'aucun secours dans la maladie scrofuleuse. Néanmoins on peut en tirer quelque parti surtout en été, lorsque les malades souffrent beaucoup de la soif: alors il est à ordonner une demi-drachme d'acide muriatique dans une livre d'eau distillée, en y ajoutant un syrop quelconque.

§. 41.

La jodine, provoque, ainsi que tous les remèdes qui en sont composés, une forte irritation dans les parties génitales, malgré toute la précaution qu'on prenne, en l'employant intérieurement ou extérieurement. Les effets sont très-variés chez le même malade, quoique donnée à dose égale. C'est ainsi qu'on voit quelquefois inopinément survenir le desséchement des mamelles, et des attaques de nerfs; l'usage intérieur est surtout très-pernicieux pour les organes digestifs; les inconvénients de ce remède se

font encore sentir plusieurs semaines, ou même plusieurs mois après qu'on aura cessé d'en faire usage. La jodine ne peut donc être que rarement employée pour la guérison des scrofules, et elle doit seulement être ordonnée à des malades d'un tempérament flégmatique, peu susceptibles d'irritation, dont les poumons sont bien-portants, et qui n'ont point de disposition à des hémorrhagies. La teinture de jodine se compose ordinairement de quarante-huit grains de jodine, dissoute dans une once d'esprit de vin dont on ordonne dix a quinze gouttes à prendre par jour. Extérieurement on s'en sert comme onguent consistant en une partie de muriate de jodine hydrogène (*cali hydriodici*) et vingt parties de sain-doux. La poudre de l'éponge marine brûlée (*pulvis spongiae marinae ustae*) dont on prend ordinairement quinze grains avec le quart d'un grain de mercure dulcifié, est à ordonner avec les mêmes restrictions.

§. 42.

La digitale pourprée (*digitalis purpurea*) peut être ordonnée, selon le besoin, ou seule ou conjointement avec le mercure dulcifié, avec l'eponge marine brûlée, avec la jodine ou d'autres ingrédients semblables, lorsqu'il y a inflammation scrofuleuse intérieure ou irritation des nerfs à la suite d'une congestion du sang. Les suites fâcheuses de ce remède, telles que le vertige, les mal-aises, la perte de l'appétit, se font sentir, ainsi que les effets salutaires, encore long-temps après l'avoir tout-à-fait cessé, c'est pourquoi, il faut le mettre de côté aussitôt que la pulsation annonce une circulation ralantie du sang. La dose journalière doit être réglée sur la propriété particulière du malade; cependant il suffira d'ordonner au commencement, pour les enfants d'un an la vingt-quatrième partie d'un grain, pour ceux de

trois à quatre ans, la seizième partie, pour ceux de six à huit ans, la douzième, et en suite la sixième ou tout au plus la troisième partie d'un grain. En augmentant insensiblement la dose, on pourra se promettre un heureux effet, et l'on préviendra les suites dangereuses qui pourraient en résulter. Il faut surtout user de beaucoup de précaution, en prescrivant la teinture de la digitale pourprée aux enfants.

§. 43.

Les feuilles du toxicodendron (*rhus toxicodendron*) employées intérieurement et extérieurement, produisent des effets infiniment variés, selon la propriété particulière du malade, et selon la qualité du terroir où la plante avait crû. C'est pourquoi il faut avec précaution en augmenter la dose, à partir de la douzième ou sixième partie d'un grain. Mais on diminuera considérablement la dernière dose dès que des douleurs gastriques, des vertiges ou des spasmes surviennent. L'usage intérieur et extérieur de cette drogue est d'une efficacité particulière pour les maladies scrofuleuses cutanées.

§. 44.

Les remèdes narcotiques sont rarement d'un grand secours dans les maladies scrofuleuses, puisqu'ils engendrent volontiers chez les enfants des maux incurables dans le cerveau. Dans l'âge viril, il font, à la vérité, cesser pour un moment, les fortes souffrances des nerfs, qui causent quelque altération des organes, mais ils ne les guérissent pas, parce qu'ils ne peuvent détruire le mal dans sa racine, et ils influent en même temps très-nuisiblement sur le système de nerfs et sur le procès d'assimilation, si l'on en fait un long usage. Pour le cas que des lénitifs soient nécessaires, nous recommanderons le syrop du saffran, l'eau du laurier cerise (*aqua lauro-cerasi*), l'eau de ca-

storéum (*aqua castorei*), le morphium acéteux (*morphium aceticum*), l'extraction du jusquiam (*extractum hyoscyami*), et le jus de la laitue (*lactucaria*) *); ce dernier surtout est un excellent lénitif pour les nerfs, et on peut le prendre tous les jours pendant plusieurs mois, sans qu'on en éprouve la moindre incommodité désavantageuse:

§. 45.

Les soi-disantes décoctions dépuratoires du sang, ne sont de quelque utilité dans la maladie scrofuleuse, que lorsqu'on en fait un long usage, mais c'est ce que leur mauvais goût empêche presque toujours de faire chez les enfants. Pour préparer la décoction ordinairement usitée à cet effet, on se sert du quinquina, du gaïac, de la sarsapareille, du sassafras: on prend une once de chacun de ces ingrédients, on y ajoute trois pincées de racine de fraisier, une once et demie de reglisse, et l'on fait bouillir le tout dans six livres d'eau, jusqu'à ce que toute la décoction soit réduite au poid de trois livres, après quoi l'on y ajoute quelques feuilles de séné pour faciliter l'évacuation. Les enfants prendront à peu près le tiers de cette décoction par jour, si cela peut se faire. La décoction de Pollini est à recommander aux grandes personnes chez lesquelles les scrofules se sont associées à la goutte et à la maladie vénérienne. De même on pourra aussi engager ceux qui sont atteints à la fois de la goutte et de la maladie scrofuleuse, de

---

*) On prépare le syrop de laitue en faisant inspisser le jus qui s'écoule des écorchures faites à la plante, dans le bain de Marie. Comme celui qui se fabrique chez *Pelletier* à Paris, est surtout d'une excellente qualité, on fera bien de le prescrire sous le nom *lactucaria parisiensis*.

prendre tous les jours, outre les remèdes extérieurs et intérieurs, encore une once de racine de fumeterre capnoïde (*radix fumariae capnoides*), bouillie pendant une heure dans trois livres de vin blanc, ou deux drachmes de rosage jaune de Sibérie (*rhododendrum chrysanthum*) dans huit onces d'eau. C'est à tort que l'on décrie ce dernier remède comme inefficace, parce qu'on le reçoit rarement dans un état bien conservé.

§. 46.

Quand la constitution affaiblie du malade n'admet point l'usage des remèdes anti-scrofuleux, alors il faut prescrire selon le besoin, le musc, la teinture tonique nervine (*tinctura nervino-tonica*), avec du vin d'Espagne, le sulfate ou muriate de squine (*sulphas vel murias chinae*), et l'on continuera avec l'usage de pareils remèdes jusqu'à ce que le malade ait repris des forces. Il arrive quelquefois, que l'on obtient par cela seul la guérison de la maladie dans des cas douteux, quand on procède avec assez de prudence et de patience.

§. 47.

On doit, pendant le traitement médical de la maladie scrofuleuse, soigneusement éloigner tout ce qui pourrait augmenter le desir vénérien qui ne se trouve sans cela que trop excité en pareille circonstance; pour cette raison, il ne faut pas souffrir que les personnes scrofuleuses restent trop long-temps au lit, qu'ils ne mangent de la viande ou de mets épicés avant de se coucher, ni qu'ils prennent des liqueurs spiritueuses ni qu'ils portent des vêtements qui leur serrent trop le corps; au contraire, il faut que leur nourriture soit simple et facile à digérer, qu'ils fassent beaucoup d'exercice en plein air et qu'ils cherchent à occuper utilement l'esprit par

un travail facile. Une application excessive de l'esprit, et un grand abandon au desir vénérien, peuvent aussi avoir à leur suite, dans l'âge viril, des maladies scrofuleuses, dont l'incurabilité n'a souvent sa source que dans ces causes. C'est pourquoi le mariage ne devrait être permis à des personnes scrofuleuses avant leur guérison, d'abord pour prévenir les infirmités viagères qui suivent ordinairement le premier accouchement, et ensuite pour s'opposer à la propagation de cette maladie.

§. 48.

Souvent il est nécessaire d'évacuer une partie du sang pendant la maladie scrofuleuse, soit au moyen des saignées, ou plus souvent par l'application réitérée des sangsues ou des ventouses. On remédie ordinairement aux longues inflammations scrofuleuses par de petites évacuations de sang avec des sangsues ou avec des ventouses. Pour des inflammations des parties peu profondes, on se servira de sangsues, mais dans le cas contraire, on appliquera les ventouses, surtout si l'on veut réunir une forte irritation de la peau à l'évacuation du sang. D'ailleurs les circonstances indiqueront dans tous les cas, laquelle de ces opérations doit être choisie, ainsi que ce qu'il y aura à observer pendant le saignement, ou lorsqu'il sera appaisé.

§. 49.

Il ne sera pas moins nécessaire de seconder, pendant tout le traitement de la maladie scrofuleuse, les fonctions de la peau, par des irritations artificielles plus ou moins fortes, selon le caractère de la maladie, et selon la susceptibilité du malade. Les moyens les plus usités dans cette occasion sont l'emplâtre d'euphorbe, la poudre de cantharides, l'écorce de garou, le tartre émétique, la poudre des feuilles du

toxicodendron etc. L'action de ces remèdes, ne doit nullement être profonde, mais lente et supperficielle et se répandre sur une large surface de la peau; car ces irritations lentes, et souvent répétées, conviennent le mieux à la longue durée des maladies scrofuleuses. Malheureusement on a des exemples, que les malades, ainsi que ceux qui les entourent, s'opposent à la continuation de ces opérations, non obstant que l'expérience leur en ait prouvé l'efficacité, ou que des rechûtes de la maladie les aient punis de leur négligence.

§. 50.

Tous les moyens qu'on emploie pour exciter les fonctions de la peau, et pour diminuer l'irritabilité des nerfs, abrègent infiniment le traitement de la maladie, ou préviennent du moins le fréquent retour de quelques-uns de ces accidents, dont elle est souvent accompagnée. Le bain d'étuve *) est un de ces moyens qui nous offrent un pareil résultat, sans qu'il nous laisse craindre le moindre danger, il serait donc à souhaiter que l'usage en fût plus généralement répandu. En donnant la description détaillée de toutes les formes sous lesquelles la maladie scrofu-

---

*) Les bains d'étuve sont, comme l'histoire le démontre, les plus anciens de tous les bains artificiels. Les Romains et les Grecs en firent un grand usage, et ils sont encore fort en vogue parmi les classes les plus riches et les plus pauvres de Pétersbourg et de Constantinople. Ils n'étaient pas moins connus autrefois à Vienne, de sorte qu'un quartier de cette ville qui en renfermait le plus grand nombre, en porte encore aujourd'hui le nom de *Stubenviertel* (quartier aux étuves), cependant on ne trouve pas un seul exemple de leur effet nuisible, ni dans l'histoire, ni dans les pays où l'on s'en sert encore tous les jours presque, sans la moindre précaution.

leuse se présente, nous indiquerons quand il faudra ordonner des fumigations, des bains d'étuves, des bains de marc, de feuilles de bouleau, des bains de mer, de rivière etc.

§. 51.

Les eaux minérales ne conviennent guère à la guérison des enflammations locales, soit qu'on s'en serve pour boire ou pour se baigner, il faut cependant excepter les maladies scrofuleuses des poumons, des os et de la peau même, quand elles sont inflammatoires. Les bains de sel ont été recommandés (§. 21.) pour la guérison de la disposition scrofuleuse, mais dans le traitement de la maladie développée, les eaux sulfureuses doivent précéder, et les eaux férugineuses être réservées pour la fin. Aussi faut-il avoir égard aux vertus particulières de chacune de ces sources. C'est ainsi qu'on ordonne, par exemple, les eaux d'*Abano* aux malades scrofuleux qui ont été guéris avec du mercure, ou chez lesquels cette maladie étoit accompagnée de la goutte, ou du mal vénérien; les eaux de *Bade* près de Vienne à ceux qui sont d'un tempérament peu irritable, mais qui ne sont pas affectés du mal vénérien, ou en sont du moins entièrement guéris; les eaux de *Méhadie* ou de *Barège* à ceux, chez qui la maladie scrofuleuse et la goutte ont produit une symphisie qui les prive du libre exercice des articulations, et qui se trouvent par là genés dans l'exercice de leurs membres. Les eaux d'*Ems*, de *Selters*, de *Sternberg* sont à recommander aux scrofuleux pulmoniques; les eaux férugineuses de *Bartfeld*, de *Pyrmont*, de *Bruckenau* et d'autres semblables, ne conviennent point à des malades susceptibles d'irritation, ou d'une congestion de sang à la tête et à la poitrine; mais elles sont très-applicables aux maladies des nerfs prove-

nant des scrofules, ou quand il y a épuisement des forces, à la suite d'une supuration scrofuleuse. Les eaux sulfureuses muriatiques de *Badenbade*, de *Wisbaden*, de *Balaruc* près de Montpellier et d'autres semblables, sont en général à préférer, dans la maladie scrofuleuse, aux eaux d'*Ischl* ou à d'autres bains d'eau salée, parceque l'efficacité des eaux minérales artificielles, ne saurait jamais égaler celle des eaux minérales naturelles; ainsi que l'expérience nous l'a assez souvent démontré, car la vertu des eaux minérales ne se fonde pas absolument sur le mélange des parties brutes. C'est pourquoi il ne faut recourir aux eaux artificielles que quand on ne peut pas faire autrement, et dans ce cas les eaux minérales artificielles du Dr. *Struve* méritent la préférence.

§. 52.

La méthode curative, dont on vient de donner ici un aperçu général, ne doit pas seulement durer aussi long-temps jusqu'à ce qu'il n'y ait plus aucune trace de la maladie scrofuleuse, mais elle doit être continuée jusqu'à ce qu'il se soit opéré un changement favorable dans toute la constitution du malade. Elle doit principalement être réglée d'après la propriété particulière du malade et d'après l'embranchement dans lequel les différentes formes de la maladie se trouvent entre elles, ce qui ne peut se faire sans un mûr examen de toutes les circonstances, et sans une observation particulière de tous les évènements qui ont lieu pendant le cours de cette maladie. Les plus grands obstacles que l'on rencontre souvent dans l'exercice de cette tâche pénible, sont le caprice, l'entêtement et les préjugés des malades mêmes ou de ceux qui les environnent. La lutte avec ces oppositions continuelles, ainsi que la négligence des personnes chargées de la surveillance, et plus

souvent encore l'indocilité du malade, dont on ne se doute pas quelquefois dans des cas critiques, sont souvent la cause que le fruit du travail de plusieurs années est perdu en très-peu de temps; malgré tout cela, le manque de réussite de la guérison sera toujours rejetté sur le compte du médecin.

§. 53.

L'on ne saurait pas pronostiquer avec plus de précision de la maladie scrofuleuse que de toute autre maladie, car la négligence la plus extrême et le concours des circonstances les plus défavorables, n'entraînent quelquefois aucune suite funeste, tandis que les soins les plus attentifs, et l'usage des remèdes les plus convenables, ne peuvent empêcher le mal à devenir mortel dans certaines circonstances. La maladie scrofuleuse se guérit le plus facilement, même quelquefois dans l'espace de six à huit mois, chez les petits enfants ou chez de jeunes gens qui approchent de la puberté. Mais, cet âge passé, la possibilité d'une parfaite guérison devient toujours plus douteuse avec l'accroîssement de l'âge, surtout quand la goutte ou le mal vénérien viennent s'y joindre. Les maladies qui s'engendrent des scrofules, sont des maladies mortelles des poumons ou des intestins, du bas ventre, la suppuration des os etc. Ces dernières sont à leur tour insensiblement suivies de la consomption ou de l'hydropisie, auxquelles succèdent la colliquation et à la fin la mort.

II.

Des maladies scrofuleuses des yeux.

---

§. 54.

Les maladies scrofuleuses des yeux, se forment pour la plupart, chez les malades vifs et délicats, avant ou après l'âge de la puberté. Elles ont rarement un caractère malin au commencement, les souffrances les plus incommodes dont elles sont accompagnées, telles que la démangeaison et le cuisson des yeux, ne se font sentir qu'à certains intervalles du jour. Delà provient qu'on néglige si souvent ces sortes de maux, qui viennent et disparaissent, sans qu'on en puisse deviner la cause; mais à la longue, elles finissent toujours par laisser des traces qui défigurent le visage ou affaiblissent la vue; car il n'est pas rare de voir de tels malades, d'ailleurs extrêmement irritables, faire des efforts inouïs, pour empêcher l'incidence de la lumière dans les yeux, ou pour adoucir au moins la démangeaison qu'elle leur y cause; ce qui leur fait à la fin contracter l'habitude des contorsions du visage, dont ils ne peuvent plus se défaire, même après la guérison. On prévient le retour fréquent de cette maladie, par l'usage continuel des irritants sur la peau. Cependant on ne saurait conseiller l'usage des bains pour ces sortes de maux, parcequ'ils excitent une trop forte irritation des parties affectées; et ce n'est que trop souvent que dans l'âge viril la guérison parfaite de cette maladie, devient impossible par le manque de soins, par la complication d'autres maux, ou par l'entêtement du malade.

§. 55.

On nomme échinophtalmie scrofuleuse (*blepharophthalmitis scrophulosa*) cette tumeur squirreuse et douleureuse, accompagnée d'une vive rougeur du bord de la paupière, que l'on remarque, pendant la maladie scrofuleuse, et qui parvient d'un écoulement des larmes acrimonieuses, auquel se joint plus tard la secrétion d'une humeur purulente de la glande du meibome, et ensuite l'excoriation des bords enflammés de la paupière. Les inflammations, qui ont lieu pendant le développement de ce mal, et auxquelles on ne fait ordinairement pas assez d'attention, sont la cause que les malades, souffrant d'une sécheresse insupportable des yeux, n'osent les mouvoir. Cette incommodité diminue à mesure que la suppuration commence à avoir lieu, et que la démangeaison et la cuisson s'étendent plus au loin. Cette maladie revient fort souvent chez les enfants, surtout chez les filles à l'âge où elles approchent de la puberté, mais on la regarde alors comme insignifiante, parce qu'elle cesse quelquefois d'elle-même, quoiqu'elle laisse très-souvent des traces d'une difformité incurable après elle. C'est surtout dans l'âge viril qu'il se forme, même après la cicatrisation, des abcès difformes, ou diverses autres défectuosités de la paupière, par l'association de cette inflammation scrofuleuse avec la goutte ou le mal vénérien.

§. 56.

Le développement de l'échinophtalmie ne peut être arrêté par des fommentations froides, que lorsqu'on en fait usage aux premiers symptômes de ce mal, en se servant intérieurement de remèdes révulsifs, et extérieurement de remèdes irritants, au moyen desquels on obtient promptement une forte inflammation et exulcération sur une large surface

de la nuque. Les instillations réitérées d'un liquide contenant un grain de mercure sublimé sur quatre à six onces d'eau de rose, puis le frottement avec l'onguent du tartre émétique à la nuque, feront bientôt cesser l'écoulement de l'humeur purulente de la glande du meibome. Néanmoins cette maladie ne manquera pas de reparaître aussitôt que les ulcères artificiels se sont fermés, si l'on n'entreprend rien contre la maladie scrofuleuse. Au lieu des onguents, on se servira avec plus de succès encore d'une solution de plusieurs grains de la pierre divine *), sur quatre à six onces d'eau à laquelle on ajoutera un peu d'esprit camphré; lorsque les ulcères sont parvenus à leur maturité, on les fera partir avec beaucoup de précaution par le secours de la pierre infernale (*lapis infernalis*). La difformité calleuse des paupières peut aussi être regardée comme une production de l'échinophtalmie, on y remédie par des cataplasmes de ciguë (*cicuta*) et de savonnière (*saponaria*) avec un peu de camphre, et en la frottant plus tard, deux fois par jour, avec un onguent de précipité double. Il faut tâcher de faire cesser l'irritation que causent les cils, qui, dans cette occasion, sont ordinairement tournés en dedans; pour cela on n'a qu'à les arracher, ce qui les enpêche de repousser. Le moyen le plus prompt, de débarrasser le bord de la paupière de cette difformité, quand tous ces expédients ne réussissent point, c'est de faire après

---

*) ℞. Nitri depurati
Vitrioli caerulei
Aluminis crudi āā drachm. VIII.
contrita et mixta fluant in crucibulo, quibus sub finem
addatur camphorae tritae drachm. semis
rite agitata refrigerentur aëre et s. lapis divinus St. Yves.

la guérison de la maladie scrofuleuse, une incision au-dessus du cartilage de la paupière, sans la couper de part en part. L'échinophtalmie est à la vérité souvent guérie; mais elle laisse, comme toutes les inflammations scrofuleuses, une disposition à l'induration des parties affectées qui les défigurent, et à laquelle succède quelquefois l'oblitération des paupières.

§. 57.

On appelle crite scrofuleuse (*hordeolum scrofulosum*) cette tumeur en forme de fève que l'on remarque sur le bord de la paupière. Il se forme à la suite d'une inflammation de la glande du meibome, et gêne le mouvement de l'oeil en même temps qu'il cause une démangeaison et une cuisson continuelle de la paupière. Quand on ne parvient à dissiper l'inflammation à force de purgatifs et de cataplasmes à glace, il faudra y mettre des cataplasmes de pain blanc trempé dans du lait et du safran, ou préparés de ciguë et de savonnière; par-là on obtiendra du moins une suppuration et quelquefois même, contre toute attente, l'amollissement de la crite. On appelle orgeolet scrofuleux (*chalazion scrofulosum*) cette petite excroissance endurcie, qui doit son origine à un défaut de soins, ou qui se forme à la suite d'une inflammation scrofuleuse. Si l'on veut provoquer une irritation sur cette excroissance on n'a qu'à l'humecter avec un liquide spiritueux aromatique, tel que l'eau de cologne, ou, selon les circonstances, avec la teinture d'opium, ou de cantharides, ou avec de l'esprit d'ammoniac caustique; puis on la couvrira d'un emplâtre de ciguë. Si ces remèdes ne suffissent, ni pour l'amollir, ni pour l'enflammer, on le détachera au moyen d'une incision. Pendant tout le temps que se feront ces opérations, il ne faut pas oublier l'usage des remèdes

anti-scrofuleux intérieurs et extérieurs; surtout ceux, qui sont destinés à entretenir l'irritabilité de la peau, parce que cela seul suffit déjà pour empêcher le retour de ces inconvénients. Quand plusieurs orgeolets viennent à la fois s'emparer de la paupière et la menacent d'une difformité chancreuse, alors il faut le plus promptement possible détacher la tumeur avec le scalpel.

§. 58.

On appelle inflammation scrofuleuse de la glande lacrymale (*Dacryoadenitis scrofulosa*) cette dilatation de la glande lacrymale, que l'on remarque ordinairement chez les malades scrofuleux tout de suite après un refroidissement, qui leur fait sentir des douleurs poignantes et semblant partir de la profondeur de l'orbite. Elle se développe très-vite, accompagnée d'une fièvre inflammatoire et d'un gonflement de la paupière supérieure, ce qui est la cause de ce désèchement de l'oeil, et de l'affaiblissement de la vue, maux, qui vont toujours en augmentant. Le globe de l'oeil devient alors immobile, chez les personnes fort susceptibles d'irritation, à cause du gonflement de la glande lacrymale, et la faculté de la vue cesse. On remarque ensuite sur la paupière fortement enflammée, ou sur la conjonctive, un petit ulcère, qui provient d'une suppuration de la glande lacrymale. Il se forme ensuite par l'induration de la glande enflée, chez les personnes peu sensibles, une tumeur squirreuse aux environs des tempes, au moyen de laquelle le globe enflammé, sortant, pour ainsi dire, de l'orbite, est poussé vers le grand canthus.

§. 59.

Pour guérir l'inflammation scrofuleuse de la glande lacrymale, il faut d'abord faire agir énergiquement les remèdes anti-phlogistiques, puisque tout

dépend du prompt départ de l'inflammation. Il sera par conséquent nécessaire d'appliquer à plusieurs reprises des sangsues près des tempes et des ventouses à la nuque, et de faire des saignées. On ordonnera ensuite de fortes doses de mercure dulcifié et des purgatifs, et l'on tâchera de faire changer en ulcères artificiels les plaies qu'auront laissées les ventouses sur la nuque, en les frottant avec des onguents corrosifs. Aussitôt que l'inflammation sera partie, et que les circonstances ne s'y opposent, l'on ordonnera de prendre tous les soirs du muriate de baryte d'après la manière prescrite (§. 35.) et la septième ou neuvième partie d'un grain de muriate d'or simple. Si l'enflure de la tempe s'endurcit non obstant tout cela, on la frottera matin et soir avec un onguent de mercure double, et l'on y mettra des emplâtres de mercure pour la nuit, et des cataplasmes émollients de ciguë pendant le jour, après cela on fera, lorsque cette partie s'est tout-à-fait amollie, avec la lancette une incision pour donner une libre issue à la suppuration du pus qui s'y est formé. L'induration scrofuleuse de la glande lacrymale ne se guérit que fort rarement, à cause de sa communication avec l'induration des parties voisines, et demande beaucoup de précaution dans le traitement, parce que le concours d'autres accidents peut facilement y faire naître une dégénération carcinomateuse.

§. 60.

L'inflammation scrofuleuse de la glande lacrymale n'a, en général, que rarement lieu, et cela seulement immédiatement avant, ou pendant et après l'époque qui précède la puberté. Elle peut quelquefois être guérie sans qu'il n'en résulte aucun évènement fâcheux pour la vue, quand même si la suppuration a déjà eu lieu, mais elle donne toujours, quand elle

a passé en induration, une direction oblique à l'oeil et occasionne, si on la néglige, des exulcérations fistuleuses, des carcinomes, ou la carie scrofuleuse dans la cavité frontale de l'oeil.

§. 61.

L'épiphore scrofuleux (*epiphora scrofulosa*) est cet écoulement perpétuel des larmes, devenant toujours plus abondant, qui se développe chez des scrofuleux sujets à une forte irritabilité, à la suite d'une affection morbifique de la glande lacrymale, et qui finit par épuiser les facultés absorbantes des émonectoires lacrymaux. On remarque assez communément cette maladie, qui empire par un temps humide, et s'amende avec le beau temps, chez des filles scrofuleuses d'une constitution délicate et très-sensible, lorsqu'elles approchent de la puberté. Cette maladie peut facilement être guérie par des frottements aux environs des sourcils avec de l'eau de cologne et de la teinture d'opium, par l'application d'un vésicatoire de cantharides *) (*emplastrum cantharidum*) sur la nuque. Cependant il faut en continuant toujours les autres remèdes anti-scrofuleux, entretenir la plaie du vésicatoire dans un continuel état d'irritation, afin de prévenir le retour de ce mal.

§. 62.

L'enflure squirreuse et douleureuse qui se fixe près du sac lacrymal, s'appelle inflammation scrofu-

---

*) Comme les vésicatoires occasionnent volontiers des dysuries, et qu'il résulte par le détachement de l'épiderme, des tâches brunes que l'on ne peut plus faire partir, nous conseillons de mettre entre la peau et le vésicatoire du papier à livret, ou du papier brouillard; par ce moyen on préviendra cet inconvénient, sans gêner les fonctions du vésicatoire.

leuse du sac lacrymal (*Dacryocystitis scrofulosa.*) Elle commence ordinairement avec une douleur sourde qui s'étend jusqu'au nez, et avec des attaques catarrhales scrofuleuses de la membrane pituitaire devenant toujours plus fortes, et accompagnées de fièvre. Le devant du sac lacrymal se gonfle alors, en proportion de la plus forte secrétion de la pituite qui s'y jette pendant l'obstruction du nez, et il s'y forme un abcès flottant et jaunâtre. On peut faire assez promptement partir cette inflammation en respirant de l'eau froide par le nez, en appliquant des sangsues à la partie affectée, des vésicatoires de cantharides ou d'euphorbe (*emplastrum euphorbii*) à la nuque, et en faisant à la fois usage de remèdes irritants sur la peau, et de remèdes évacuatifs. Si la secrétion de la pituite s'augmente trop considérablement, on instillera plusieurs fois par jour une dissolution de la piérre divine dans le grand canthus, et l'on ouvrira l'abcès aussitôt qu'il se fera voir, pour empêcher l'ulcération du sac lacrymal. L'ulcère scrofuleux qui se forme de la même manière, doit être traité ainsi, puis on cherchera d'obtenir la guérison de la maladie scrofuleuse, en continuant toujours intérieurement et extérieurement l'usage des remèdes prescrits. Ce mal est facile à guérir, lorsqu'il ne fait que commencer; mais il s'en suit volontiers, si l'on n'y prend garde, une secrétion dangereuse, quelquefois l'oblitération du conduit nasal et lacrymal, et à la fin, par la formation des fistules complètes, la destruction entière des coronales et des petits conduits lacrymaux.

§. 63.

Quand on presse le sac lacrymal après une inflammation scrofuleuse de la membrane pituitaire du nez, ou après l'échinophtalmie, on verra sortir par les deux points lacrymaux une viscosité sanieuse

qu'on appelle écoulement scrofuleuse du sac lacrymal (*dacryoblennorhoea scrofulosa*). Ce mal qui devient assez souvent incurable, empire toujours par un temps humide et froid, et semble avoir tout-à-fait disparu, lorsque le temps est sec et chaud; il se guérit quelquefois spontanément à l'approche de la puberté ou pendant les premières couches. L'usage du muriate de baryte est d'un grand secours contre ce mal, si l'on frotte en même temps le sac lacrymal avec de l'onguent mercurial double, et le grand canthus avec de l'onguent de précipité, entretenant outre cela une forte irritation sur la nuque. Un épiphore perpétuel et l'hydropisie du sac lacrymal sont les suites ordinaires qu'entraîne le défaut de soin de ce mal.

§. 64.

Quand il se forme, par hasard, chez les enfants affectés d'un exanthême scrofuleux, sur les paupières près de la racine du nez, des ampoules ou des pustules, alors on verra aussi paraître un ulcère purulent qui paraît toujours s'étendre davantage, et qui occasionne plus tard l'exulcération du point lacrymal et du conduit lacrymal. On doit bien se garder de faire usage du mercure, quand ce mal a une fois paru, mais on se servira avec succès du muriate martial (*muriatis ferri*) pris intérieurement. En même temps on touchera légèrement la partie affectée avec une faible solution de sublimé, et l'on provoquera de fortes irritations sur la peau, en observant autant que possible une diète régulière et en changeant souvent d'air. Ce n'est qu'après le départ de ce mal, qu'il sera permis de procéder selon la méthode mentionnée. (§. 29.) Il arrive quelquefois chez des individus scrofuleux; qu'une enflure squirreuse d'un rouge pâle, vient se joindre à l'épiphore sur la caroncule (*encan-*

this scrofulosa). Cette tumeur ne doit pas être guérie par des topiques, quoiqu'il en résulte peu à peu une induration difforme, car elle dégénérerait volontiers en cancer.

§. 65.

L'inflammation scrofuleuse du globe de l'oeil (*ophtalmitis scrofulosa*) se forme, lorsque la secrétion de la glande du meibome, étant devenue trop abondante, s'épand dans les vaisseaux qui se suivent le long de la cornée, au bout de laquelle on voit paraître une petite ampoule, qui tourne enfin en ulcère scrofuleux. La rougeur des paupières, la photophobie (*crainte de la lumière*) et tous les accidents qui accompagnent ordinairement les inflammations, demandent des secours plus ou moins prompts, selon la susceptibilité d'irritation du malade, et se font quelquefois si douloureusement sentir, que les paupières restent convulsivement fermées. Dans ce cas il faut faire des humectations avec une solution d'une demi-drachme de belle-dame dans six onces d'eau, ou avec des catasplasmes de jusquiame; puis on mettra des sangsues près de la racine du nez, et l'on formera des ulcères artificiels à la nuque avec l'onguent de tartre émétique, on ordonnera ensuite des collyres mucilagineux et des évacuatifs. La solution de la pierre divine mêlée à une forte dose d'opium, est surtout d'une grande efficacité quand les abcès ont crévé. Il sera fort à propos de prendre un lambeau de linge doublement plié et trempé dans la teinture de galbanum simple, qu'on mettra dans un mouchoir blanc plié en quatre, et l'on en couvrira l'oeil malade pendant le jour. Ce procédé doit être répété aussi souvent que le linge sera devenu sec. La cuisson de l'oeil qui en résulte d'abord, se changera insensiblement en une agréable chaleur. De fortes doses d'or préparé, produisent un très

bon effet au commencement, mais il faut les augmenter considérablement lorsque l'inflammation menace inopinément d'endommager la cornée. A cet effet on frottera le bout de la langue avec du sel triple, et l'on fera prendre intérieurement au malade du muriate d'or simple aussi fortement qu'il le pourra supporter, et l'on tâchera d'entretenir continuellement une irritation salutaire par des doses moins fortes. Les rechûtes de ce mal sont toujours à craindre, pendant les temps humides, aussi longtemps que la maladie scrofuleuse n'est pas tout-à-fait extirpée. On en peut d'autant moins favorablement pronostiquer, qu'il s'est formé un plus grand nombre d'ulcères scrofuleux; car ceux-ci n'occasionnent que trop souvent la perte de la vue par l'épaisissement et l'obscurcissement de la cornée.

§. 66.

En se chargeant de la cure des taies qui restent sur la cornée après ces inflammations, il faut s'armer d'avance de beaucoup de patience, parce que les topiques n'aggissent que fort lentement, quoiqu'il faille dans les cas de nécessité les changer souvent, et en augmenter considérablement les doses. Les moyens par lesquels on parvient quelquefois à son but, si l'on en fait usage avec persévérance, sont l'humectation des taies avec le fiel de certains quadrupèdes, la teinture de jusquiame, l'huile de noix, une poudre composée de deux parties égales de mercure dulcifié, et de sucre blanc qu'on souffle dans l'oeil, ou un onguent préparé avec une demi-drachme de beurre frais, et un demi-grain de muriate d'or. Mais les taies épaisses qui ont vieilli sur la cornée, ne sont plus à guérir, parce qu'elles entrent trop profondement dans les couches de la cornée.

III.

Des maladies scrofuleuses des organes de l'ouïe.

§. 67.

Quoique les maladies des organes de l'ouïe soient extrêmement fréquentes, on les trouve cependant pour la pluspart fortement négligées. Il n'est pas rare de voir des profanes qui recommandent de boucher le canal auditif à la moindre altération qui s'y fait entrevoir, ou qui, sans aucun examen préliminaire, ordonnent l'instillation de divers fluides, ce qui ne peut jamais manquer d'entraîner des révolutions dangereuses pour le méchanisme, et l'état physique d'un organe maladif aussi délicat. Ce n'est que lorsque tous les remèdes de bonne femme sont épuisés, quand tout l'ordre organique est bouleversé, et que l'usage mal entendu des remèdes, ou la durée du mal a rendu la guérison presqu'impossible, qu'on vient demander du secours au médecin. Même alors il arrive encore que les remèdes les plus convenables sont entièrement mis de côté ou changés sans nécessité contre d'autres, parce qu'on ne s'apperçoit pas assez vite de leur efficacité, qui cependant ne peut se manifester qu'après en avoir fait usage pendant le temps suffisant. Qu'on juge maintenant combien les pronostics doivent être douteux en pareil cas, sans parler des difficultés naturelles qu'opposent au traitement de la maladie, la structure de l'oreille, quelquefois aussi l'indocilité des malades et plus souvent encore la coupable insouciance de ceux qui sont chargés à les surveiller.

§. 68.

Pendant la maladie scrofuleuse, il y a quelques organes de l'ouïe qui, seules, ont à souffrir d'une affection particulière, mais elles souffrent toujours en sympathisant avec les autres. Les effets de ces maux, se manifestant rarement au dehors d'une manière visible, même dans les cas les plus graves ; on ne saurait reconnaître la partie la plus souffrante que par la combinaison de quelques essais faits sur le malade avec ses propres déclarations. Il faut donc, lorsque des accidents de cette nature se présentent, faire asseoir à plusieurs reprises le malade, tourné vers le soleil, afin de pouvoir bien exactement faire l'inspection du canal auditif, ce qui se fait en repliant la coquille extérieure de l'oreille; puis on passe à l'examen des tonsilles et du pharynx.

§. 69.

De même que les maladies scrofuleuses des oreilles se déclarent ordinairement après la guérison imprudente ou la disparition spontanée des maladies cutanées, de même on obtiendra la guérison et l'on empêchera les rechutes de maladies d'oreilles en entretenant avec persévérance de fortes et longues irritations derrière l'oreille, à la nuque, au bras, et à la fois, à toutes ces parties, si l'on s'aperçoit d'une opiniâtreté extraordinaire. Malheureusement les malades et leurs environs préfèrent quelquefois de laisser à cet organe un degré considérable d'affaiblissement, au risque d'en perdre toute - à - fait l'usage, plutôt que de se soumettre aux petites incommodités d'un traitement simple et innocent; mais jamais les préjugés ne pourront être vaincus par l'expérience, qui a si souvent prouvé que, pendant la maladie scrofuleuse, l'otalgie se déclare toujours de nouveau, aussitôt qu'on aura supprimé l'exanthème ar-

tificiel. Outre cela il faut encore observer que c'est une particularité de la structure de l'organe de l'ouïe, que les souffrances dont il se trouve atteint et qui sont souvent dans un contact immédiat avec celles du cerveau, ne puissent être guéries qu'après un fort long espace de temps, et avec la persévérance la plus infatigable, et l'observation la plus stricte du régime préscrit. On ne peut donc par conséquent, faire aucun usage des remèdes topiques au commencement de la cure, et à la suite on ne doit y recourir qu' avec la plus grande circonspection.

§. 70.

Les inflammations scrofuleuses externes et internes des oreilles, sont à regarder comme une production de la maladie scrofuleuse, ou comme provenant de la suppression d'une otorrhée scrofuleuse, ou de la guérison imprudente d'une maladie cutanée scrofuleuse. On nomme inflammation scrofuleuse externe de l'oreille (*otitis scrofulosa externa*) celle, qui se fait connaître par le gonflement, la rougeur et la sècheresse du canal auditif externe, après l'interruption artificielle ou accidentelle de l'otorrhée, elle est ordinairement accompagnée d'une forte fièvre, de douleurs insupportables, d'une grande anxiété qui fait parler en délire, et de vommissements. Les souffrances extrêmement pénibles de cette maladie, lesquelles s'emparent quelquefois dans le même temps des deux oreilles, quelquefois de l'une après l'autre, diminuent seulement lorsque l'otorrhée vient de reparaître, ou lorsque des gouttes de sang commencent à sortir du nez. Ces douleurs peuvent à la fin devenir mortelles, surtout dans l'enfance, attendu leur sympathie avec le cerveau, si l'on ne se hâte d'y apporter remède.

Il est encore à remarquer, que cette maladie at-

taque ordinairement les enfants scrofuleux à l'âge de trois à dix ans, surtout ceux qui sont très-susceptibles d'irritation, quand ils se sont trop refroidis ou échauffés, ou quand, pour le punir, on les tire trop inhumainement par les oreilles.

§. 71.

Lorsqu'on aura éloigné les accidents qui exigeaient les plus prompts secours, par la saignée, par l'application des sangsues à la nuque, à l'apophyse et quelquefois par ces deux remèdes à la fois, alors on tâchera de faciliter autant que possible la sécrétion des humeurs, afin de provoquer une bienfaisante otorrhée, ce que l'on obtiendra par le secours des émollients avec du lait qu'on verse tout brûlant sur du saffran, et qu'on injecte quand il est devenu tiède dans l'oreille. On peut également se servir de fumigations émollientes, on mettra un vésicatoire à la nuque, que l'on fera ensuite tourner en un ulcère artificiel, pour prévenir les rhumatismes qui viennent volontiers s'allier à ces maux. L'ipécacuanha a une vertu admirable pour de pareils cas, et ne saurait par conséquent pas être assez recommandé. D'après l'urgence on préscrira plus tard des purgatifs et de fortes doses de mercure dulcifié. Après le départ de l'inflammation l'on continuera d'agir avec force contre la maladie scrofuleuse, n'oubliant jamais d'entretenir plusieurs irritations à la fois sur la peau. Ce mal étant depuis son commencement toujours accompagné de vives douleurs, il ne saurait être longtemps méconnu, et comme le besoin de secours se fait bientôt sentir assez fortement, on le peut pour la plupart parfaitement guérir. Néanmoins il laisse quelquefois après lui la baryecoie, la surdité, l'otorrhée scrofuleuse, l'altération ou l'oblitération du canal auditif dans lequel il engendre quelquefois des

polypes. Il peut aussi provoquer la carie, et, à cause de la sympathie avec le cerveau, devenir mortel, surtout pour les enfants.

§. 72.

L'inflammation scrofuleuse interne de l'oreille (*otitis scrofulosa interna*) se développe chez les malades scrofuleux après un refroidissement ou un échauffement avec une fièvre peu considérable, et s'annonce par un bourdonnement et un sifflement d'oreilles, par une douleur aiguëe et profonde qui se fait sentir de l'oreille jusqu'au cou et s'accroît ordinairement pendant huit jours. Elle se reconnaît aussi par une sensibilité extraordinaire pour le moindre bruit. Si cette maladie, qui ne s'attache pour l'ordinaire qu'à une oreille seule, est abandonnée à elle-même, elle devient moins violente à mesure que le sang commence à sortir du canal auditif externe, ou de la trompe d'Eustache, par où on verra aussi bientôt s'écouler une matière purulente qui s'est frayé un passage en crevant le tympan. Le tympan est crèvé, quand l'air, que le malade pousse contre les parties molles du palais, en tenant la bouche et le nez fermés, se fait jour à travers le canal auditif externe. Le développement de la carie dans l'intérieur de l'oreille peut être reconnu, quand la suppuration qui en découle, commence à sentir mauvais.

§. 73.

C'est d'abord aux premiers symptômes de cette maladie qu'il faut tâcher de mettre aussi promptement que possible des obstacles à son développement par des évacuations générales de sang, en appliquant des ventouses à la nuque et des sangsues à l'apophyse. On doit s'empresser en même temps de seconder la formation du pus et son écoulement salutaire par la trompe d'Eustache, au moyen de va-

peurs émollientes de jusquiame, que l'on fera parvenir à la partie souffrante, tant par la bouche, que par le canal auditif externe. L'on ordonnera de prendre de fortes doses de mercure dulcifié, et des purgatifs drastiques, et l'on transformera en larges ulcères les plaies qu'auront faites les ventouses, en les frottant avec un onguent composé de tartre émétique, de cantharides et d'écorce de garou. La continuation des souffrances, après l'usage de tous ces expédients, est une preuve de la surabondance de pus dans la caisse du tympan. Il faut donc l'en faire sortir, avant qu'il se fraie lui-même un passage, c'est ce qui se fait en perçant le tympan. L'otalgie, qui survient quelquefois après cette opération, peut être éloignée par des fumigations de jusquiame, et dans le cas de besoin par l'application réitérée des sangsues. Pendant toutes les inflammations des organes de l'ouïe, il faut principalement avoir soin de ne pas incommoder les malades par un grand bruit; car les fortes vibrations de l'air, frappent trop sensiblement les organes enflammés, et y provoquent des sensations fort douloureuses et nuisibles. Les injections par le canal auditif externe, sont en pareil cas également dangereuses, parce qu'elles ne font qu'ajouter une nouvelle irritation à l'inflammation déja excitée. Quand l'inflammation sera disparue, on ordonnera le muriate de baryte ou le muriate de chaux, en continuant l'usage des irritants à la nuque et au bras. L'inflammation scrofuleuse interne des oreilles peut être parfaitement guérie, si elle se fait connaître dès son commencement et que l'on emploie aussitôt des remèdes énergiques. Néanmoins on voit quelquefois mourir des enfants, et de grandes personnes devenir sujets à des attaques d'apoplexie pendant le développement de ce mal. Dans ce cas on a

toujours trouvé le cervelet fortement altéré à la place où le mal s'était fixé.

§. 74.

Les inflammations scrofuleuses externes et internes des oreilles, deviennent souvent chroniques, comme tous les maux qui doivent leur origine à la maladie scrofuleuse. Dans ce cas elles occasionnent la condensation du tympan, l'otorrhée scrofuleuse, la carie des oreilles, l'oblitération de la trompe d'Eustache, ou quelque autre défectuoisité de l'ouïe.

§. 75.

Il y a condensation du tympan, lorsqu'on s'aperçoit que la dureté de l'ouïe s'accroît insensiblement pendant l'inflammation chronique intérieure, et que le tympan ne montre aucune sensibilité à l'approche de la sonde. Tous les efforts de l'art sont infructueux contre cette maladie, pendant laquelle la secrétion du cérumen diminue considérablement ou cesse tout-à-fait. Ce n'est qu'en perçant le tympan, lorsqu'on y entrevoit encore quelque sensibilité, que l'on peut espérer de le rendre susceptible à recevoir quelques impression des rayons du son. L'ossification a lieu quand le tympan est devenu tout-à-fait insensible à l'attouchement.

§. 76.

L'otorrhée scrofuleuse (*otorrhoea scrofulosa*) a son principe dans une inflammation scrofuleuse chronique intérieure ou extérieure des oreilles. Elle peut aussi s'engendrer à la suite, de la carie d'une partie interne de l'oreille; mais elle provient rarement d'une suppuration scrofuleuse de la parotide, ou d'une carie scrofuleuse du bord inférieur de l'os temporal; souvent on est atteint de ce mal depuis bien long-temps sans s'en douter, mais de temps à autre il fait pourtant éprouver de vives douleurs. Pendant

le cours de cette maladie il faut surtout examiner fort attentivement la matière qui sort par l'écoulement et qui est plus ou moins jaunâtre, séreuse, muqueuse ou purulante, infecte, mêlée de sang, laiteuse ou lymphathique; car c'est d'après ces indices que l'on jugera de la possibilité de la guérison. Ce mal qui produit une lésion du tympan par sa longue durée, est une affection accessoire de la maladie scrofuleuse, et se trouve souvent accompagné de la goutte ou des maux vénériens. On ne le traite qu'avec trop d'indifférence quand l'écoulement n'est pas fort considérable. On y fait encore moins d'attention chez les enfants, chez lesquels on cherche ordinairement à la faire cesser par des remèdes domestiques: les malades d'un âge avancé même dédaignent se soumettre aux ordonnances du médecin, parce que, à l'exception de l'écoulement, ils ne se trouvent importunés d'aucun autre inconvénient.

§. 77.

L'otorrhée ne doit nullement être regardée comme une maladie insignifiante, et l'on doit user de la plus grande prudence dans son traitement. Outre les remèdes intérieurs, contre la maladie scrofuleuse, on provoquera avec l'onguent de tartre émétique ou d'euphorbe, des irritations à la nuque et à l'apophyse, même lorsqu'on ne sentira point de douleurs, et l'on fera porter en même temps l'écorce de garou sur le bras. Si les douleurs sont fort considérables, il faudra d'abord administrer des sangsues à l'apophyse et par intervalle au rectum; puis l'on tâchera de faire passer des vapeurs émollientes et lénitives par le canal auditif externe. Tout le temps que les malades font usage de ces fumigations, ils ne doivent s'exposer au grand air, que quand il fait bien chaud et sec, et lorsque le soleil sera à son plus haut

point d'élévation, parceque les organes de l'ouïe étant devenus plus sensibles au changement de l'air par les fumigations, ne sont que plus propres au développement des rhumatismes. Le concours d'un tel évènement ne ferait que rendre la guérison de cette maladie opiniâtre encore plus pénible. Lorsque l'otorrhée est invétérée depuis bien long-temps, on fera outre l'usage des remèdes mentionnés, le soir et le matin des injections avec une décoction de quatre onces de jacée (*herba jaceae*) dans laquelle on aura dissout dix grains de pierre infernale; l'on y ajoutera plus tard, si l'on ne s'aperçoit d'aucun effet, un peu de suc de pavot, si les douleurs se font sentir un peu trop vivement. Ce n'est que lorsque l'otorrhée devient très-abondante et infecte, qu'on injectera une composition de deux drachmes d'acide pyroligneux (*acidi pyrolignosi*) dans six onces d'eau avec deux grains de sucre de saturne (*plumbi acetici*). Il s'en suivra à la vérité des vertiges accompagnés d'une plus forte chaleur dans l'oreille, mais aussi un grand soulagement du mal. Les injections faites pour arrêter l'otorrhée ou l'influence d'un haut degré de froid, peuvent avoir des suites très-funestes et mortelles. Pour l'usage intérieur on préscrira surtout le muriate de baryte et le muriate d'or, parce que de tels malades sont ordinairement capables de supporter ces deux remèdes. Quand l'otorrhée scrofuleuse est interrompue par des causes accidentelles, ou par l'usage imprudent de quelques injections peu convenables, alors il faudra tâcher de la faire revenir aussitôt, afin de prévenir les suites mortelles, soit en essayant toutes sortes de remèdes révulsifs, soit en appliquant des cataplasmes émollients, ou ce qui vaut encore mieux, en mettant du pain frais tout chaud sur la partie extérieure de l'oreille.

§. 73.

On ne saurait pronostiquer de toutes ces sortes de maux que d'une manière fort incertaine parce qu'on est rarement suffisamment instruit des causes et des divers changements défavorables, qui se sont opérés dans les organes de l'ouïe pendant la longue durée de cette maladie, et que l'on se plaît souvent à recéler au médecin. Quelquefois l'otorrhée se trouve arrêtée à la suite d'un refroidissement ou d'un échauffement excessif, d'une injection astringente ou d'autres causes semblables: de-là ces maladies incurables des nerfs et du cerveau, la surdité et la perte de la vue, et par conséquent cette dispositon aux attaques d'apoplexie, que la communication de cette maladie au cerveau doit nécessairement entrâiner après elle.

§. 79.

On peut supposer l'otorrhée scrofuleuse intérieure chez les malades qui, après la guérison de l'inflammation intérieure de l'oreille, ont encore, outre la dureté de l'ouïe, le sentiment d'une oblitération de cet organe. Dans ce cas, il faut, en continuant l'usage des remèdes anti-scrofuleux et des irritants sur l'apophyse et à la nuque, agir particulièrement sur le rectum avec des purgatifs drastiques avec du jalap et de l'aloé, avec les pillules de Ruff, ou avec de fortes doses de mercure dulcifié.

§. 80.

La carie scrofuleuse des organes de l'ouïe se forme lorsque les os de cet organe s'enflamment spontanément, pendant le cours de la maladie scrofuleuse, ou lorsque l'inflammation des parties molles se communiquent aux os. La carie se fait aisément appercevoir par le canal auditif, quand on replie un peu la coquille de l'oreille; on peut la supposer dans l'apophyse, quand les os de l'oreille, faisant éprouver une

forte douleur sous la pression, se montrent dans la cavité du tympan et forcent la suppuration à se faire jour près du cou. Mais la carie du labyrinte, ne saurait être reconnue que par l'état convulsif ou paralytique des muscles faciaux, par des douleurs à la tête et par le sentiment douleureux d'une pression dans la profondeur de l'oreille. La carie scrofuleuse existe souvent depuis plusieurs années sans qu'elle ait causé quelqu' altération considérable dans les facultés de l'ouïe, mais on la guérit rarement. Les remèdes efficaces contre la maladie scrofuleuse effectuent aussi le détachement des parties cariées des os: cependant la guérison est toujours extrêmement pénible et longue. Il faut d'abord commencer à se servir pendant un long espace de temps, de remèdes émollients, afin de faciliter l'écoulement du pus, ensuite on fera des injections tièdes avec des solutions de mercure sublimé peu à peu renforcées, ou ce qui vaut encore mieux, avec du muriate d'or simple, et l'on frottera les environs de l'oreille avec de l'onguent mercurial double. L'usage des fumigations avec des eaux salées *d'Ischl*, et même les bains d'eaux salées sont d'une efficacité particulière pour ces sortes de maladies.

§. 81.

Le resserrement périodique de la trompe d'Eustache que l'on remarque pendant la maladie scrofuleuse, provient d'une surabondance des secrétions pituitaires, et se fait connaître, lorsque les malades ne sentent point de pression contre le tympan, quand ils essaient d'expirer fortement l'air en fermant la bouche et en se bouchant le nez; ou que la dureté de l'ouïe ou la surdité causée par ce resserrement, va s'améliorer pendant un court espace de temps après l'éternument, après le moucher et le gargarisme, ou après des vommissements. De tels mala-

des se plaignent ordinairement d'un bruit dont chacun d'entre eux fait une description différente, et ils entendent ordinairement plus distinctement lorsqu'il se fait beaucoup de vacarme. En continuant le procédé curatif contre la maladie scrofuleuse, il ne faut pas négliger les irritations à la nuque et à l'apophyse, en même temps qu'on tâchera de faire partir la trop grande quantité de viscosités qui tapissent l'intérieur de la bouche, par des gargarismes émollients. On se servira avec beaucoup de succès de la sonde de Saissy pour les injections qu'on fera plus tard par le nez dans le trompe d'Eustache, afin d'y provoquer des irritations. Ces injections sont d'une nécessité absolue pour la guérison de ce mal, et elles se font avec beaucoup de facilité par le secours de cet instrument, qui porte les médicaments immédiatement dans l'intérieur de la caisse du tympan; il serait donc à souhaiter, qu'on introduisit plus généralement une méthode, au moyen de laquelle on peut, avec quelqu' exercice, reconnaître et faire disparaître en très-peu de temps les altérations particulières de l'orifice de la trompe d'Eustache.

§. 82.

L'inflammation scrofuleuse chronique de la trompe d'Eustache en produit à la fin l'oblitération partielle, ou totale. Ce mal qui afflige plus fréquemment les personnes de l'autre sexe, produit une altération de la voix, et peut être guéri par des injections irritantes avec la sonde de Saissy, quand l'oblitération n'est que partielle. Si l'introduction du liquide se fait sentir assez distinctement dans la caisse du tympan, c'est une preuve que la guérison a réussi. On conseille à la vérité de percer le tympan ou l'apophyse quand la trompe d'Eustache est totalement obliterée, afin de recouvrer l'usage de l'ouïe; mais cette opération ne

doit être hasardée, qu'après un mûr examen de toutes les circonstances, puisqu'elle se fait souvent vainement sur l'une et l'autre partie, et qu'il est toujours difficile de désigner au juste la place, où cette dernière opération, d'ailleurs toujours un peu dangereuse, doit être faite.

§. 83.

La baryecoie (*baryecoia*) se développe à la suite d'une dartre scrofuleuse imprudemment guérie. Cette affection dégénère tôt ou tard par l'altération progressive des organes en une insensibilité totale du tympan pour les rayons du son, c'est à dire, en surdité (*cophosis*). Il faut donc soigneusement examiner le canal auditif externe, puisque l'insensibilité du tympan provient souvent du desèchement de ce canal par l'endurcissement du cérumen, quelquefois aussi d'une obstruction du canal auditif à la suite d'une suppuration scrofuleuse et quelquefois de plusieurs de ces causes à la fois. Les malades scrofuleux affectés de la barycoie, prétendent souvent se trouver mieux, quoique la dureté de l'ouïe s'augmente visiblement. Cette illusion vient du changement de l'atmosphère, qui fait que les rayons du son frappent quelquefois les organes de l'ouïe moins sensiblement; elle provient aussi de la disposition des nerfs, qui est la cause, que les mêmes sons produisent des effets différents à des époques différentes. Comme la dureté de l'ouïe s'accroît par la congestion du sang à la tête, ou après l'interruption des menstrues et des hémorrhoïdes, et qu'elle diminue ordinairement après le retour de ces excrétions: on fera très-bien de ne prendre aucune résolution relativement à la cure, avant d'avoir suffisamment observé les résultats de ces évènements. On peut encore regarder comme un signe indubitable de la baryecoie l'allongement des

traits du visage, qui provient de ce que les malades ont presque toujours la bouche ouverte, et qu'ils sont fort embarrassés, quand ils sont obligés de paraître devant les étrangers.

§. 84.

Avant tout il est nécessaire de débarrasser le canal auditif, en faisant plusieurs fois par jour des injections avec de l'eau tiède, dans laquelle on aura fait dissoudre du sel commun; ensuite on ordonnera de prendre de l'aloé, du jalap, du mercure dulcifié ou des pillules de Ruff, on fera mettre des sangsues à l'apophyse, et l'on frottera les environs de l'oreille et la nuque avec le tartre émétique. Aussitôt qu'on se doutera de la présence des hémorrhoïdes, on tâchera de venir à leur secours par des pediluves, par l'application des sangsues au rectum et par la fumigation de cette dernière partie du corps; car ces remèdes, ainsi que les ulcères artificiels qu'on a fait venir dans le canal auditif, ont quelquefois suffi pour dissiper la baryecoie. L'on frottera plus tard l'apophyse plusieurs fois par jour avec de l'onguent mercurial, et l'on fera des injections avec de l'acide pyroligneux délayé, en continuant toujours le traitement anti-scrofuleux et les irritations à la nuque.

§. 85.

Les bains de vapeurs, surtout ceux de *Sciacca* en *Sicile*, ceux de la fosse de *Castiglione* près de *Casamicciola*, (dans le fond de laquelle il y a des crevasses par où les vapeurs montent en passant par des tuyaux qu'on y a exprèssément placés), les bains de gaze sulfureux de *Meinberg* dans le *Comté de Lippe-Detmold*; tous ces bains sont d'une efficacité reconnue contre la baryecoie et la surdité. Il ne tiendrait peut-être qu'à un essai pour s'assurer s'il n'était pas possible de suppléer à ces bains, en faisant entrer dans le canal auditif de

l'air artificiellement échauffé et contenant une assez grande quantité de principe carbonneux et de gaze sulfureux.

§. 86.

Lorsque l'insensibilité du tympan provient en plus grande partie d'une affection nervale, comme on peut le supposer chez des scrofuleux phlégmatiques, alors on instillera avec beaucoup de précaution, par le canal auditif externe, de l'huile de galbanum (*oleum* de *galbano*), de l'éther de Vitriol (*aether vitrioli*), de l'huile de Séneve (*oleum sinapis*) ou de l'huile d'euphorbe (*oleum euphorbii*). Les instillations se feront pendant la continuation des remèdes anti-scrofuleux, et plus tard on portera un grain de musc ou de castoréum enveloppé de coton dans l'oreille. On peut aussi se promettre un bon effet de la musique, si les nerfs de l'ouïe ont soufferts de la longue durée de la maladie scrofuleuse de l'oreille et que le malade y paroît sensible; mais l'application de l'électricité et du galvanisme demande beaucoup de circonspection, puisque leur effet peut devenir destructif pour le système nerval, si l'on s'en sert mal à propos.

§. 87.

On ne saurait pas faire de meilleurs pronostics sur le compte de la baryecoie scrofuleuse que sur celui de la surdité, puisque le manque de soins, la longue durée de la maladie et les remèdes inconvenables dont on a fait usage, ont ordinairement empiré les organes à un tel degré que le mal est devenu incurable, d'autant plus que les malades ont toujours de la peine à se soumettre à une cure qui demande beaucoup de patience et dont l'efficacité ne se manifeste que fort tard.

§. 88.

Quand les malades scrofuleux se trouvent incommodés d'un bourdonnement d'oreilles, on leur fera

prendre, outre les remèdes anti-scrofuleux, des purgatifs, des eaux dissolvantes, et de temps en temps des bains de vapeurs. C'est une preuve que les nerfs de l'ouïe sont trop attaqués, quand ces remèdes n'ont pas opéré à souhait après un certain espace de temps; il faut alors continuer l'usage de ces remèdes et faire en même temps des instillations par le canal auditif externe avec l'extraction de la belle dame (*extractum belladonnae*) dissoute dans de l'eau de majorlaine, et plus tard avec du musc dissout dans du vinaigre. Quelquefois l'irritabilité de l'oreille se trouve considérablement augmentée chez les malades scrofuleux, sans qu'on aperçoive quelqu' inflammation; on la fera cesser en instillant de l'huile d'amandes amères par le canal auditif externe.

§. 89.

Les petits ulcères scrofuleux, qui se trouvent dans le canal auditif ou sur le tympan, causent des démangeaisons dans le canal auditif externe; on les fera facilement partir avec de l'onguent mercurial, avec une dissolution de sublimé ou avec la teinture anodyne safranée (*tinctura anodyna crocata*). Les polypes scrofuleux ne doivent être liés, ni coupés, ni arrachés avec le forceps, ni brûlés avec le fer rouge, qu'après la guérison de la maladie scrofuleuse. Pour garantir les parties voisines pendant la brûlure des polypes, on enveloppera d'un linge mouillé le tuyau dans lequel le fer se trouve placé.

§. 90.

La tuméfaction scrofuleuse de la parotide (*parotidondoncus scrofulosus*) est également à regarder comme une production de la maladie scrofuleuse. Si on l'abandonne trop long-temps à elle-même, elle grossit à un tel point, qu'elle devient très-incommode par son poids et la difformité de son volume. Cette

tumeur n'est proprement autre chose, qu'une scrofule extérieure, et peut quelquefois être guérie par l'application d'une méthode dont il sera parlé plus tard. On a fait de nos jours plusieurs fois avec succès le détachement de la parotide, qu'on avait trop laissé grossir, et qui avait tout-à-fait dégénérée avec le temps; mais cette opération est toujours dangereuse, et il en résulte facilement des pertes de sang considérables, comme aussi des attaques de nerfs en coupant les nerfs du visage; on a aussi des exemples, que la consomption a suivi de telles opérations quoiqu'elles se fissent très-heureusement.

IV.

Du Flux scrofuleux du nez.

§. 91.

On entend par flux scrofuleux du nez (*rhinorrhoea scrofulosa*) cette secrétion purulente et acrimonieuse d'une lymphe, qui, par son écoulement, corrode les ailes du nez et la lèvre supérieure, et laquelle se transforme insensiblement en un véritable pus empuanti. Cette secrétion a ordinairement lieu après un grand échauffement ou refroidissement, après la cessation subite des menstrues, après l'interruption des hémorrhoïdes, ou après quelques causes traumatiques. Ce flux est ordinairement accompagné chez des personnes scrofuleuses, de fièvre, de maux de tête, de vertige, d'un gonflement du nez, et d'une inflammation érysipélateuse de la membrane pituitaire. Les souffrances de cette maladie se font principalement sentir pendant l'inflammation, et diminuent considérablement après le saignement du nez. Ces maux ont cela de commun avec presque toutes les affections scrofuleuses qu'ils ont leur source dans l'altération de la membrane pituitaire, et qu'ils réclament pour cette raison des secours d'autant plus prompts que, sans cela, la secrétion des humeurs ichorieuses se trouvent trop retardée, si l'obstruction du nez continue. Si l'inflammation se trouve rappelée par des refroidissements ou par la non-observance des règles diététiques, ou par l'usage des injections astringentes, alors la matière ichoreuse redevient de nouveau lymphatique; c'est ainsi que la maladie dure quelque-

fois assez long-temps, s'amendant et empirant par intervalles; et voilà pourquoi elle est si fréquemment confondue avec un gros rhume malin. La voix s'altère singulièrement pendant et après la maladie, quand le canal du nez se trouve resserré ou tout-à-fait oblitéré. Cette maladie, heureusement peu fréquente, a pour compagnes, chez les filles de sept à dix ans, des attaques catarrhales, et, à l'âge viril, des altérations syphilitiques de la membrane pituitaire.

§. 92.

Comme on ne découvre ordinairement après l'éloignement de l'inflammation, hormis cette secrétion du nez, nulle autre empreinte d'altération que celle qu'imprime généralement au corps la maladie scrofuleuse, on tâche communément à bannir cette secrétion en respirant de l'eau glacée par le nez, ou en faisant des injections avec des solutions de saturne ou de vitriol, ce qui doit nécessairement renouveller l'inflammation, et produire une altération incurable de la membrane pituitaire, et par conséquent aussi celle de la voix accompagnée d'un écoulement infect et purulent du nez, ainsi que des maladies scrofuleuses des yeux et des oreilles, et même une affection mortelle du cerveau.

§. 93.

Quand l'inflammation vient de paraître, il faudra d'abord appliquer des sangsues à la racine du nez, et ordonner des fumigations et faire des injections avec une décoction de guimauve ou de grains de lin. On reviendra aux sangsues toutes les fois que les inflammations se renouvellent, et l'on appliquera des émollients, afin d'empêcher autant que possible que les inflammations ne se communiquent point aux os, ce qui pourrait facilement arriver. Pour remèdes intérieurs on ordonnera au commencement des

laxatifs et plus tard des remèdes anti-scrofuleux. Le meilleur expédient serait de faire prendre d'abord des pillules composées de mercure dulcifié avec l'extraction de ciguë et de gaïac, et de faire bientôt suivre à ces pillules l'usage du muriate de baryte, afin de prévenir le développement de la carie. On ne doit pas moins s'empresser de faire venir à la nuque et au bras des ulcères artificiels, qu'on entretiendra encore long-temps après la cessation du flux du nez : cela seul suffit quelquefois pour empêcher son retour fréquent pendant la maladie scrofuleuse. Une poudre sternutatoire composée de deux parties égales de sucre et de mercure dulcifié, accélère la secrétion des humeurs et fait enfin cesser le flux du nez, quand on en prend plusieurs prises par jour après que l'inflammation aura été dissipée. La carie scrofuleuse, ayant une fois gagné les os du nez, il faut éviter soigneusement tout ce qui pourrait amener une nouvelle inflammation. C'est pourquoi l'on ordonnera le muriate de baryte après l'usage des remèdes anti-phlogistiques. Ce n'est que lorsque la matière ichoreuse s'écoulera moins fortement, qu'on fera deux fois par jour des injections avec une solution de sublimé, dissoute dans une forte infusion de sabine, altérnativement avec une solution de huit ou dix grains de muriate d'or simple sur quatre onces d'eau de rose. Les malades affligés du flux du nez ou de la carie scrofuleuse de cet organe, ne doivent sortir que par un temps sec et chaud, et fuir même dans le fort de l'été la fraîcheur des nuits, afin de se préserver de toute inflammation. On fera avec beaucoup de succès usage des bains de vapeur, des eaux salsugineuses *d'Ischl* pour la guérison de la carie scrofuleuse du nez, mais l'usage intérieur et extérieur des eaux de *Warmbrunn* près de *Hirschberg* en *Basse-Silésie,* est encore préfé-

rable pour la guérison des abcès scrofuleux du nez et pour le rétablissement de l'odorat. Dans un cas désespéré la grande cure reste la de rnière ressource.

§. 94.

Le flux scrofuleux du nez est quelquefois accompagné d'une obstruction du canal excrétoire du sinus pituitaire (cavité hygmorique), dont l'ante se trouve au milieu du nez. Cette obstruction provient d'un épaississement d es secrétions visqueuses du sinus pituitaire, et se reconnait par l'opiniâtre oblitération, par la sècheresse du conduit nasal de ce côté, et par le sentiment douleureux qu'il fait éprouver sous la pression. Si ces secrétions durent trop longtemps, elles causent l'enflement des joues, souvent faussement tenu pour des souffrances rhumatiques et tôt ou tard une inflammation dans le sinus pituitaire, dont les parois se trouvent à la fin tellement élargies par la carie, qui s'y est établie, que l'oeil en est presque forcé de sortir de son orbite, le nez tourné de travers et le palais poussé en bas. La plus prompte évacuation des humeurs accumulées est en pareil cas l'unique moyen par lequel on puisse pour le moment procurer quelque soulagement. Mais comme les sternutatoires, les injections ou l'introduction de la sonde, font rarement cesser tout-à-fait l'obstruction du canal excrétoire, il sera plus à propos, pour effectuer cette évacuation au plus vite, d'arracher une dent cariée de ce côté ou la troisième dent machelière, de percer ensuite la gencive, et d'injecter par là plusieurs fois par jour, la cavité vidée avec des décoctions émollientes filtrées, et de placer un tuyau de gomme élastique dans l'ouverture percée. Pendant le temps qu'on fera intérieurement et extérieurement usage des remèdes nécessaires, il faudra, à plusieurs reprises, mettre des sangsues à la gencive voisine de la

partie souffrante et faire plus tard des injections avec du muriate d'or.

§. 95.

Le flux scrofuleux du nez est un mal très-opiniâtre, qui peut facilement occasionner la carie du nez si on le néglige, ou si on ne le traite avec l'entendement nécessaire. Cette carie dure alors toute la vie, engendre des inflammations fréquentes, et ne se décèle à l'extérieur par nul autre symptôme que par une odeur infecte. La carie de la machoire supérieure ne laisse jamais de défigurer le visage, même lorsqu'elle a été complètement guérie.

V.

Des maladies scrofuleuses des glandes tonsillaires.

§. 96.

Les glandes placées aux deux côtés du pharynx et consistant en un tissu cellulaire des vaisseaux absorbants, se nomment glandes tonsillaires. Ces glandes tonsillaires reçoivent, pendant la déglutition, par le mouvement des muscles palatins une pression, qui y produit la secrétion des viscosités qui servent à lubrifier les aliments. Les altérations que subissent les glandes tonsillaires dans le cours de la maladie scrofuleuse, gênent extrêmement la respiration et la déglutition, ce qui est facile à concevoir, si l'on considère la structure et la destination de ces glandes.

§. 97.

L'inflammation scrofuleuse des glandes tonsillaires (*antiaditis scrofulosa*) est très-fréquente dans le cours de la maladie scrofuleuse. Elle n'incommode pas très-considérablement la déglutition lorsqu'elle se développe pour la première fois; mais le grossissement des glandes tonsillaires qui reste ordinairement, produit une disposition continue à leur l'inflammation, et à celle des parties voisines, par l'irritation du pharynx, et la gêne de la déglutition et par l'altération probable des viscosités qui proviennent de ces mêmes glandes tonsillaires. Cette inflammation ne tarde guère à se déclarer de nouveau, et a toujours pour suite la dilatation des parties affectées. De cette manière il se

forme une induration scrofuleuse (*antiadoncus scrofulosus*), qui résiste opiniâtrement à tous les remèdes dissolvants, si elle dure trop long-temps, ou qu'on fasse un usage mal entendu des topiques. L'induration des deux glandes tonsillaires se développe ordinairement dans le même temps, mais la suppuration de l'une ne commence que quand celle de l'autre a cessé.

§. 98.

Par la complication du mal vénérien avec l'induration scrofuleuse des glandes tonsillaires, il se développe, si cette induration tourne en suppuration, des ulcères scrofuleux-syphilitiques qui s'opposent avec opiniâtreté à tous les efforts de l'art médical. Ces ulcères s'étendent quelquefois sous la voile palatine, où ils échappent facilement à l'oeil, et produisent par conséquent presque toujours une carie scrofuleuse syphilistique mortelle des vertèbres cervicales. Si le scorbut vient coïncider avec l'induration scrofuleuse des glandes tonsillaires, alors cette dernière tourne en gangrène après une courte inflammation érysipélateuse, et ce n'est que dans des cas fort rares que les glandes tonsillaires se détachent tout-à-fait.

§. 99.

L'inflammation des glandes tonsillaires qui se déclare pour la plupart à l'approche de la puberté, ne se remontre pas moins dans l'âge viril chez des malades d'une complexion faible, qui avoient été exempts jusque-là des autres infirmités accessoires de la maladie scrofuleuse, mais qui après une molesse de plusieurs années, s'exposent tout à coup et assez souvent à un considérable changement de température. Aussi voit-on chez ces malades les dents fortement endommagées par la carie.

§. 100.

Le commencement de cette maladie est pour la pluspart négligé, parce qu'on ne fait pas attention au peu de souffrances que causent l'inflammation scrofuleuse des glandes tonsillaires. Ce n'est que quand l'induration de ces parties commence à gêner la déglutition et la respiration, ou que les inflammations souvent réitérées deviennent inquiétantes, que l'on pense enfin à chercher du secours. Comme les altérations que produisent les accidents réiterés de cette maladie augmentent avec le nombre des rechûtes, il faudra à l'apparition de la première inflammation des glandes tonsillaires, mettre aussitôt en oeuvre intérieurement et extérieurement toutes les ressources de l'art, pour la faire partir, afin de préserver les parties souffrantes d'une augmentation de leur circonférence. Un des moyens les plus convenables à cet effet est l'application d'un petit nombre de sangsues au cou près du pharynx; après leur départ on entretiendra le saignement quelque temps au moyen de cataplasmes émollients; outre cela on provoquera des irritations à la nuque et au bras, et l'on ordonnera le mercure dulcifié et des laxatifs, mais de telle manière que le mercure n'irrite pas les glandes salivaires, et que les laxatifs ne fassent pas aller à la selle plus de trois fois par jour. Les gargarismes sont de nulle ressource contre les inflammations et ne peuvent dans ces occasions qu'augmenter l'inflammation par le chatouillement qu'occasionne le liquide retenu dans le pharynx. Mais en revanche la respiration des vapeurs émollientes est fort à recommander; malheureusement les malades ne s'en accommodent pas toujours, et des efforts inutiles ne font qu'accroître le mal; on pourra alors, préférablement à toute autre chose, faire l'humectation de ces glandes au moyen d'un

petit pinceau trempé dans le jus de mûres (*syrupus mororum*). Il est encore très-nécessaire que les malades s'abstiennent après l'éloignement de l'inflammation, pendant le régime anti-scrofuleux et long-temps après, de l'usage de toute liqueur spiritueuse, ainsi que de toute nouriture propre à provoquer une irritation quelconque, et qu'ils évitent les changements de la température pendant lesquels la respiration agit toujours d'une manière directe et nuisible sur les organes affectés.

§. 101.

La méthode curative dont il vient d'être parlée est encore applicable, quand l'induration des glandes tonsillaires subsiste depuis long-temps, et qu'elle gêne par sa grosseur la respiration et la déglutition, ou qu'elle occasionne une forte disposition inflammatoire dans le pharynx et une secrétion des humeurs visqueuses trop abondantes qui excitent à des expectorations continuelles. Dans le cas même que cette cure parût infructueuse, il faudrait y persister, parce qu'on doit la regarder comme une procédure dispositive, à l'usage des remèdes suivants. Le muriate d'or simple manifeste, si l'on en fait usage avec persévérance, une efficacité particulière, quand il s'agit de dissoudre de telles indurations; cependant il faut toujours soigneusement éviter ce qui pourrait attirer de nouvelles inflammations. Si ce médicament ne suffit pas, ou qu'il incommode l'estomac, il faudra ordonner l'alcali hydrogène de jodine (*cali hydriodicum*) et entretenir outre cela les fonctions de la peau dans une activité continuelle par des irritants, par des bains tièdes, ou ce qui vaut encore mieux, par des bains d'étuves. Il est quelquefois nécessaire, de faire outre cela, de petites incisions dans de telles glandes endurcies depuis plusieurs années;

l'on verra alors sortir une humeur lymphatique visqueuse de couleur jaune verdâtre avec un peu de sang coagulé, ce qui contribue beaucoup à la diminution des glandes. Il faut surtout recommander aux malades, de se garantir de tout changement de température subit, parce que le défaut de précaution rendrait toute la cure inutile. La fréquente incurabilité se fonde fort souvent sur la seule indocilité des malades, qui dédaignent ordinairement se conformer à cette précaution qu'ils regardent comme superflue, quand l'inflammation a cessée.

§. 102.

Quand l'induration scrofuleuse des glandes tonsillaires a dégénéré en suppuration, et qu'à la suite de celle-ci il s'est formé des ulcères, il ne faudra point troubler le développement de la suppuration quand les ulcères sont d'origine scrofuleuse; puisqu'ils contribuent à diminuer l'étendue de l'induration et à éloigner par conséquent la disposition inflammatoire. On ordonnera donc, outre les remèdes sus-mentionnés, de faire des gargarismes avec des eaux émollientes; on se servira pour l'humectation de rob de mûres, et l'on touchera avec la pierre infernale le bord des ulcères, qui se corrodent de temps à autre. Si le mal vénérien survient pendant cette induration scrofuleuse, il faudra d'abord tâcher d'effectuer par des frottements avec de l'onguent mercurial (*la grande cure*) la guérison du premier de ces deux maux avant que de s'occuper du traitement du dernier. Si l'induration scrofuleuse et le scorbut se trouvent réunis ensemble, on attendra l'extirpation de celui, pour pouvoir ensuite résoudre l'induration. Le détachement des glandes tonsillaires étant extrêmement pénible, on ne doit le hazarder, que quand tous les autres expédients on été en vain essayés.

§. 103.

L'inflammation scrofuleuse des glandes tonsillaires, ne saurait être radicalement guérie si elle n'est dès son commencement traitée avec l'attention et le soin nécessaire, et si le malade ne se fait pas fort d'une résignation absolue à tout ce qui lui est préscrit. Ordinairement elle laisse après elle une plus forte dimension des glandes tonsillaires affectées, ce qui doit naturellement engendrer dans le pharynx une disposition à des inflammations qui changent enfin en indurations. Ces indurations ne sont à la vérité jamais entièrement résoutes, mais elles peuvent du moins être réduites à une moindre circonférence, de sorte que, n'occasionnant plus d'irritation, elles ne produisent plus d'inflammation dans le pharynx. Il est fort rare que l'induration des glandes tonsillaires tourne en cancèr, sinon qu'il y ait jonction d'une autre maladie, ou qu'on se meprenne singulièrement dans le traitement.

VI.

Des scrofules externes.

§. 104.

Lorsque la constitution du corps se ressent d'une influence de la maladie scrofuleuse, on voit se former au cou sous les aiselles et à l'aine, des tumeurs mobiles, dures au toucher mais ne causant aucune douleur. Ces tumeurs qu'on nomme scrofules véritables externes (*adenophymata scrofulosa externa*) se développement sans que la moindre altération se fasse remarquer dans la couleur de la peau. Ce n'est que dans des cas fort rares, que l'on voit presque toutes les glandes de la surface de la peau s'enfler à la fois et changer par-là d'une manière essentielle la face extérieure du corps.

§. 105.

Les scrofules véritables externes résistent avec une grande opiniâtreté aux remèdes médicamenteux, c'est ce qui les fait facilement distinguer de ces enflures des glandes au cou, que des remèdes sudorifiques, des laxatifs ou des émétiques font évanouir en très-peu de temps, et qui ne proviennent que d'une transpiration subitement arrêtée, ou d'une congestion des humeurs à la tête, causée par l'indigestion ou par la première dentition. Quoique la glande thyroïdienne soit souvent transformée en scrofule véritable externe d'un volume considérable, il ne faut pourtant point confondre cette scrofule avec l'enflure, qu'on appelle goître, et laqu'elle n'est point de nature scrofuleuse, mais une

maladie épidémique de certains pays, où les hommes portent de lourds fardeaux sur la tête. Cette dernière maladie peut aussi provenir d'une respiration pénible, des douleurs de l'enfantement, et de la mauvaise habitude de rejeter subitement la tête en arrière en avançant fortement le cou.

§. 106.

Les scrofules externes sont les formes constituitives, par lesquelles la maladie scrofuleuse se fait le plus ordinairement remarquer; elles causent, selon la diversité de l'endroit où elles se trouvent, et selon la diversité de leur dimension, des souffrances et des difformités plus ou moins marquantes. C'est ainsi qu'elles empêchent, par une pression sur la veine jugulaire le sang, de redescendre de la tête au coeur, ce qui donne lieu à un gonflement des veines occulaires, lequel produit, outre les diverses maladies du cerveau, une pression sur les nerfs optiques et sur la rétine de l'oeil, qui devient par-là insensible à l'impression de la lumière; cette insensibilité (goutte sereine ou amaurose) ne cesse qu'après la résolution de ces tumeurs. C'est de la même manière que les scrofules engendrent, par leur pression, l'asthme, le sifflement de la respiration, une accumulation des secrétions visqueuses dans le pharynx, qu'elles gênent la déglutition, altèrent la voix et qu'elles ne permettent aux malades de dormir qu'ayant le haut du corps relevé dans leurs lits. Se trouvant au cou et à la nuque, elles empêchent la tête de se mouvoir librement, ce qui cause successivement le cou tors; sous les aiselles elles gênent le mouvement des bras, et dans l'aine celui des jambes et de tout le tronc du corps.

§. 107.

Cette espèce de maladie se développe chez des personnes, qui inclinent à la maladie scrofuleuse, avant

ou pendant la puberté, rarement après. Le développement se déclare ordinairement après des refroidissements, après des fièvres gastriques, après la scarlatine, la rougeole, et en général après tous ces évènements. qui contribuent si puissamment à la formation de la maladie scrofuleuse. Les scrofules externes paraissent ou disparaissent à l'arrivée des menstrues; elles s'évanouissent quelquefois pendant les voyages et reviennent après; souvent [elles durent plusieurs années sans faire éprouver aucune incommodité et sans augmenter de dimension. L'inflammation des scrofules externes a pour principe les mêmes causes, qui ont donné lieu à la naissance de celles-ci, mais plus souvent encore l'usage des remèdes topiques, ou l'influence traumatique Les scrofules disparaissent rarement après un échauffement excessif, et l'on leur voit toujours succéder d'autres maux scrofuleux.

§. 108.

Les scrofules externes sont quelquefois accompagnées de la goutte, du mal vénérien, du scorbut ou de la gale. Dans le premier cas, on peut sans risque essayer à les résoudre, puisque les remèdes intérieurs qu'on emploie à cet effet peuvent facilement être mis en concordance avec ceux qu'il faut ordonner pour la maladie accessoire, et que la sévérité du régime diététique coopère pleinement à l'extirpation de la goutte; mais la réunion du mal vénérien, avec les scrofules externes, exige une circonspection particulière relativement à l'usage des topiques, parce qu'il se forme volontiers des inflammations scrofuleuses syphilitiques, lesquelles, après avoir tourné en suppuration maligne, produisent des altérations considérables dans les parties affectées, ce qui pourrait mettre la vie du malade

en danger. Si les scrofules externes sont accompagnées du scorbut, il n'y a rien à entreprendre contre elles, tant qu'il existe la moindre trace de celui-là. On doit également user de la plus grande précaution dans le choix des medicaments pour la gale sêche ou humide, lorsqu'elle s'est jointe aux scrofules externes, parce que ces dernières deviennent bien vite d'une grosseur extraordinaire après la guérison précipitée de la gale.

§. 109.

On remarque ordinairement chez les malades dont le corps est couvert de beaucoup de scrofules externes, un penchant particulier pour la paresse et surtout une forte augmentation de l'appétit, laquelle s'accroît même pendant les fièvres gastriques; outre cela on observera encore le retour moins fréquent des attaques catarrhales, et une très-faible susceptibilité d'irritation. C'est pour cette raison que de telles malades supportent sans le moindre risque des remèdes qui agissent avec force sur le dehors et le dedans du corps. Quand le nombre des scrofules externes s'est une fois accrû à un point considérable, alors la disposition à l'inflammation et à la suppuration s'accroît aussi entre elles.

§. 110.

Quand la scrofule externe s'établit à la glande tyroïdienne, ce qui a ordinairement lieu chez les filles avant ou pendant la période qui précède la puberté, alors on tâche de la résoudre, au moyen de l'usage intérieur et extérieur de la jodine, sans avoir égard à la maladie scrofuleuse. L'efficacité particulière de ce remède pour résoudre de telles tumeurs, ne saurait être contestée, néanmoins plusieurs expériences ont démontré, que la jodine employée intérieurement, occasionne, ainsi que l'éponge

marine brûlée, chez les filles approchant de la puberté, une affluence du sang vers les parties génitales, ce dont on peut facilement se convaincre par le désordre qui règne alors dans les purgations menstruelles et par la plus forte évacuation du sang pendant ces évènements périodiques; puis il n'est pas moins certain que ces deux médicaments provoquent de fortes irritations dans les vesicules des poumons, l'usage n'en doit donc être prescrit que sous certains conditions. D'ailleurs les scrofules ne sont point à considérer comme des maladies locales, mais seulement comme une affection secondaire de la maladie scrofuleuse. L'on n'aura donc rien gagné en les faisant disparaître aussi long-temps que cette dernière maladie ne soit pas totalement détruite, car ce mal ne manquerait pas sans cela à se développer plus tard sous cette forme ou sous une autre. L'usage des topiques est dans tous les cas toujours insuffisant, quand même si l'on obtient par ce moyen la résolution entière d'une telle glande enflée; et la guérison parfaite de ce mal, contre lequel on s'évertue avec des re mèdes domestiques tant qu'il ne fait éprouver de fortes douleurs, ne saurait être effectuée aussi long-temps que celle de la maladie scrofuleuse ne l'est pas.

§. 111.

Un régime diététique et des remèdes qui facilitent les secrétions, voilà les moyens par lesquels on parvient le plus sûrement à prévenir les abâtardissements et à mettre des obstacles à leurs progrès; mais il faut que ces deux moyens soient toujours convenablement adaptés aux circonstances et surtout à la disposition particulière du malade. Si l'on remplit ces deux conditions à l'égard de la cure antiscrofuleuse (§. 29.) et à l'égard des topiques dont il va être question, alors on obtiendra une guéri-

son tellement complète qu'il n'y aura plus de rechûte à craindre. On frottera tous les trois jours au soir chaque scrofule externe pendant quinze minutes avec une petite quantité d'onguent composé de deux parties égales d'huile d'amandes et d'onguent mercurial double, en y ajoutant un tiers d'huile de jusquiame. Après le frottement on couvrira chaque partie d'un linge échauffé qui ne doit pas être changé pendant tout le temps que durera cette opération. Si l'on remarque une insensibilité particulière chez le malade, on ordonnera deux parties égales d'onguent mercurial double et d'onguent volatil (*linimentum volatile*) *). Les autres jours, où le frottement n'a pas lieu avec cet onguent, on le fera avec un autre composé de fiel de boeuf, de trois cuillers à manger de sel commun, et d'autant d'huile de noix; on laissera cette composition exposée au soleil ou à la chaleur tout le temps qu'on ne s'en sert point. Pendant tout ce temps il faut avoir soin que les évacuations de la selle se fassent régulièrement, que les malades ne fassent que deux repas par jour, que les aliments soient bien digestibles et qu'il en soit usé très-sobrement, si l'on veut que la cure produise des effets salutaires. La promenade en plein air par un temps chaud, l'exercice à cheval, le séjour à la campagne et un travail facile, concourront efficacement au succès de la guérison, qu'une vie sédentaire et un travail excessif feraient toujours manquer.

§. 112.

Pendant ce procédé curatif on fera prendre

---

*) La recette suivante est bien souvent applicable:

R. Unguenti hydrargyri cinerei unc. unam,
Ammonii muriatici dr. unam,
Extracti conii maculati dr. semis,
m. d. s. pro usu externo

aux malades des bains tièdes, des bains d'étuves ou ce qui vaut encore mieux, des bains de soufre. Dans l'âge viril on leur ordonnera de prendre tous les matins en se promenant quelques verres d'eau minérale, soit de *Luhatschowitz*, de *Bilin* ou de *Marienbad*. L'eau minérale de *Heilbronn*, non loin de Toelz dans la Haute-Bavière, est d'une vertu admirable, quand il s'agit de résoudre l'enflement des glandes thyroïdiennes et les scrofules externes. Cette eau qui ne contient qu'un demi grain de jodine sur une livre, ne se décompose pas même pendant l'expédition en tonneau; il serait donc à souhaiter que de plus nombreuses commissions contribuassent à en rabattre les frais du transport. Des expériences récentes on fait connaître une eau minérale contenant de la jodine, et dont la source se trouve près de *Hall* en Haute-Autriche dans le cercle de la Traun. On assure que les vertus de cette eau sont tout-a-fait semblables à celle dont on vient de parler. Des eaux minérales qui agissent fortement sur les organes évacuatifs, comme les eaux de *Pülna*, de *Saidschitz*, ne conviennent point à cette espèce de maladie.

§. 113.

Si la grosseur des scrofules externes ne d'iminue point par l'effet de cette méthode, après en avoir fait usage pendant plusieurs mois, alors on appliquera à chaque scrofule, selon son volume, deux, trois ou plusieurs sangsues; on fera ensuite durer le saignement plus ou moins long-temps après leur départ, d'abord, en appliquant des ventouses, et plus tard en mettant des cataplasmes émollients. Le lendemain on couvrira chacune des scrofules d'un emplâtre de mélilot, épaissement étendu sur un morceau de tafetas. Quelques jours après, quand les plaies faites par les sangsues sont guéries, on fera les frot-

tements avec les onguents dont il vient d'être parlé. Pendant le jour on mettra des emplâtres émollients ou dissolvants, et selon le besoin aussi des irritants *). Il arrive quelquefois après l'application des sangsues, qui doit se répéter tous les mois ou plus souvent s'il est nécessaire, qu'il survient une inflammation érysipélateuse, dans ce cas on se servira de cataplasmes secs et chauds. Les petites sangsues conviennent mieux que les grandes pour ces sortes d'opérations, et l'application souvent réitérée d'un petit nombre vaut toujours mieux que celle d'une grande quantité à la fois. Ce n'est que lorsque de grosses scrofules sont déjà bien invétérées, qu'il faut appliquer un plus grand nombre de sangsues, afin de produire une impression profonde, laquelle aura le meilleur succès, si l'on y joint en même temps l'usage des remèdes intérieurs, comme il est prouvé par l'histoire des malades Nr. 1. Enfin cette méthode peut être exécutée sans le moindre risque de danger, si l'on ne manque point de prudence, et si on la mette en harmonie avec toutes les circonstances; s'il ne s'en suit pas une résolution totale des scrofules externes, du moins on obtiendra une forte diminution de leur volume et des inconvénients qui en résultent.

§. 114.

Ce n'est que lorsque la grosseur des scrofules externes sera au moins diminuée d'un tiers, que l'on administrera, selon l'exigence, le muriate calcaire, le

---

*) On se servira avec succès de la composition suivante:

R. Emplastri de galbano crocato,
— cicutae aa unc. semis,
Camphorae dr. unam,
Petrolei dr. duas,
Salis volatilis c. c. dr. semis,

Cette composition doit être étendue sur un morceau de cuir et appliqué sur la scrofule externe.

muriate d'or, ou le muriate de baryte et l'usage des bains sulfureux artificiels ou naturels. On aura soin en même temps de faciliter les évacuations de la selle par d'autres médicaments, jusqu'à ce que ceux dont il est question ici, commencent à opérer leurs effets périodiques. On se servira à cet effet de l'infusion de rhubarbe (§. 19.) pour les enfants, et pour les grandes personnes, une certaine quantité de pillules, composées d'extractions dissolvantes et de ciguë: dans le cas d'une grand opiniâtreté, on y ajoutera un petit peu d'une extraction de belle-dame. On continuera ainsi à faire usage des remèdes topiques et des irritants aux bras jusqu'à l'entière dissolution des scrofules. Ce n'est que dans des cas fort rares, que les scrofules du cou resistent à ce procédé, quoique le reste du corps offre déjà un aspect très satisfaisant, qu'il est permis d'ordonner quinze grains d'éponge marine brulée avec le quart d'un grain de mercure dulcifié tous les deux jours, ou la teinture de jodine, selon le besoin à cinq, dix ou quinze gouttes par jour, et pour les frottements extérieurs l'onguent de jodine. Mais cette ordonnance ne doit être préscrite qu'à des malades d'un caractère phlégmatique peu susceptible d'irritation, exempts d'attaques catarrhales, et à des filles qui ne sont point sujettes aux fleurs blanches, ou chez lesquelles les purgations menstruelles se font faiblement.

§. **115.**

Il faudra, quand les scrofules extérieures commencent à devenir douleureuses, ou la peau à se rougir, mettre en oeuvre tous les moyens possibles pour prévenir les inflammations, parce qu'elles engendrent le plus souvent des indurations incurables, et des suppurations difficiles à guérir et laissant toujours des difformités après elles. Les cataplasmes à la glace ne conviennent

guère en pareils cas, la durée de leur effet ne se bornant qu'au temps de leur application. Il vaut beaucoup mieux déterger la peau, après avoir mis les emplâtres de côté, avec de l'huile fraîche mêlée à du savon et à de l'eau tiède, et appliquer des sangsues à plusieurs reprises, et ensuite des cataplasmes avec de la ciguë: pendant tout ce temps on fera usage de purgatifs, et l'on observera une grande sobriété dans le boire et manger. Si la suppuration se forme non obstant toutes ces précautions, ce que l'on connaîtra par un certain mouvement oscillatoire des parties atteintes, il ne faudra pas abandonner à la nature le soin de se choisir une issue; car la matière, s'affaissant sous le poids pourrait avec le temps facilement se frayer un passage plus bas, ce dont il résulterait toujours une cicatrice très difforme; cette opération ne doit cependant se faire avant que l'induration ne soit en grande partie dissoute. L'ouverture de ces ulcères suppuratifs se fera selon la diversité de la position ou selon la jonction. d'autres maladies, au moyen d'une assez grande incision avec la lancette, ou au moyen de la pierre à cautère, ayant soin que le pus sorte tout-à-fait de la plaie, et qu'il reste ensuite un libre passage pour celui qui pourrait encore s'y former. Quoique l'opération avec la pierre à cautère soit fort douloureuse, elle mérite cependant la préférence, parce qu'elle détruit toute disposition au développement des fistules; on doit donc y recourir, quand il s'agit d'ouvrir des scrofules suppuratifs sous les aiselles ou à l'aine, surtout s'il y a jonction de la goutte ou du mal vénérien à la maladie scrofuleuse. Les ulcères formés après l'ouverture des scrofules externes sont uniquement à traiter avec des cataplasmes émollients, aussi simplement et avec le moins d'irritation que possible, sans qu'il soit question d'apporter à cause d'eux le moindre changement dans

le traitement ordinaire de la maladie scrofuleuse. Il arrive quelquefois que des scrofules suppuratives ont de la peine à guérir à cause de leur bord calleux devenu insensible à toute impression; dans ce cas il suffit de mettre un petit morceau de phosphore dans chaque ulcère; la combustion de cette matière y provoquera une inflammation salutaire qui sera bientôt suivie de la guérison.

§. 116.

Parmi les nombreux remèdes topiques que l'on recommande pour la résolution des scrofules externes, il y en a quelques-uns dont on peut faire usage selon les circonstances d'après le plan curatif qu'on vient d'exposer; tels sont par exemple, pour les parties d'une insensibilité extraordinaire, l'esprit camphré avec la teinture de cantharides; pour le frottement des scrofules externes lorsqu'elles commencent à s'amollir, la teinture et l'onguent de la digitale pourprée, ou le jus de l'ail à feuilles de plantaines, et puis lorsqu'elles commencent à être moins douleureuses, l'extraction de ciguë ou de jusquiame qu'on fera dissoudre dans la salive du malade, ou enfin l'opium, et, selon le besoin, les emplâtres d'ammoniac, de ciguë ou de mercure. Si le malade ne peut supporter le frottement avec des onguents, on frottera chaque scrofule extérieure avec une petite dose d'une selution de dix grains de l'extraction de belle-dame et d'une demi-once d'eau de laurier-cerise (*aqua lauro-cerasi*) avec une drachme d'éther sulphurique (*aether vitrioli*).

§. 117.

Pourvû que les scrofules externes n'aient pas été trop souvent mises en irritation par l'usage irréfléchi des remèdes topiques, on pourra toujours se flatter, en poursuivant avec persévérance la méthode préscrite,

d'en obtenir l'entière résolution par la guérison de la maladie scrofuleuse, lors même, qu'elles ont acquis un volume considérable et qu'elles subsistent déjà depuis un certain nombre d'années. Leur incurabilité se fonde en plus grande partie, sur ce que l'on se borne à l'usage toujours nuisible des remèdes topiques, puis sur l'impatience des malades, pour lesquels la dissolution des scrofules ne se fait jamais assez promptement, et qui croient trouver du soulagement dans le changement des drogues. A la fin on doit regarder l'inobservation des règles diététiques comme une des causes principales de cette incurabilité. Quelquefois il arrive, par l'usage des topiques, comme aussi par la réunion d'autres maladies, qu'il se forme aux scrofules externes des abâtardissements considérables sur la peau, et des indurations dans le tissu cellulaire et les autres parties voisines, qui, excepté la difformité, durent quelquefois toute la vie sans un désavantage essentiel, mais qui, par l'endroit où ils se trouvent, par leur volume, ou enfin en tournant en cancèr, occasionnent souvent des accidents mortels; alors il ne reste plus d'autre moyen que des les couper avec le scalpel.

VII.

De l'induration scrofuleuse des mamelles.

§. 118.

L'induration scrofuleuse de la mamelle (*scirrhus mammae scrofulosus*) est cette tumeur, qui se développe pendant ou après la période, qui précède la puberté, ou après les premières couches des femmes, chez lesquelles l'irritabilité de la poitrine est depuis longtemps portée à un très haut degré. Cette tumeur mobile et squirreuse est plus ou moins sensible au toucher, et paîrat d'abord sous la forme et la grandeur d'une pois; mais elle s'agrandit insensiblement de plus en plus avec le gonflement du thyme, situé sous la peau sur le devant du thorax et consistant en un tissu cellulaire plus ou moins gros, composé de veine, de canaux lactés et de vaisseaux lymphatiques.

§. 119.

L'induration scrofuleuse de la mamelle est le résultat d'une inflammation scrofuleuse chronique, qui se développe à la suite d'une cause traumatique, d'un refroidissement (surtout après avoir changé tout-à-coup vêtements chauds contre des plus légers), après l'interruption des purgations menstruelles, ou aprés; des spasmes; cette inflammation revient toujours par les effets variés produits de la fréquente répétition de pareils évènements. Cette maladie disparaît quelquefois d'elle-même au retour régulier des purgations menstruelles, ou après le développement

des, fleurs blanches ou pendant l'allaitement; mais, étant une fois développée à un certain point sur une mamelle, elle y reste plusieurs années invariable, ne faisant tantôt éprouver aucune douleur, tantôt seulement à l'approche d'un changement de température, ou à l'approche des menstrues; souvent aussi après un excès dans le boire et manger, après une violente agitation, après un échauffemeut ou refroidissement. Hormis une certaine indisposition de l'âme et la gêne que ce mal cause dans les mouvements du bras, on ne découvre nulle autre altération essentielle dans la constitution du corps; mais il n'en est pas moins avéré, que les fonctions de la mamelle affectée sont en quelque façon troubleés dans leur exercice, et qu'une jonction d'autres maladies, ou une influence traumatique peuvent facilement faire tourner l'induration en cancèr.

§. 120.

Cette maladie est souvent accompagnée de la suspension ou de l'irrégularité des menstrues, et ne peut être guérie que par le rétablissement de ces secrétions, quoique ce procédé provoque parfois le développement des fleurs blanches. L'association de la goutte fait alternativement passer les douleurs du thyme squirreux aux articulations. Dans ce cas on se servira avec beaucoup de succès, outre l'usage des remèdes intérieurs, de celui des bains de vapeurs et plus tard de bains sulfureux naturels. La jonction la plus dangereuse, est celle de la maladie vénérienne, car on a toujours observé qu'il reste une forte disposition inflammatoire des parties affectées, même après la plus complète guérison de cette maladie. L'induration scrofuleuse de la mamelle s'engendre ordinairement chez des personnes scrofuleuses irritables, sujettes à des maux hystériques ou

à de fortes affections de l'âme et chez lesquelles les purgations périodiques ne se font point du tout, ou d'une manière irrégulière et peu suffisante, et chez lesquelles les habits serrés, surtout le corset, ont peut-être causé une pression des mamelles.

§. 121.

La première époque de cette maladie est la plus importante: car l'induration scrofuleuse des mamelles étant parvenue à un certain degré d'accroissement en raison du renouvellement continuel des inflammations, il ne sera plus possible d'y obvier même après la guérison de la maladie scrofuleuse. On ne saurait donc pas assez exhorter les personnes scrofuleuses, d'être attentives à ces interruptions des purgations menstruelles accompagnées de picotements rapides et passagers dans les mamelles, qui sont les symptômes les plus certains de cette maladie, afin qu'on puisse à temps les prémunir contre les suites. Les moyens les plus convenables par lesquels on obtiendra la dissolution dans la première époque, sont: l'application réitérée des sangsues, dans le besoin des saignées, des cataplasmes émollients, des évacuatifs, et avant tout, un traitement régulier anti-scrofuleux. Si le mal dure déjà un certain temps et si la dimension de la mamelle s'est déjà considérablement augmentée, on appliquera avec succès les sangsues à plusieurs reprises, et l'on fera prendre du mercure dulcifié, dans une masse de pillules composées d'extractions dissolvantes à laquelle on ajoutera une petite dose d'extractions de ciguë, de bella-donna, et de poudre de soucis (*pulvis florum calendulae*). Outre cela il faudra recommander aux malades d'observer une grande réserve dans le boire et manger, et d'éviter tout ce qui pourrait attirer de nouvelles inflammations. Après l'éloignement de l'inflammation on ordonnera des frot-

tements avec l'onguent mercurial et plus tard avec la jodine. Pendant ce temps on tâchera d'augmenter autant que possible, l'activité des fonctions de la peau par des exanthêmes artificiels, par des bains tièdes sulfureux naturels. Si l'induration scrofuleuse résiste à ce procédé, on se servira pour l'usage intérieur de la potasse jodineuse hydrogène et, pour l'usage extérieur, de l'emplâtre de ciguë mêlé à de l'esprit de Minderer. Pour le cas que les circonstances ne permissent l'usage de la jodine, on ordonnera la teinture et l'onguent d'antimoine.

§. **122.**

L'induration scrofuleuse de la mamelle ne tourne que fort rarement en suppuration à la suite d'une inflammation renouvellée par un sévrage trop subit, par quelque cause traumatique, par le refroidissement, ou la jonction d'une autre maladie. On ne doit procéder à l'ouverture de l'enflure, lors même qu'on remarque un certain mouvement oscillatoire dans la partie, si ce ne'st que toute l'induration est parfaitement résoute par des cataplasmes émollientes, et dans ce cas même l'on ne se permettra jamais aucune pression pour effectuer l'évacuation du pus: les circonstances indiqueront s'il faudra faire les fomentation avec du lait, ou avec du miel. L'usage intérieur et extérieur des remèdes anti-scrofuleux ne doit souffrir aucune interruption ni avant ni après cette opération. Les bains sulfureux naturels sont d'une grande efficacité après la guérison de la plaie.

§. **123.**

La complication d'autres maladies, la négligence, l'abus des topiques, la stagnation du sang, ou l'influence traumatique, peuvent faire changer l'induration scrofuleuse en cancèr, ce qui s'annonce principalement par une plus grande sensibilité des parties souffran-

tes et par un picotement particulier devenant plus fréquent et plus douleureux. Ce n'est qu'au commencement, quand les glandes axillaires ne participent point à cette altération, que l'extirpation du thyme détérioré laisse encore quelque espoir d'une guérison, si l'on s'empresse de prendre les mesures convenables. Mais si la couleur de la peau se ternit en pareil cas, si elle devient bleuâtre, alors il se forme cette affection carcinomateuse (*cachexia cancrosa*), ulcère chancreux, duquel on voit sortir une matière impure et infecte, et dont les bords calleux sont fort douleureux et saignent au moindre toucher. Dans cette circonstance le succès de toute méthode curative devient très-douteux. Néanmoins on a des exemples que l'observation d'un régime diététique très-rigoureux, l'usage prudent de la jodine, l'application réitérée d'un petit nombre de sangsues dans le voisinage des ulcères, ont opéré des effets surprenants. Toutes les fois que les douleurs se renouvellent, il faudra couvrir ces ulcères d'une pâte préparée de carottes (*daucus carota*) râpées, ou, si les malades peuvent le supporter, on injectera une ou deux fois par jour un liquide consistant en une solution de chlor de chaux (*chloruretum calcis*) et d'une décoction de grains de lin, à parties égales. Par ce moyen on bannira la mauvaise odeur, et la matière infecte se formera moins abondamment; outre cela on fera prendre aux malades pendant ce traitement tous les jours un bains tiède, et en grande quantité, de la décoction composée de guaïac, de sassafras, de sarsaparille et de bardane (*radix bardanae*), en y ajoutant quelques feuilles de séné et un peu de reglisse. En opposant continuellement au désir de manger une géne rigoureuse, on affaiblira la force reproductive de la matière, et la dégénération chancreuse se trouvera ar-

rêtée dans ses progrès par les efforts que feront les organes pour recouvrer leur intégrité *); tout cela secondera infiniment les effets de la jodine ordonnée à petites doses. Ce système doit (pour produire le résultat désiré) être observé aussi long-temps jusqu'à ce que les ulcères soient cicatrisés; car sans cela l'augmentation des aliments ferait d'abord reprendre aux ulcères leur ancien mauvais caractère.

§. 124.

Les pronostics sont pour la plupart très-sinistres à l'égard de l'induration scrofuleuse des mamelles, puisqu'on ne cherche ordinairement du secours que lorsque l'inflammation a déjà cessé, ou que l'induration s'est considérablement augmentée. Fort souvent l'on traite ce mal uniquement avec des topiques, qui favorisent encore plus le développement du cancer, surtout quand il est accompagné d'autres maladies; mais le plus mauvais augure est celui, quand l'induration scrofuleuse de la mamelle s'est communiquée au muscle pectoral ou aux glandes axillaires, et si les malades, à la suite d'une fièvre lente, commencent à s'amaigrir.

---

*) L. A. Struve sur les différentes espèces de diète. Altona 1822.

VIII.

Des maladies scrofuleuses des poumons.

A. De la péripneumonie scrofuleuse.

§. 125.

On appelle péripneumonie scrofuleuse (*pneumonitis scrofulosa*) l'inflammation des glandes délicates de la trachée-artère et des glandes bronchiales, laquelle fait éprouver plus ou moins de difficultés dans la respiration, et se communique tantôt plus rapidement, tantôt plus lentement au tissu interlobulaire.

§. 126.

Quoique l'échauffement, le refroidissement, ou d'autres causes, puissent avoir exercé une influence nuisible sur les poumons, et avoir secondé l'inflammation scrofuleuse de cet organe, il n'en faut pas moins toujours reconnaître, comme cause principale de cette inflammation, l'altération de la lymphe, qui, par suite d'une affection des organes d'assimilation, est rejettée par les glandes bronchiales (dans lesquelles toutes les lymphes des poumons s'embouchent).

§. 127.

C'est assez distinctement que l'on peut déduire de la constitution scrofuleuse du corps l'origine de cette maladie, quand elle a une fois atteinte une certaine période; malgré cela elle subsiste quelquefois, long-temps sans se faire remarquer par aucun évènement particulier; quelquefois elle se développe avec une grande rapidité, s'annonçant par des phénoménes très-inquiétants, et est en général infiniment variée pendant son cours. Les attaques catarrhales des pou-

mons se prolongent toujours chez les personnes scrofuleuses, quand il y a inflammation chronique des glandes bronchiales. Cette inflammation ne se développe, à la verité, qu'en proportion de l'influence nuisible, qu'exercent des causes externes, et elle se trouve quelquefois en connexion avec le catharre réel, cependant elle ne doit être nullement envisagée comme de peu d'importance, parce qu'elle altère facilement le tissu interlobulaire par ses fréquents retours. C'est pourquoi il faudra toujours considérer la difficulté de la respiration chez les personnes scrofuleuses comme un objet qui mérite particulièrement de fixer notre attention.

§. 128.

La réunion de l'inflammation catarrhale à la péripneumonie scrofuleuse, se fàit remarquer par une surabondance de secrétions pituiteuses dans les vaisseaux aériens que ordinairement les malades mêmes observent déjà bien long-temps avant le développement de cette maladie. On reconnaîtra la jonction du rhumatisme pulmonique par les douleurs qui se font alternativement sentir en différents endroits, et qui s'affaiblissent lors de l'application des remèdes irritants, et enfin par ce que la cessation d'autres affections rhumatiques coïncide avec l'arrivée de la maladie des poumons. La jonction du mal vénérien à la péripneumonie se laisse supposer, parce que les souffrances des poumons redoublent, sur tout pendant la nuit, et qu'elles s'affaiblissent le matin, quand la transpiration commence à s'accroitre.

§. 129.

Pour se prémunir contre la péripneumonie scrofueuse, il est essentiellement nécessaire de faire rester au lit les malades chez lesquels on observe quelques symptômes de catarrhe ou quelque difficulté dans la

respiration, quand même si les malades sont exempts de fièvre. Il faut aussi avoir soin d'éloigner d'eux tout ce qui pourrait, par une forte affluence du sang vers le poumons, seconder le développement de ce mal. Ce n'est que trop souvent que cette prévoyance du mèdecin est taxée de caprice par des malades d'un tempérament vif, ou par des persones chargées de leur surveillance qui se font rarement un scrupule d'y contrevenir.

§. 130.

La péripneumonie s'écoule quelquefois rapidement, quelquefois lentement. La péripneumonie rapide s'observe le plus fréquemment chez les enfants et chez les jeunes gens qui approchent de la puberté; elle se développe en général chez des malades d'un tempérament vif et d'une constitution phtisique scrofuleuse, principalement chez les filles qui n'ont pas encore leurs purgations menstruelles, ou chez lesquelles ces secrétions ne se font pas suffissamment, ou chez lesquelles les habits serrés, et les corsets favorisent la formation de cette maladie. La péripneumonie scrofuleuse lente ou chronique ne se fait remarquer que dans l'âge viril, où elle tire son origine de plusieurs autres maladies catharrhales, de l'abus des liqueurs spiritueuses, d'une vie déréglée, de plusieurs accouchements, de la repression d'une exanthême scrofuleux, ou de l'usage inconvenable des eaux martiales etc. etc.

§. 131.

La péripneumonie scrofuleuse rapide s'annonce par un violent frisson, qui est bientot suivi d'une chaleur poignante et insupportable, qui se répand sur tout le thorax et les glandes bronchiales du poumon gauche et droit. Au premier symptôme de cette inflammation, on doit d'abord mettre tout en oeuvre pour empêcher, autant que possible, qu'elle ne se communique

au tissu interlobulaire, ce qui ne manquerait pas d'y occasionner une forte ulcération scrofuleuse. Quoique de fortes évacuations de sang ne conviennent guère aux autres inflammations scrofuleuses, il faut cependant en faire usage pour celle-ci et même à plusieurs reprises, puis on appliquera des sangsues sur la partie affectée du thorax, et des ventouses le long des vertèbres du dos. Après le départ des sangsues on mettra des cataplasmes lénitifs, et l'on fera tourner les plaies des ventouses en ulcères artificiels, au moyen d'un onguent préparé de tartre émétique, de cantharides et de bois de garou.

§. 132.

Après avoir fait cesser l'inflammation il faudra d'abord, si les circonstances le permettent, songer au rétablissement du procès d'assimilation dont l'altération chronique est une des premières causes de cette maladie; aussitôt qu'on a le moindre soupçon on pourra faire prendre une bonne dose d'ipécacuanha deux heures après l'opération des saignées, sans qu'il y ait la moindre chose à craindre d'une rechûte. La fièvre devient ordinairement continue, si l'on est obligé de recourir aux remèdes laxatifs, et elle ne cesse alors rarement avant l'onzième ou le quinzième jour. L'inflammation peut aussi facilement se renouveler pendant ce temps, et la fièvre devenir tout-à-fait maligne. Plus tard on ordonnera le mercure dulcifié avec la digitale pourprée, et l'on fera prendre le matin ou le soir, ou selon le besoin plusieurs fois par jour, de chacun de ces deux médicaments la douzième ou la sixième partie, soit seule, soit avec dix grains de sucre, ou avec trois grains d'une extraction de laitue, s'il y a irritation dans le système nerval. Quoique l'usage immodéré des remèdes mucilagineux ou des lénitifs et des mixtions oléagineuses soit abso-

lument contraire au procès d'assimilation, on peut néanmoins dans ce cas recomander une faible décoction de salep, qu'on verse toute bouillante sur une petite portion de chamomilles et de fleurs de sureau, en y ajoutant sur huit onces une drachme de sucre de lait. Le malade ne prendra, pendant toute la durée de la fièvre, rien d'autre que du lait sortant tout chaud du pis de la vache, ou du lait simplement chauffé. et sa nourriture ne doit se composer encore bien long-temps après le départ de la fièvre que de laitage. Dans le commencement les expectorations de la toux consistent en une matière lymphatique n'ayant aucune couleur et étant traversée de quelques bandes de sang. Cette matière se change ensuite en une expectoration catarrhale plus épaisse; la toux devient plus mobile et la fièvre s'affaiblit considérablement: il n'en faudra pas moins prolonger l'usage des remèdes intérieurs et des cataplasmes émollients, et entretenir en grand nombre d'ulcères artificiels le long des vertèbres dorsales dans une suppuration continuelle, parceque ce n'est que par l'éloignement de l'irritation inflammatoire que l'on parvient à obvier aux rechûtes. Il faut aussi avoir soin, que la chambre du malade soit chauffée jour et nuit de 17 à 18 Réaumur, et non seulement interdire à des malades d'un tempérament vif de parler, mais aussi leur faire comprendre que le salut de leur vie dépend uniquement d'un calme et d'une tranquillité absolue.

§. 133.

Le plan curatif qu'on vient de tracer ici, n'étant qu'un aperçu général du traitement de la péripneumonie scrofuleuse rapide, on conçoit bien qu'il sera nécessaire de lui faire subir quelques modifications rélativement à la disposition particulière du malade et aux différentes jonctions accidentelles des autres ma-

ladies. Son exécution doit aussi s'étendre, à quelques modifications près, bien au de-là de la convalescence du malade, puisque des accidents, qui paraissent quelquefois de fort peu d'importance, peuvent facilement faire renaître des rechûtes mortelles, si de tels malades, se laissent aller au penchant naturel de leur tempérament, et les rappellent par leur inattention. Pour cette raison il ne faudra pas leur permettre de quitter le lit, que lorsqu'ils sont tout-à-fait exempts de fièvre et de toux, et qu'ils ne souffrent d'aucune difficulté de la respiration pendant dix ou quinze jours, et on ne leur accordera cette permission que pour très-peu de temps au commencement, et en les empêchant de se donner beaucoup de mouvement ou de se fatiguer en parlant. Quoique le changement d'air soit bien propre à la santé pendant la bonne saison, il ne faudra pourtant point les laisser sortir même après qu'ils se sont parfaitement remis, que par un temps sec et chaud et seulement en voiture, au commencement. On ne leur donnera pour nourriture des bouillons gras ou de la viande au lieu du lait et des laitages, que lorsqu'ils auront tout-à-fait repris leurs forces. De tels malades doivent principalement fuir les boissons spiritueuses, les mets épicés, les agitations violentes, surtout la danse, et en général tout ce qui gène la libre circulation du sang, tels que les corsets ou autres vêtements étroits. La boisson de ces malades doit toujours être tiède même pendant leur convalescence; le passage aux boissons froides ne doit se faire qu'insensiblement. Quant au traitement anti-scrofuleux, il faudra toujours avoir soin, même après la disparition de la péripneumonie, de s'arranger de sorte à ne point perdre de vue cette dernière maladie, en entretenant surtout les irritations de la peau aux deux côtés des vertèbres dorsales et

en faisant pendant plusieurs années une cure de petit lait au printemps: le muriate de chaux est dans de pareils cas préférable à tous les autres remèdes anti-scrofuleux; les remèdes martiaux ne doivent être ordonnés, même long-temps après la guérison de la maladie des poumons, qu'avec infiniment de précaution.

§. 134.

Ordinairement on n'appelle que trop tard le secours du médecin pour cette maladie, dont les progrès sont si rapides, ou l'on ne déploie pas assez d'énergie, quand il s'agit de faire des évacuations de sang, soit localement, soit généralement, l'on ne provoque pas des irritations de la peau assez continues et profondes, ou l'on n'agit pas assez rigoureusement sur le procès d'assimilation. Si l'on considère ensuite que la péripneumonie scrofuleuse rapide se développe le plus volontiers chez des malades d'un tempérament vif et d'une constitution phtisique, qui ne s'exposent que trop souvent à des influences qui leur sont particulièrement préjudicables, ne faisant aucune attention aux instructions qu'on leur donne, alors on ne s'étonnera plus pourquoi cette maladie, qui est rarement mortelle à cause de l'espèce de paralysation des poumons pendant l'inflammation, dégénère si fréquemment en phtisie scrofuleuse rapide.

§. 135.

La péripneumonie scrofuleuse chronique paraît seulement se borner à un petit nombre de glandes bronchiales. Elle se développe ordinairement dans l'âge viril, et se fait pressentir bien long-temps avant par une difficulté de respiration plus ou moins incommode, et continuellement accompagnée de fièvre. On remédie le plus efficacement aux progrès de ce mal par de petites évacuations de sang répétées à

de courtes intervalles, par de saignées, dans le cas de besoin, par de sangsues et de ventouses et par des irritations artificieles sur une large surface du thorax, dont l'impression doit être peu profonde; c'est par de tels moyens qu'on prévient l'affection du tissu interlobulaire et la formation de tubercules pulmonaires. Les saignées ne doivent se faire en pareil cas que de six ou tout au plus de huit onces : l'on appliquera les sangsues sur la partie affectée et les ventouses aux deux côtés des vertèbres dorsales. Il sera aussi nécessaire d'examiner tous les jours la colonne vertébrale, afin de pouvoir aussitôt appliquer les sangsues sur les points où les malades ressentent des douleurs, lorsqu'on y porte la main, ce qui leur procurera un soulagement considérable. On frottera aussi le thorax sur tout le côté du dos avec un ouguent composé de trois parties de graisse et d'une partie de poudre d'euphorbe, jusqu'à ce qu'il en résulte une légère inflammation superficielle, que l'on laissera durer assez long-temps. Enfin il ne faudra pas non plus discontinuer de faire usage, jour et nuit, des cataplasmes émollients aussi long-temps que durent les accès de fièvre.

§. 136.

Pour l'usage intérieur on ordonnera avant tout des remèdes laxatifs et sudorifiques avec des breuvages lénitifs tièdes. Quand les inflammations auront cessé, on fera prendre au malade une décoction composée de gimauve et de mercuriale (*herba mercurialis*) à doses égales, en y ajoutant un peu de muriate d'ammoniac ; ensuite deux ou trois fois par jour, cinq ou sept grains d'étiops antimonial (*aethiops antimonialis*), seul ou avec la digitale pourprée. On ordonnera, pour les spasmes pulmoniques, pour des toux très-pénibles, ou pour une forte irritation des nerfs, l'ex-

trait de jusquiame, ou de laitue, et seulement dans des cas très-inquiéants le morphium aceteux; on ne tirera point un grand avantage pendant la péripneumonie scrofuleuse chronique des mixions oléagineuses, ni du tartre émétique que l'on recommande si communément pour la guerison des inflammations.

§. 137.

Tant que la cause principale de la péripneumonie, la maladie scrofuleuse subsiste, on en aura toujours les rechûtes à craindre. Elles ont quelquefois lieu non obstant toutes les mesures qu'on prenne pour maintenir le malade dans une tranquillité parfaite, non obstant la diète la plus rigoureuse, qu'on lui fasse observer en ne lui donnant que du lait pour toute nourriture, et en ne discontinuant point l'application des cataplasmes émollients. Dans de telles occurences il faudra recourir aux sangsues, aux ventouses et à des irritations artificielles sur le derrière du thorax, établissant en même temps des cautères à l'un des bras, ou sur tous les deux à la fois, et ne les laissant se fermer, qu'après la guérison de la maladie scrofuleuse. On peut aussi ordonner à de tels malades le muriate calcaire pendant leur convalescence, puis le séjour à la campagne, ainsi que l'usage des eaux minérales de Selters avec du lait chaud. Cependant il faut, pour que ce régime ait son plein succès, ne pas négliger les remèdes irritants de la peau et les entretenir continuellement à un degré plus ou moins fort, selon la propriété particulière des malades. L'exercice à cheval au pas, et de temps à d'autre au galop, ne saurait être que très-propice à de tels malades, quand ils ont tout-à-fait repris leurs forces, mais ils feraient très-mal, s'ils s'avisaient de se fatiguer par une longue course au trot, qu'ils ne doivent jamais se permettre.

§. 138.

La péripneumonie scrofuleuse chronique se développe ordinairement dans l'âge viril; on a alors occasion d'observer des phénomènes qui ont leur source dans la complication d'autres maladies, et qui méritent une attention particulière rélativement à ce qui concerne la méthode curative de ces dernières. On verra par-là que l'on parviendra à obtenir de grands soulagements, s'il y a jonction d'un catarrhe primordial de la membrane pituitaire en faisant usage de breuvages émollients, de fumigations avec du jusquiame, et en appliquant jour et nuit des cataplasmes; de même pour la jonction du rhumatisme à la maladie pulmonique, en appliquant, outre les irritations sus-mentionnées, le sinapisme et des vésicatoires de cantharides et d'euphorbe du côté opposé à la partie souffrante. Dans la jonction du mal vénérien, on aura recours à des petites évacuations de sang, aux remèdes intérieurs sus-mentionnés faisant faire en même temps, par le garde malade, des frottements avec l'onguent mercurial (la grande cure) au moyen duquel on empêche l'exulcération du tissu interlobulaire, laquelle fait ordinairement des progrès très-rapides en pareille occasion.

§. 139.

Le plan curatif doit être conçu sur de tels principes autant pour le traitement du malade après la disparition de la péripneumonie scrofuleuse chronique, que pour celui pendant la convalescence, afin que les malades puissent reprendre leurs forces, sans avoir rien à craindre des rechûtes. Les malades ne sauraient donc mieux faire à cette époque, où ils se trouvent exposés à des nombreux dangers par le changement presqu'inévitable de la température, qu'en usant de bains d'étuves par lesquels ils réussiront le mieux

à prévenir les altérations du tissu interlobulaire, et au moyen desquels l'activité des fonctions de la peau se trouvera tellement redoublée, qu'ils pourront sans risque s'exposer à toutes les mutations de l'athmosphère.

§. 140.

La péripneumonie scrofuleuse chronique n'est que fort rarement radicalement guérie, puisqu'elle subsiste ordinairement bien long-temps avant qu'on en soupçonne seulement la présence, et qu'elle est aussi fort souvent confondue avec d'autres maladies des poumons. La péripneumonie scrofuleuse, qui occasionne toujours l'adhérence des poumons à la plèvre, ou la formation d'ulcères plus ou moins grands, dégénère très-fréquemment en une phtisie scrofuleuse chronique ou en une affection du tissu interlobulaire, qui rend la respiration plus ou moins pénible.

B. De la phtisie scrofuleuse rapide.

§. 141.

On nomme phtisie scrofuleuse rapide (*pneumonophthoë scrofulosa florida*) cette ulcération scrofuleuse, qui se répand sur les poumons après une péripnemonie scrofuleuse rapide, et dont le développement, presque toujours accompagné d'une fièvre éthique, occasionne une colliquation putride de presque toutes les parties du corps.

§. 142.

Cette maladie se développe rarement avec la péripneumonie à la fois, mais les accès inflammatoires viennent très-souvent se renouveller pendant la dernière, le onzième ou le quinzième jour, et produisent de violents paroxismes de fièvre, après lesquels on observe quelque diminution dans la sueur et dans la

difficulté de la respiration. L'expectoration que la toux fait alors rejetter en plus ou moins grande quantité, se compose d'une matière purulente épaisse de couleur gris-jaunâtre. Dès que la maladie a achevé son développement, on voit les dents devenir d'une blancheur éblouissante et les yeux briller d'un éclat extraordinaire. Le pouls est alors plein et fort, la respiration précipitée, courte et irrégulière selon les diverses affections des poumons. La fièvre étique est, d'après la saison plus on moins inflammatoire, intermittente, bilieuse ou gastrique. Les accès de fièvre journellement réitérés, l'insomnie, une toux extrêmement pénible, les transpirations accablantes, le passage subit des constipations à des diarrhées sans fin, tout cela doit naturellement engendrer une colliquation putride, en raison de laquelle la maladie peut déjà le vingt-unième jour devenir mortelle par le concours de quelques autres évènements défavorables.

§. 143.

L'ulcération scrofuleuse rapide des poumons se répand, ainsi que l'inflammation qui l'a précédée, sur une grande partie de cet organe; aussi est-il aisé de reconnaître l'endroit, où elle s'est préférablement fixée, par la position dans laquelle le malade se tient ordinairement couché, et par la place où il éprouve la douleur pendant l'inflammation, ainsi que par sa manière de prendre haleine. Dans des cas douteux on peut s'en assurer, en frappant avec la pointe des cinq doigts réunis sur la poitrine (par la percussion), ou par le stethoscope.

§. 144.

Cette maladie qui se développe ordinairement entre la quinzième et la vingtième année, se remarque chez les scrofuleux d'une belle taille, qui, se distinguant par leurs qualités spirituelles et leur noble ca-

ractère, et se laissant entraîner par la vivacité de leur esprit, oublient les souffrances physiques pour se livrer à une activité, qui excède les forces de leur corps. Cet abus des facultés matérielles réuni à la débilité et à la structure défectueuse de la poitrine, qui est le résultat d'un maintien courbé pendant une croissance rapide, fait à cette période prévoir les suites les plus funestes de la part de la maladie scrofuleuse. Outre cela on observe dans de telles circonstances, de fréquentes hémorrhagies du nez, le désir de la génération très-précoce et fortement prononcé; cependant l'assouvissement de ce désir aussi bien que les accouchements prématurés ont une très-grande part aux nombreux développements de la phtisie scrofuleuse rapide.

§. 145.

On ne saurait plus effectuer la guérison de la phtisie scrofuleuse, si l'on ne prend dès les premiers symptômes les mesures les plus énergiques pour étouffer tous les germes de cette maladie; car il n'y faut plus songer lorsque la colliquation putride vient se déclarer. Il sera donc nécessaire, si l'inflammation continue, de faire avant toute autre chose une saignée de huit à dix onces et d'appliquer des sangsues à la partie souffrante, si la difficulté de la respiration se fait plus superficiellement sentir. Mais si cette souffrance se fait remarquer d'une côté plus à l'intérieur et de l'autre plus à l'extérieur, il faudra faire les deux opérations à la fois, si les forces du malade le permettent; on mettra ensuite le jour et la nuit des cataplasmes émollients sur le thorax et l'on fera des fumigations avec du jusquiame.

§. 146.

On peut en tout cas se promettre un bon succès de toutes les irritations, qui se feront près du thorax,

moyennant les vésicatoires de cantharides, de garou, de tartre émétique, comme aussi des cautères aux bras et sur le dos, mais ces expédients ne doivent pas être regardés comme suffisants, car leur effet ne se borne qu'à la surface de la peau et ne pénètre que très-lentement jusqu'aux organes intérieurs. C'est pourquoi il vaudrait mieux se servir peu après des saignées du moxa, avant que la colliquation putride se soit développée. L'effet de ce remède énergique pénètre jusqu'au fond des poumons, et atteint de plus près les parties ulcérées. Cette opération doit se répéter plusieurs fois, s'il est nécessaire, puis on changera la plaie de la brûlure en cautère. On obtiendra à la vérité, une diminution de la souffrance en brûlant du phosphore sur le thorax au lieu du moxa dont l'effet pénétrant est plus lent, mais on n'obtiendra pas par conséquent un résultat aussi satisfaisant. Malheureusement la plupart des malades se refusent au commencement de la maladie à ces opérations douloureuses, qui, plus tard ne sont d'aucune utilité.

§. 147.

Ordinairement on ordonne aux malades la douzième partie d'un grain de mercure dulcifié, la sixième de la digitale pourprée et un demi-grain de l'extraction de jusquiame, ce qu'on fait prendre au malade toutes les trois heures, même pendant la nuit s'il le faut, en lui donnant des breuvages mucilagineux, qui sont les moins propres à provoquer des irritations, tels que les décoctions de guimauve, de salep, ou de scorsonère et la petite mauve. On peut aussi recommander l'infusion de la digitale pourprée (*infusum digitalis*) faite avec ces décoctions ou avec du petit-lait. Quand on s'apperçoit d'une forte agitation dans la circulation du sang vers les poumons, on ajoutera deux gouttes d'eau de laurier-cerise (*aqua*

lauro-cerasi) à chaque cuillère à manger de cette infusion avant de la prendre. La nourriture de ces malades doit être restreinte au lait de vache sortant tout chaud du pis, ou à du lait simplement chauffé. Ce n'est que lorsque les accès de fièvre sont moins fréquents et que l'appétit commence à revenir, qu'ils pourront manger une fois par jour d'une bouillie faite de lait et de farine d'arrow-root et bien cuite. Les malades doivent surtout se garder de parler, et éviter tout ce qui pourrait exciter une irritation. C'est à l'observation de ce régime que les personnes, à qui leur surveillance est confiée, ont principalement à veiller, et les y faire revenir, quand ils voudraient se laisser entraîner par la vivacité de leur tempérament. Les malades peuvent ensuite passer le temps qu'ils sont exempts de fièvre hors du lit, mais toujours le plus tranquillement que possible; ils attendront même, plus tard, couchés sur un lit de repos, les accès de la fièvre, lorsqu'elle aura beaucoup déclinée. On ordonnera, après l'éloignement de l'inflammation, tout en continuant les autres remèdes intérieurs et extérieurs, une décoction de la racine de polygale, de lichen d'Islande et de mercuriale*), si l'expectoration est encore très-impure**), du

*) R. Radicis polygalae vulgaris,
Herbae mercurialis aa dr. tres,
Lichenis islandici aqua fervida antea, loti dr. unam,
Seminum papaveris dr. semis,
Coq s. q. a. f. p. ¼ h. colat. unc. octo, refrigeratae,
adde:
Extracti colchici gr. duo.
On prendra de cette decoction tiède deux jusqu' à trois tasses et demie tous les matins.

**) R. Corticis Alcornoque,
Phellandri aquatici aa dr. tres,
Coq. s. q. a. f. p. h. colat. unc. octo,
adde:
Extracti hyoscyami gr. quinque,
trois ou quatre fois par jours une demie-tasse.
L'expérience démontrera, si la décoction nouvellement recommander (decoctum herbae actacae racemosae) mérite la préférence.

charbon de tilleul (*carbo tiliae*), ou un peu de saturne (*sacharum saturni*) avec la digitale pourprée ou l'extraction de laitue. Tout ce que les malades prennent doit être chauffé, parce que le moindre refroidissement provoque une irritation nuisible aux poumons. On doit surtout avoir soin de faciliter les évacuations des boyaux par des lavements émollients préparés avec un peu de sel, de savon, ou avec un électuaire lenitif (*electuarium lenitivum*); car les secrétions fécales du bas-ventre peuvent facilement, par leur pression sur les veines, occasionner une affluence du sang vers les poumons.

§. 148.

L'objet principal qui doit fixer l'attention des malades, qui veulent jouir de l'air de la campagne, c'est de choisir une habitation tournée vers le lever du soleil, puis de se promener à l'air par un temps sec et chaud, surtout dans une plaine sur la lisière d'une forêt de pins ou de sapins, où ils seront à l'abri des vents et des rayons ardents du soleil, mais ils s'y rendront en voiture ou en chaise de porteurs; et ce n'est que quand la distance est peu considérable, qu'ils pourront y aller très-lentement à pied. La promenade ne doit se faire que depuis onze heures du matin jusqu'à quatre heures tout au plus de l'après-dîner, pendant les jours les plus sereins et les plus calmes au plus fort de l'été; parce que dans toute autre saison la température de notre climat varie trop souvent, dans la même journée. Comme les fumigations avec du vinaigre contribuent beaucoup à la guérison des ulcères des poumons, en affaiblissant les accès de la toux, il faudra tous les jours en faire usage dans la chambre du malade, en été, le soir, et en hiver, matin et soir, d'après l'instruction suivante. L'on fera fondre selon la grandeur de la chambre une demi-once

ou une once entière de potasse acétique ou de natron (*acetas lixivae vel natri*) dans un creuset; on y versera, après que la fluidité de l'eau par la chaleur se sera faite, au moment où la fluidité du feu commence, une demi-drachme ou une drachme de térébenthine de Venise, et on la portera ainsi dans la chambre du malade, où on la laisse évaporer. En cas qué les circonstances ne permettent pas de faire ces fumigations un peu coûteuses, on en fera avec succès de goudron. La réunion de plusieures personnes dans un petit espace ne manque jamais de corrompre l'air, ce qui est toujours très-préjudiciable à des poumons affectés. Il serait donc à souhaiter, que de tels malades n'eussent autour d'eux que les personnes dont ils ont besoin pour leur traitement, et qu'ils ne fussent importunés par de fréquentes visites, qui, outre l'inconvenient dont on vient de parler, apportent encore, surtout en hiver, un changement sensible dans la température de la chambre. Cette observation n'est pas moins applicable aux hôpitaux, où l'on devrait avoir soin d'éviter la réunion de tels malades dans une même salle, afin de ne pas augmenter la mortalité, en rendant les maladies contagieuses par la corruption de l'air, comme l'expérience nous en fournit assez d'exemples; il vaudrait bien mieux laisser des lits vides aux deux côtés de tels malades.

§. 149.

L'usage du suc de pavots procure toujours un soulagement étonnant, mais l'appétit, d'ailleurs assez faible, se perd dès la première dose de ce médicament, tandis que la fièvre et la transpiration colliquative prennent un caractère plus opiniâtre. Comme les effets nuisibles se multiplieraient immanquablement en augmentant la dose, il ne faudra y recourir qu'à la dernière période de la maladie, et comme à un pal-

liatif, lorsque les accès spasmodiques deviennent très-inquiétants, ou quand l'eau de laurier-ceris e, le suc de la laitue ou l'extraction du jusquiame et le morphium acétique, ne produisent plus d'effet. L'écorce péruvienne, le sel du quinquina même, n'arrêtent plus les progrès d'une fièvre provenant d'une ulcération des poumons. Ces deux drogues ne servent qu'à faire évanouir le peu d'appétit qui reste encore, et contribuent puissamment à provoquer des diarrhées colliquatives. Ce n'est qu'au printemps et en autômne, où la fièvre devient plus intermittente, ou quelquefois pendant la convalescence, que l'on pourra se promettre quelque bon effet du sulfate de quinquina.

§. 150.

Même après la cessation de la fièvre, il sera encore nécessaire de ne pas interrompre l'usage des remèdes, et de continuer avec la plus grande exactitude et prudence tout ce qui vient d'être expliqué dans le plan curatif relativement aux médicaments, au choix des aliments, et relativement à l'entretien des irritations extérieures de la peau. De même il faut avoir soin d'éviter tout ce qui serait propre à irriter le malade et à l'engager d'oublier les instructions qu'on lui a données. Quatre ou six semaines après, quand il n'y aura plus de trace d'une fièvre ou d'une difficulté de respiration, on donnera à ces malades, au commencement une soupe aux vipères, aux escargots, un bouillon de veau ou de boeuf, ensuite des légumes, d'abord en très-petite quantité, et plus tard on leur laissera peu à peu manger un peu de viande, lorsque les organes digestifs se seront insensiblement accoutumé à ce genre de nourriture. Aussi faut-il recommander à de tels malades de se reposer après chaque repas une heure sur un lit de repos, sans cependant se laisser surprendre par le sommeil et de se

tenir toujours appuyés contre les reins, quand ils sont assis, afin d'empêcher le haut du corps de pencher en avant. Il y aura toujours des rechûtes à craindre, tant que la maladie scrofuleuse subsiste; il faut donc qu'on règle tellement le système curatif, qu'on établira pour la guérison de cette dernière maladie, qu'il se trouve en même temps conformé à la faiblesse des poumons. A cet effet on formera, outre les irritations artificielles à la surface du thorax et au dos, encore un cautère à l'un des bras, qu'on y laissera jusqu' à la guérison complète de la maladie scrofuleuse, et l'on persistera avec sévérité sur l'observance exacte des préceptes diététiques et de l'usage médicamenteux, malgré l'opposition des malades ou des ceux qui les entourent.

§. 151.

Dans quel cas il faut faire usage des eaux *de Selters* ou de *Sternberg*, s'il faut les prendre tous les matins avec du lait ou sans lait, et en quelle quantité il faut les prendre c'est ce dont on ne saurait décider sans une connaisance intime de la disposition particulière du malade. Cependant les eaux de *Sternberg* paraissent mériter la préférence pour des faibles organes digestifs; mais elles sont peu convenables, lorsqu'il y a susceptibilité d'irritation. Les eaux de *Selters* au contraire exigent un estomac fort, cependant on les prend sans difficulté même pendant la fièvre. Ce que les malades peuvent faire de mieux pour prévenir des rechûtes, c'est de changer de pays, et de passer au moins les mois de mars, d'avril, d'octobre et de novembre dans un climat plus doux, lorsqu'ils ont recouvré assez de forces pour pouvoir supporter sans risque les fatigues d'un voyage; dans tel cas on leur recommandera principalement de faire une cure

de petit-lait à *Kreuth* en Bavière, à *Rheinerz* ou *Salzbrunn* dans la silésie Prusienne.

§. 152.

On se ressentira toujours, long-temps après la guérison de cette maladie, d'une grande faiblesse et d'une forte irritabilité des poumons; il ne faudra donc pas pendant plusieurs années ne point porter de corsets ou d'autres vêtements, qui gênent le développement de la poitrine et la circulation du sang, ni se fatiguer, soit par un travail excessif des mains, soit par des violents exercices du corps. De telles malades doivent donc, par conséquent s'abstenir d'une application excessive de l'esprit, de jouer du clavecin, de broder, courir, danser, tirer les armes, nager, monter à cheval etc. Même ceux, qui sont complètement guéris doivent soigneusement fuir les liqueurs spiritueuses, autant comme un moyen d'augmenter leur susceptibilité d'irritation, que comme un moyen de les entraîner à des excès funestes. L'usage modéré de la bière bien fermentée, pourrait seul encore convenir en pareil cas. Le commerce avec l'autre sexe influe surtout fort désavantageusement sur des poumons affaiblis, c'est pourquoi le mariage ne devrait être permis à de tels convalescents avant leur vingt-cinquième année.

§. 153.

Tel que chaque partie de notre corps se fortifie par un certain degré d'activité, tel la lecture à haute voix favorise le développement des poumons et de la poitrine et contribue en quelque façon à éloigner la faiblesse et l'irritabilité des organes de la respiration. Cette lecture doit se faire à haute voix (mais sans l'élever beaucoup) tous les matins avant dîner seulement pendant cinq minutes au commencement; mais l'après un assez long espace de temps, quand on

n'éprouve plus aucune difficulté dans la respiration, on prolongera insensiblement cet exercice de cinq à dix ou quinze minutes. Ce n'est que lorsque les convalescents auront lu à haute voix pendant plusieurs semaines sans éprouver aucun inconvenient, qu'ils pourront enfin essayer une heure entière avec quelqu'interruption, mais jamais au-delà.

§. 154.

La raison pourquoi la phtisie scrofuleuse rapide est si rarement guérie, c'est qu'on néglige assez souvent de recourir aux remèdes efficaces, lorsqu'il serait encore temps de mettre des bornes au développement de cette maladie; car tous les efforts de l'art ne sauraient plus rétablir l'équilibre, lorsque la colliquation a obtenu par une fièvre continue la prépondérance dans toutes les voies secrétoires. Outre cela il est presqu'impossible d'arrêter le cours de cette maladie avant ou pendant l'époque de son développement, et plus tard le danger devient ordinairement encore plus éminent à cause des fréquentes rechûtes et de la plus libre volonté des malades. Enfin il faut encore observer, que l'issue heureuse ou malheureuse paraît plus dépendre de la partie des poumons où l'altération a établi son siège, que de la quantité des ulcères ; car si ces derniers se trouvent fixés au lobe droit des poumons, et que la difficulté de la respiraticn se fait plus sentir à l'extrêmité, il peut y avoir encore quelqu' espoir d'une guérison, au lieu que tout fait prévoir une mauvaise fin, quand les ulcères se sont emparés du lobe gauche, et y font ressentir des douleurs profondes.

C. De la phthisie chronique scrofuleuse, dite: Pulmonie tuberculeuse.

§. 155.

La phthisie chronique scrofuleuse ou soi-disante pulmonie tuberculeuse (*pneumonophthoë scrofulosa tuberculosa*) est une ulcération des glandes bronchiales, accompagnée de fièvre et d'une difficulté périodique de la respiration, et se développe dans le tissu interlobulaire à la suite d'une inflammation scrofuleuse chronique des poumons.

§. 156.

L'échauffement, le refroidissement, une vie déréglée, l'abus des liqueurs spiritueuses, des accouchements qui se suivent trop rapidement, ainsi que la complication de la goutte, du mal vénérien ou d'autres maux, sont les causes ordinaires du développement de la phthisie scrofuleuse tuberculeuse, à laquelle d'autres maladies scrofuleuses des poumons ont souvent précédé bien long-temps auparavant.

§. 157.

Les malades se trouvent souvent accablés avant le développement de cette maladie par une extrême difficulté de respiration, par des accès de fièvre, par de fortes transpirations, par des attaques catarrhales, et de fortes oppressions de l'estomac pendant la nuit. A leur reveil, quelquefois aussi après le dîner, ils éprouvent de violentes palpitations à chaque émotion de l'âme, peu à peu le sommeil devient plus inquiet, le pouls et la respiration plus rapides, et la toux, quoique très pénible et plus fréquente, ne fait cependant rejetter qu'une expectoration muqueuse, diaphane et jaunâtre, entremelée d'un peu de sang. Alors l'appétit se perd insensiblement, la tension du

bas-ventre s'accroît, les déjections de la selle se font plus irrégulièrement, et il survient à la fin une fièvre plus ou moins forte, selon la saison, et pendant laquelle la difficulté progressive de la respiration se fait sentir en divers endroits de la poitrine. Si l'on réussit en pareil cas à empêcher l'ulcération des poumons, en éloignant l'inflammation, alors les malades éprouvent toujours au moindre symptôme d'une rechûte des douleurs poignantes, quelquefois profondes, quelquefois superficielles et bornées, qui s'augmentent au toucher. Si l'art ne parvient à limiter les progrès de cette maladie, alors la difficulté de la respiration et les accès de fièvre s'augmentent dans la même proportion que les forces décroîssent visiblement, et cela aussi long-temps jusqu'à ce que la toux fasse enfin rejetter une expectoration, qui se compose d'un pus épais d'un gris-jaunâtre sans odeur. L'expectoration grisâtre et empuantée est la pire de toutes; elle est dans la jeunesse le présage d'une mort prochaine. Cependent l'expérience nous offre des exemples, que, malgré tous ces augures sinistres, les abcès des poumons se cicatrisent même chez des personnes d'un âge fort avancé. Les accidents dont il vient d'être parlé, ne se répètent quelquefois qu'après bien des années, lorsque les ulcérations se renouvellent, et ils disparaissent aussitôt que ces dernières finissent par se cicatriser. Cette maladie chronique, qui dure quelquefois bien des années, et qu'on croit quelquefois parfaitement guérie, revient souvent tout-à-coup avec les attaques les plus menaçantes, quand on s'y attend le moins. Son cours est en général extrêmement varié selon la propriété particulière des malades, et selon les diverses influences des causes externes. C'est ainsi que l'on voit par exemple, chez des femmes qui ont eu plusieurs enfants, l'inflammation

des poumons et celle de la matrice alternativement précéder à l'ulcération des poumons; de même les douleurs et l'enflure des vaisseaux hémorrhoïdaux cessent dès l'apparition de cette maladie. Il n'arrive pas moins souvent, que la dégénération variée des poumons engendre insensiblement une colliquation générale dans la jeunesse; elle accélère la mort dans l'âge avancé, en faisant cesser tout-à-coup l'action des forces nervales.

§. 158.

La pulmonie tuberculeuse scrofuleuse se développe ordinairement dans l'âge viril, quelquefois aussi dans la vieillesse, chez des malades dont les poumons ont insensiblement subi une dégénération hépatique à la suite de plusieures péripneumonies chroniques scrofuleuses. La difficulté de la respiration, une petite toux sèche et des picotements passagers, qui se font sentir à chaque mouvement un peu fort, sont les avant-coureurs de cette maladie, mais auxquels on ne fait guère attention, parce que les nombreuses maladies des poumons qui ont précédées en ont fait prendre l'habitude. Les maladies qui contribuent le plus à la naissance de la pulmoine tuberculeuse, sont le catarrhe, le rhumatisme, la goutte ou le mal vénérien, mais elle a assez souvent pour compagnes les maux d'estomac, du foie, de la matrice et des nerfs, ce qui rend son cours si varié, et exige un plan curatif accessoire pour chacune de ces maladies.

§. 159.

Le développement de la pulmonie tuberculeuse scrofuleuse se reconnaît facilement par une constitution particulière du corps, par les difficultés dans la respiration, par la manière de prendre haleine et par les fréquentes attaques catarrhales. On est donc à même de s'y opposer, en prenant à temps des mesures en

conséquence, soit par l'usage des remèdes convenables, soit en faisant observer le régime nécessaire aux personnes chez lesquelles ces symptômes se font remarquer. Sous ce dernier rapport on interdira par exemple aux filles, qui inclinent à cette maladie, de porter des corsets, de s'appliquer à la broderie ou à d'autres choses semblables; en général, on défendra sévèrement à tous ces malades les liqueurs spiritueuses, tout exercice fatigant du corps, surtout la danse, le clavecin, le chant, tout échauffement et refroidissement, mais surtout le commerce avec l'autre sexe. Les exercices modérés et passifs seront toujours propices à la santé, ainsi on recommandera d'aller en voiture, de se balancer, de se promener à cheval; le dernier exercice est surtout d'une influence très salutaire sur les poumons, et par conséquent sur le corps et sur l'âme, s'il se fait avec modération par un temp serein et chaud. De tels malades ne doivent outre cela faire qu'un dîner très-frugal, de digestion facile, et préférablement composé de laitages et de légumes, en s'abstenant de tous mets épicés et de toute boisson échauffante.

§. 160.

Aussitôt que la toux se déclare accompagnée d'une difficulté de respiration, il faudra d'abord ordonner au malade de rester au lit le plus tranquillement que possible; on fera de petites saignées de quatre ou, selon le besoin de six à huit onces, et l'on appliquera des sangsues à la partie de la poitrine la plus distinctement affectée par la douleur, et des ventouses le long de la colonne dorsale. Quelquefois on est obligé de revenir une seconde fois aux ventouses, quand le sang refuse de couler après le départ des sangsues; on ordonnera en même temps des laxatifs, et l'on mettra sur les deux bras des emplâtres d'euphorbe,

coupés en longues bandes et qu'on renouvellera tous les jours. En faisant garder au malade le lit pendant tout le temps qu'on lui mettra des cataplasmes émollients sur la poitrine, et qu'on lui donnera pour breuvage des lénitifs, on parviendra à empêcher le développement de la pulmonie tuberculeuse scrofuleuse, surtout si les douleurs de la poitrine ne se font sentir que depuis peu de temps, et si le malade peut ensuite changer d'air, et faire dans la belle saison usage d'une cure de petit-lait à *Kreuth* en Bavière, à *Gais* au Canton d'Appenzell en Suisse, à *Rheinerz* ou *Salzbrunn* dans la Silésie Prussienne. Une telle disposition à l'inflammation et à l'ulcération scrofuleuse bronchiales, ne se trouve que trop souvent accompagnée de la goutte et des maux syphilitiques. Dans ce cas il faut mettre la cure anti-scrofuleuse en harmonie avec le traitement de ces dernières maladies. Pour la goutte on ordonnera le mercure dulcifié avec l'extraction de gaïac, de chelidoine, et avec la gomme d'ammoniaque; pour l'autre, il faudra commencer par des frottements avec l'onguent mercurial, puis on fera en tout cas des cautères aux deux bras qu'on y laisse jusqu'après la guérison de la maladie scrofuleuse, entretenant en même-temps au moyen d'un onguent irritant, une inflammation durable, autant sur la surface extérieure du thorax que le long de l'épine du dos.

§. 161.

La cure antiphlogistique doit se continuer avec les mêmes précautions, même après le développement de la pulmonie tuberculeuse, à cause de la disposition inflammatoire des poumons, fortement prononcée pendant tout le cours de cette maladie. C'est pourquoi il faut appliquer les sangsues toutes les fois que le malade éprouve quelque douleur aux environs

de la colonne vertébrale. Le même procédé doit avoir lieu pour la poitrine, sans que l'usage des autres remèdes intérieurs ou extérieurs en souffre quelque interruption; on mettra jour et nuit des cataplasmes émollients, et l'on fera prendre au malade plusieurs bains de vapeurs préparés de jusquiame, pendant le jour, ne lui donnant pour nourriture que du laitage, que l'on apprêtera le plus convenablement avec de la farine d'Arrow-root, et pour breuvage du petit lait, de la crême, du ris, de l'orge, du sagou, ou une solution d'une drachme de sucre suisse dans huit onces d'eau. Il est de la plus grande importance d'entretenir toujours la chaleur de la chambre de 17 à 18° Réaumur, et, si celle de la saison ne suffit point, il faut y suppléer par la chaleur d'un poële. La différence sensible de la température que l'on observe dans les chambres, en s'éloignant plus ou moins du poële, et surtout le changement de température extrêmement rapide et nuisible dans celles qui sont échauffées par des poëles de fonte, font de plus en plus désirer l'introduction de la nouvelle méthode de Meissner de chauffer les appartements avec de l'air échauffé.

§. 162.

Quoique le choix des médicaments pour l'usage intérieur doive toujours se régler sur la convenance particulière de chaque cas, il faudra néanmoins dans l'époque d'inflammations mettre toujours au premier rang les décoctions mucilagineuses, la digitale pourprée et le mercure dulcifié; car une légère salivation ne saurait jamais nuire en pareille circonstance. Plus tard on ordonnera une décoction préparée de Lichen d'Islande, de bolet odorant (*boletus suaveolens*), de dolcamare (*dulcamara*) avec l'extraction de l'arrête - boeuf (*ononis spinosa*) et puis des pillules composées d'une extraction de ci-

guë, d'aconit et de gomme d'ammoniac; on ordonnera, aussi long-temps que l'expectoration ressemble au blanc d'oeuf, une infusion d'eau calcaire, sur une once de quassia, et si elle se fait bien péniblement, on fera prendre au malade toutes les trois heures quatre grains de fleurs de benjoin avec sucre, ou deux parties égales de mercure dulcifié avec du souffre doré antimoine. Les remèdes laxatifs demandent quelque réflexion; car les moindres doses provoquent volontiers des diarrhées dangereuses sans qu'on s'y attende. Les remèdes qui agissent avec lenteur sur les déjections sont au contraire tous très salutaires; de ce nombre sont: l'extrait liquéfiée de chiendent, le salmiac, l'esprit de tartre (*terra foliata tartari*), l'huile de ricin etc. Si l'inflammation des poumons passe alternativement à la matrice, on ordonnera, après la cure antiphlogistique, l'eau de laurier-cerise, ou de castoréum, l'extraction de jusquiame, ou de laitue. On ne préscrira le morphium que pour le cas ou les remèdes précédement cités ne produisent aucun effet, car le suc de pavot est en général presqu' inapplicable à la pulmonie tuberculeuse. Le sulphate de squine (*sulfas chinae*) rendra surtout d'excellents services après le départ de l'inflammation, quand les forces commencent à décliner, et les accès de fièvre à devenir moins fréquents. Ce n'est que lorsque la fièvre et la difficulté de la respiration se seront tout-à-fait évanouies, et que la sécrétion du pus rejeté par l'expectoration se sera affaiblie, qu'on pourra donner au malade des bouillons d'escargots ou de veau, des poissons de mer ou de rivière, mais jamais des poissons d'étang; en lui recommandant de se promener en plein air par un temps chaud et ne pas suspendre l'usage des médicaments, ni de s'exposer pendant cette forte faiblesse à quelque chose qui puisse

exciter l'irritation physique ou morale. Il est évident par ce qui vient d'être dit, quelle marche on doit suivre pour le traitement de la pulmonie tuberculeuse scrofuleuse, et qu'il ne faut jamais perdre de vue ni la propriété particulière des malades, ni la jonction d'autres maladies; l'on trouvera surtout que de petites évacuations de sang répétées à certains intervalles et l'entretien des irritations de la peau, doivent indispensablement accompagner presque chaque proprocédé médicinal. Il reste encore à ajouter qu'il faut observer, autant pendant le cours de cette maladie que pendant la convalescence, toutes les mesures précautionnelles, qui ont été préscrites pour la péripneumonie scrofuleuse rapide.

§. 163.

La pulmonie scrofuleuse tuberculeuse ne s'attache qu' à des poumons dont le tissu interlobulaire a essuyé une forte altération par plusieurs inflammations qui ont précédé. Cet organe ne pouvant dès-lors être réintégré dans ces fonctions normales, on doit donc envisager cette maladie comme guérie dès le moment où l'ulcération cesse. La lenteur ou la rapidité progressive des atteintes, l'impression qu'elles manifestent sur la sensibilité totale du malade, et la qualité de l'expectoration feront prévoir avec assez d'assurance quelle sera la marche que prendra la maladie, qui ne devient ordinairement funeste qu'après plusieurs rechûtes. Le symptôme qui présage une mort certaine est, quand la respiration commence à devenir plus rapide pendant que le battements du pouls s'affaiblit, principalement dans un âge fort avancé, où cet accident fait craindre une paralysation des poumons.

§. 164.

Le dégorgement de la matière purulente formée

par l'ulcération de plusieurs glandes bronchiales, qui se répand entre la plèvre et les poumons s'appelle empyême (empyema). Le malade ressent souvent immédiatement avant cet écoulement, un soulagement considérable, mais on verra bientôt suivre, outre les accidents ordinaires, qui accompagnent l'inflammation des poumons, une forte chaleur de la poitrine, le râlement, la palpitation et l'interruption du battement du coeur, une sueur insupportable, un changement de la voix, une soif ardente, la fièvre, et des anxiétés. Les patients ne peuvent rester pendant cette crise couchés sur le côté sain, et éprouvent un mouvement oscillatoire dans le côté malade, qui ménace souvent de les étouffer. Alors le ventre et le visage du côté malade se gonflent, et la fièvre et la faiblesse s'augmentent dans le même temps. L'empyême n'est pas aisé à reconnaître, si l'on n'a pas eu occasion d'observer le malade avant cet évènement, parce que tous les symptômes, dont il est accompagné, s'offrent aussi dans plusieurs autres maladies.

§. 165.

Il arrive quelquefois que le pus épandu est absorbé sans aucune entremise de l'art, uniquement par une plus forte action des vaisseaux lymphatiques; souvent il se fait aussi jour pendant la cicatrisation de l'ulcere à travers les vaisseaux urinaires, par le canal intestinal, ou en se répandant sur la surface extérièure de la peau. Mais si cet événement prend un tel caractère qu'il y a à craindre pour la vie du malade, alors il faudra promptement effectuer l'évacuation du pus au moyen de la ponction. Cet expédient n'offre cependant que peu d'espoir, car quelque heureuseement que se fasse cette opération, on en obtient très-rarement la guérison de l'ulcération. Finalement il est toujours difficile de désigner au juste la

place sur la poitrine où la ponction doit se faire, d'abord à cause de l'altération variée du tissu interlobulaire des poumons, et de l'adhérence de ce dernier à la plèvre, puis à cause de l'insuffisance des secours qu'offrent la percussion, le plessimètre et même le stethoscope, malgré toutes les assurances qu'en donnent quelques médecins français.

§. 166.

L'altération des glandes du pharynx et des bronchiales, produite par une inflammation chronique scrofuleuse, se communique insensiblement aux poumons; cequi doit nécessairement entraîner une défectuosité considérable de cet organe, et être la cause de son adhérence à la plèvre. Cette infirmité des poumons, produit dans un âge plus avancé, une telle inaction des vaisseaux lymphatiques, qu'il en résulte un reflux mortel dans la cavité de la poitrine. La ponction ne doit être entreprise qu'à la dernière extrémité, lorsqu'il y a très grand danger pour le malade d'étouffer; car cette opération ne fait que retarder pour peu de temps la fin sinistre de cette espèce d'hydropisie thorathique. Il y a des personnes qui, malgré la structure défectueuse de leur poitrine, et malgré la faiblesse de leur respiration, atteignent une haute vieillesse, en se garantissant des influences nuisibles sur cet organe, et quand la suppuration de plusieurs tubercules a cessé.

§. 167.

Le gonflement des glandes placées entre les vaisseaux aériens des poumons, ayant lieu en même temps que l'altération du tissu interlobulaire, il en résulte une difficulté de respiration continuelle, que l'on parvient quelquefois d'éloigner par l'usage du mercure dulcifié joint à l'extraction de ciguë et de jusquiame, par l'administration des irritants sur l'épine du dos, et par des bains d'étuve. On re-

commandera au malade, si ces remèdes refusent leur action, de faire en sorte qu'il puisse aspirer les vapeurs des eaux minérales d'*Abano*, ou celles des eaux sulfureuses de *Warmbrunn* et surtout de faire usage des bains gazeux d'*Eilsen*. Ces derniers sont si ingénieusement construits, que le gaze y peut être aspiré sans le secours d'aucun instrument embarrassant, et que le malade se trouve, pour ainsi dire, enveloppé d'une athmosphère gazeuse dont il éprouve l'impression sur toutes les parties du corps. Les eaux minérales d'*Ems* sont d'une efficacité admirable pour l'asthme accompagné d'une toux pénible. On pourra faire cesser l'état infirme des organes de la respiration, s'il occasionne des douleurs spasmodiques aux poumons, au moyen du morphium acéteux, ou de l'extraction de l'aitue vénéneux (*lactucae virosa*), ou ce qui vaut encore mieux en aspirant l'évaporation de jusquiame, ou de l'éther qu'on laisse tomber goutte à goutte sur l'extraction de belledame, ou de ciguë. Le remède le plus efficace de tous, c'est la fumigation de caroubier *) au moyen de laquelle ces inconvénients disparaissent presque dans un instant; outre cela on fait prendre au malade une infusion de l'ortie morte à fleurs jaunes (*galeopsis grandiflora*) une des parties principales dont se compose le thé Libérien, entretenant toujours de profondes irritations au deux côtés de la colonne vertébrale.

---

*) Les excroissances de l'arbre de térébenthine, connues dans le commerce sous le nom de carrobbe del legno di Giuda apparément produites par la pique de quelqu' insecte, sont corcaces, de l'épaisseur du dos d'un couteau et sans goût, mais sentant fortement la résine. Mons. de Rinna, médecin de la cour de Vienne a ordonné le premier ces sortes de fumigations avec beaucoup de succès en 1817, et les a recommandées comme un remède d'une efficacité particulière pour appaiser les spasmes des bronchiales et des poumons.

IX.

Des scrofules abdominales.

§. 168.

On appelle scrofules abdominales (*enteradenophymata scrofulosa*) cette détérioration des glandes mésentériques, qui est le résultat de l'état infirme des organes d'assimilation que l'on remarque pendant la maladie scrofuleuse. Cette altération des glandes mésentériques est accompagnée d'une grande variété de phénomènes plus ou moins inquiétants, et cause, chez les enfants, un amaigrissement tout particulier, dans l'âge plus avancé, l'altération du tissu interlobulaire du foie, de la rate, celle des glandes salivaires, de l'abdomen et des intestins.

§. 169.

On remarque chez les enfants sujets à cette maladie, outre les atributs ordinaires de la maladie scrofuleuse, une pâleur extrême du visage, les yeux enfoncés, et comme entourés d'un cercle bleuâtre, le bas-ventre dur et boursouflé, quelquefois très sensible à l'attouchement, les jambes menues, une démarche lourde et pesante, la boulimie alternant avec l'anorexie, de fréquentes diarrhées alternant avec des constipations. On ne doit cependant pas regarder le gonflement du ventre comme une marque indispensable des scrofules abdominales, puisqu' on découvre souvent après la mort des détériorations du tissu interlobulaire des intestins, sans qu' elles

se soient fait soupçonner pendant la vie, ni par cette infirmité, ni par aucune autre défectuosité extérieure. Les enfants qui atteignent dans de telles circonstances la seconde ou la troisième année, peuvent à juste titre être appelés de vieux enfants, tant ils offrent le spectacle d'une vieillesse décrépite sous le rapport du caractère qui se peint dans leurs mines et sous le rapport de leur maintien, de la pesanteur de leur marche, et de cette insensibilité pour tout ce qui leur vient de l'extérieur. À tout moment ils se voient attaqués d'une fièvre qui prend bientôt le caractère d'une fièvre étique et pendant laquelle le gonflement du bas-ventre est pour la plupart accompagné de fortes transpirations et de diarrhées dont les progrès sont difficiles à arrêter et auxquelles succède enfin une colliquation putride de toutes les parties du corps. Les attaques de nerfs que les enfants affectés des scrofules abdominales éprouvent après les fièvres gastriques et catarrhales, proviennent d'une inflammation des intestins comme le démontre la douleur que l'attouchement du bas-ventre leur fait ressentir, ainsi que les diarrhées et constipations alternatives, la tension du bas-ventre etc. Cette inflammation doit être attribuée à ce qu'on néglige ordinairement de faire usage de l'ipécacuanha aux premiers symptômes de cette maladie, parce que l'affaiblissement des organes digestifs produit par l'état chronique des organes d'assimilation, doit naturellement être suivi d'une corruption particulière des déjections engorgées dans les premières voies.

§. 170.

Quand les scrofules abdominales ont été négligées dans l'enfance, il en résulte dans la suite des défectuosités organiques qu'on a bien de la peine à distinguer, à l'exception du désir précoce de la génération fortement prononcé. Il en est de même à l'ap-

proche de la puberté, puisque l'action secondaire des organes l'emporte, à cette époque, sur les efforts du mal destructeur. Ce n'est que dans l'âge viril que l'apparition d'importantes infirmités vient annoncer cette détérioration des parties intestinales dont l'origine date depuis plusieurs années. Le développement de ces infirmités est à cet âge encore plus fortement secondé par plusieurs causes, qui contribuent toutes à l'affaiblissement du bas-ventre; de ce nombre sont: les liqueurs spiritueuses, une vie désordonnée, une application excessive de l'esprit, des accouchements prématurés et trop fréquents, pendant et après lesquels on néglige les précautions nécessaires, et enfin l'abus des remèdes purgatifs. Relativement à ce dernier objet, on s'avise assez communément, quand on ne trouve pas l'effet des médicaments ordinaires assez prompt, de recourir aux remèdes approuvés, à ces compositions de pilulles ou d'élixirs, dont une petite dose suffirait quelquefois pour l'effet désiré, mais qui, prises à forte dose, selon le bon plaisir ou d'après les conseils de certaines personnes, doivent nécessairement accélérer les progrès que fait l'altération du tissu interlobulaire et principalement celle du foie, de la rate et des glandes abdominales. De la même manière on regarde quelquefois la constipation ou l'évacuation irrégulière de la selle comme une faiblesse, et l'on ordonne fort mal à propos des drogues amères fortifiantes et spiritueuses.

§. 171.

Les scrofules abdominales engendrent dans l'âge viril un grand nombre de maux, tels que l'évacuation irrégulière du canal intestinal, une mauvaise digestion, des flatuosités, le gonflement du bas-ventre, des crampes d'estomac, les pâles couleurs, de violents maux de tête, causés par l'affluence du sang

vers la tête et la moëlle épinière. Outre cela elles produisent une disposition à des apoplexies, à des écoulements de sang à travers les organes de la respiration, dans quelques cas rares cependant la goutte sereine, les hémorrhoïdes flegmagoques, des tubercules hémorrhoidales, un sommeil inquiet, du désordre dans les purgations menstruelles, les fleurs blanches, la splénagie, etc. La splénagie des personnes affectées des scrofules abdominales, dégénère souvent en mélancolie et en manie par l'influence défavorable de quelque cause externe ou aussi par une altération progressive des intestins, provoquée par une plus ou moins forte irritation du système nerval. Ces deux maladies sont ordinairement incurables comme celle du ventre dont elles sont la suite. Une humeur insupportable, des idées fixes, le passage subit de la joie à la tristesse, sans qu'il y en ait aucun motif, téls sont les avant-coureurs de ces maux. On remarque aussi chez de tels malades une disposition à des hernies, résultat naturel du gonflement extraordinaire des intestins affaiblis par l'accumulation des excréments, par l'extrême pression et les efforts qu'exige nécessairement l'évacuation pénible des matières fécales. Toutes ces causes réunies à une plus forte irritabilité des nerfs, le relâchement de toutes les parties, surtout de la matrice, voilà la raison, pourquoi les femmes affectées de scrofules abdominales n'enfantent pas régulièrement. C'est dans l'indifférence avec laquelle on traite ordinairement les scrofules abdominales pendant la maladie scrofuleuse, qu'il faut chercher la raison de cette multitude de maladies de foie, puisque les événements auxquels on se plaît d'attribuer ces maladies, ont eu dans tous les temps une influence préjudiciable sur les organes du bas-ventre, sans cependant engendrer d'aussi fréquentes maladies du foie.

§. 172.

C'est selon la diversité des différents maux que produisent les scrofules abdominales, qu'on diversifie les méthodes curatives. Les remèdes laxatifs occupent dans chacune presque toujours le premier rang. Cependant l'abus de ces derniers accélère infiniment la détérioration des intestins et influe fort désavantageusement sur le procès d'assimilation. D'ailleurs les nerfs des intestins, ainsi que ceux de toutes les parties du corps, s'accoutument à la longue à des irritations souvent répétées; il faut donc insensiblement augmenter les doses, ce qui fait ensuite passer aux remèdes drastiques qui mettent les nerfs dans une impassibilité d'autant plus grande, qu'ils étaient au commencement sensibles à de petites doses. En cas que ces derniers remèdes ne soient plus d'aucune ressource, et qu'il y ait risque d'une paralysation des fonctions organiques intestinales, on tâchera d'apporter remède au moyen des eaux minérales de *Pulna*, d'*Eger*, ou de *Carlsbade* etc. Cependant il faudra plusieurs fois revenir à l'usage de ces eaux ainsi qu'à celui des lavements de *Kämpf*, parce que l'effet de ces cures pénibles n'est jamais long-temps durable.

§. 173.

Les scrofules abdominales ne peuvent être radicalement guéries que dans l'enfance; c'est pourquoi il ne faudra, lorsqu'on élève des enfants qui en sont affectés, rien omettre de ce qui a été dit au §. 11. et 17. inclus., et établir le système curatif avec une considération particulière pour cette partie du corps (§. 29.). On ordonnera donc, conjointement avec les remèdes usités pour la maladie scrofuleuse en général, l'extraction de rhubarbe avec le suc de l'arrête-boeuf, de salmiac, le vin antimoniale, avec de l'eau de lauier-cerise, ou la teinture de la digitale en

augmentant la dose tous les jours d'une goutte et de temps à autre de petits clystères de *M. Kämpf*, en se servant pour ces derniers de décoctions résolventes où l'on fera résoudre dans une infusion de camomilles ou d'arniques (*flores arnicae*) l'extraction de chiendent, de chicorée, de pissenlit, d'absinthe, de gentiane, de fumeterre, de dolcamare, de la petite centaurée, y joignant selon le besoin du savon de Venise. On ordonnera ces extractions résoutes dans une infusion de menthes ou de camomilles, pour les douleurs spasmodiques du bas-ventre, dans une infusion de graines de pavots, pour une irritabilité particulière des intestins, et dans de l'eau de mélisse pour les congestions du sang à la tête. Ce n'est que dans les cas les plus urgents et quand on s'apperçoit d'un apathie inexpugnable des intestins, que l'on se permettra en continuant les remèdes ordinaires contre la maladie scrofuleuse, d'ordonner à des enfants, affectés de scrofules abdominales, deux ou trois grains de jalap en poudre, ou un peu d'eau de *Pilna* avec du lait de vache, avec du suc, ou avec du thé de fenouil s'il y a accumalation de flattuosités, mais on ne s'en servira que peu de temps, car l'usage continue des évacuatifs pourrait facilement, en affaiblissant la digestion, amener des fièvres et causer un déplacement incurable du boyaueulier. Outre cela on fait entretenir des irritations légères sur une large surface du dos et aux régions des lombes, puis on frottera tous les jours le bas-ventre à sec pendant cinq minutes au moins avec un morceau de flanelle, et tous les deux jours alternativement une fois avec un onguent mercurial auquel on ajoute un peu d'huile de cumin et d'extraction de chélidoine, et une autre fois avec un onguent composé de fiel de boeuf, de sel commun, et

d'huile des noix, dont il est fait mention §. 111. Quoique cette méthode requière, dans des cas particuliers quelques modifications, on pourrait néanmoins recommander pour la conclusion, l'usage intérieur des fleurs de sel amoniac martial dont on fera prendre aux enfants de deux à dix grains, et aux grandes personnes de dix à vingt grains par jour pendant un assez long espace de temps.

§. 174.

La fièvre qui se déclare pendant la durée de cette cure, prend ordinairement le caractère d'une fièvre étique, on y remédie avec le plus de succès, en se servant, dans les moments de relâche, du muriate de squine, auquel on ajoutera en cas d'attaques spasmodiques, un peu d'extraction de jusquiame, ou de laitue, et on pourra de même employer une infusion de jusquiame mêlée à l'assa foetida pour les clystères. On ordonnera aux grandes personnes une masse de pillules de mercure dulcifié, à laquelle on ajoutera une extraction de gomme d'ammoniac, de ciguë et de chardon bénit (*extractum cardui benedicti*), si le teint du malade, ou l'état des déjections annonce une altération ou une interruption des secrétions de la bile; on ajoutera à cette masse de pillules l'extraction de scolopendre (*extractum scolopendrii officinarum*) pour les douleurs de la rate, l'extraction de jusquiame pour un plus haut degré d'irritabilité. Il faut toujours user avec une précaution particulière des remèdes confortatifs et astringents, ainsi que du suc de pavots; l'infusion de la racine de colombium (*radix columbae*) avec un peu de teinture de cannelle suffit pour les diarrhées, si elles ne proviennent pas d'une inflammation des intestins.

§. 175.

Une nourriture délicate et facile à digérer offre

le moyen le plus sûr d'échapper aux fièvres gastriques, on ne saurait donc assez recommander de s'abstenir de tous les mets fortement épicés, de mets gras, aigres, coriaces, durs et venteux. Les aliments les plus sains sont le boeuf, le veau, le chevreuil, les poulets, les alouettes, de temps à autre quelque poissons de l'espèce des saumons et des truites, puis des épinards, des asperges, du cresson de fontaine, du cerfeuil, de l'oseille, du pyrèthre, de la salade, de la chicorée, des farinages et des confitures. Une petite portion de vin (surtout du Rhin) prise avec trois quarts d'eau à dîner est très-propice à la santé; mais ce n'est qu'en usant avec sobriété de tous ces aliments, que l'on puisse se promettre un effet salutaire des remèdes curatifs.

§. 176.

Ce qui secondera surtout fort avantageusement ce procédé curatif, ce sera d'accoutumer les enfants aussitôt qu'ils en auront acquis la faculté, à faire autant que possible beaucoup de mouvement en plein air, mais on veillera toujours à ce qu'ils ne s'échauffent point excessivement, ce qui influe toujours nuisiblement sur la digestion. A commencer de la dixième année on pourra permettre à des enfants affectés de scrofules abdominales et dont les membres inférieures paraissent assez robustes, de faire des exercices plus forts, comme de danser, courir, nager, monter à cheval, tirer aux armes; mais il faut toujours avoir soin à ce que ces exercices ne soient poussés à outrance et n'excèdent les forces des enfants. C'est surtout par l'exercice à cheval, que les intestins reçoivent des secousses salutaires qui raniment leur action, que les nerfs et tous les membres du corps, surtout les reins, se fortifient, ce qui, conjointement avec le développement de la chaleur

animale, contribue infiniment à faciliter la digestion ainsi que la secrétion et l'excrétion. Cet exercice peut donc être recommandé même dans l'âge où les jeunes gens touchent à la puberté, pourvû qu'ils ne le fasssent que le matin et jamais immédiatement avant ou après le repas.

§. 177.

Quand les symtômes extérieurs des scrofules abdominales, disparaissent dans l'âge viril à l'approche des hémorrhoïdes, c'est un signe qu'elles sont critiques, et qu'il ne faut pas les réprimer, par des topiques, puisque la nature ne souffre point qu'on lui fasse violence, et qu'une saignée ne remédierait plus aux conséquences funestes que ce procédé entraînerait. Dans de telles circonstances il faut éviter tout ce qui pourrait occasionner un relâchement des intestins, surtout le commerce avec l'autre sexe et un trop long sommeil. On prendra pour les hémorrhoïdes sèches, du thé avec de la crême de tartre, ou de l'orgeat d'amandes avec du nitre, ou l'eau de *Pilna*; pour les hémorrhoïdes accompagnées de spasme, l'infusion de mille feuille commune, et pour les hémorrhoïdes flégmagogues, ayant soin d'exclure tous les médicaments imprégnés de sel, un peu de squine, de quassia, des eaux martiales, et enfin pour lavément les eaux *de Borszeck*. Les malades doivent, quand les hemorrhoïdes se font duement, se tenir continuellement sur leurs gardes pendant cette secrétion, ainsi que les femmes pendant les purgations menstruelles. On ne devrait en aucun cas s'aviser de recourir à des remèdes dont l'action et très-violente, profonde et précipitée; car l'expérience démontre trop clairement combien il est dangereux de persister sur l'usage des remèdes, que leur mauvais goût rend insupportable, ou que l'idiosyncrasie du malade fait rejeter.

§. 178.

Les personnes, affectées des scrofules abdominales se trouveront surtout fort bien de tous les bains en général, mais principalement des bains sulfureux naturels, d'autant plus quand ils seront à même de boire les eaux de ces derniers mêlées à une petite dose de sel de *Carlsbad.* Les eaux minérales de *Schlangenbad* manifestent les effets les plus merveilleux dans les cas les plus désespérés, même quand la vie se trouve menacée par une irritabilité des intestins portées au plus haut degré, et quand tous les autres remèdes refusent leur coopération. L'effet salutaire de cette eau est singulièrement secondé, en mettant tous les matins, pendant trente-cinq minutes, sur la sur face de l'abdomen les intestins chauds d'un mouton qu'on vient de tuer, et en faisant frotter, le soir cette même partie avec de l'onguent de genièvre. On ordonnera selon les circonstances pour la chlorose occasionnée par les scrofules abdominales les eaux de *Pfeffers* en Suisse, pour les affections des sens extérieurs, celles de *Pulna,* pour les congestions du sang à la tête, celles de *Kreuzbrunn* à *Marienbad,* pour l'inertie et l'engorgement du canal intestinal, celles de *Recoaro* en Italie, ou du *Mühlbrunn* et *Neubrunn* à *Carlsbad* et pour un relâchement considérable des intestins du bas-ventre, les eaux dissolvantes martiales d'*Eger.*

§. 179.

L'usage des eaux minérales dissolvantes trop énergiquement, et celui de remèdes dont l'action est trop pénétrante, est également nuisible surtout dans un âge très-avancé, lorsque l'altération des intestins produite par les scrofules abdominales a dégénéré en induration, puisqu'il s'empare à cette occasion une telle irritation des organes altérés, que les indurations tournent volontiers en cancers, qu'il

s'ensuit des fièvres putrides et nerveuses, des diarhées sans fin, des hydropisies, en un mot des maladies qui font tout craindre pour la vie du malade. Il faut pour des cas pareils ordonner les remèdes les plus faibles même avec une extrême prudence, et après avoir bien attentivement examiné l'espèce de susceptibilité particulière du malade; l'on se permettra seulement dans les moments les plus critiques de préscrire pour l'usage intérieur et comme lenitif, tout au plus deux grains de l'extraction ou de la poudre de belledame avec de la rhubarbe par jour, et des frottements avec de l'huile de jusquiame pour l'usage extérieur.

§. 180.

La cure des scrofules abdominales est toujours extrêmement pénible, d'abord, parce qu'elle requiert un régime diététique très-sévère, lequel est rarement suffissamment observé chez les enfants par les personnes chargées de les surveiller, et ensuite par l'inattention des malades mêmes d'un âge plus avancé. Cette maladie devient souvent mortelle dans l'enfance à cause de l'état défectueux du procès d'assimilation, qui, outre les grandes souffrances et l'inaction des intestins dont la maladie scrofuleuse est ordinairement accompagnée, produit l'amaigrissement de toutes les parties du corps (*atrophia mesenterica*). Si les scrofules ne sont pas guéries à la puberté, elles durent alors pendant toute la vie, elles ne sont point mortelles, mais elles engendrent des maladies de foie, du mésentère, de la rate, des glandes salivaires de l'abdomen, et des maux de nerfs; ces maladies donnent à leur tour occasion au développement d'une quantité de défectuosités organiques plus ou moins variées selon le genre de vie du malade, et selon les différents rapports des causes externes avec les organes du bas-ventre.

X.

Des Fleurs blanches scrofuleuses.

§. 181.

On appelle *fleurs blanches scrofuleuses* (*elytrorhoea scrofulosa*) cette sécrétion muqueuse et glaireuse qui s'écoule, chez les personnes scrofuleuses, du vagin dans une progression toujours croissante, et dont les premiers symptômes se font remarquer soit dans l'enfance, soit à l'approche de la puberté, ou dans l'âge nubile.

§. 182.

Le développement de cette affection, transmise et propagée avec la maladie scrofuleuse d'une génération à l'autre, a pour principe l'amollissement, une vie sédentaire, le manque d'exercice en plein air, l'abus du thé et du café, la chaleur des vêtements, le refroidissement immédiat des parties génitales, une éducation fautive, et plusieurs autres causes, dont les suites funestes ne se déclarent souvent que long-temps après. Quelquefois on confond, à l'approche de la puberté, les fleurs blanches scrofuleuses, malgré l'air maladif et la défaillance des forces, et malgré le fréquent retour des maux hystériques, avec cette sécrétion du vagin, qui a souvent lieu chez des filles pléthoriques et très-susceptibles d'irritation, avant ou après les purgations menstruelles.

§. 183.

On remarque chez les personnes affectées de

ce mal, outre le goût pour la solitude et l'épuisement des forces produit par le moindre mouvement précipité, un teint pâle cérumineux, des cercles bleuâtres autour les yeux ternes et enfoncés, une bouffissure particulière de la surface du corps une forte tension du ventre, le haut du corps penché en avant, l'évacuation irrégulière des menstrues accompagnée d'une perte de sang trop abondante, une très-grande irritabilité physique et morale, qui se prononce avec plus ou moins de variété selon les différentes relations de la vie, et selon la disposition particulière des malades. L'on doit aussi regarder comme une suite de cette maladie le plus haut degré de sensibilité des parties génitales, qui portent les malades à y porter les mains, ce qui conduit insensiblement à la masturbation dès la plus tendre enfance. Cette susceptibilité d'irritation s'accroît à l'approche de la puberté, en raison de l'affluence naturelle du sang, et voilà pourquoi ce vice est si fréquent à cette période chez les filles scrofuleuses. Ordinairement on s'inquiète aussi peu d'une diète convenable à cette infirmité chronique que de la maladie scrofuleuse. Ce n'est que lorsque de telles filles doivent être mariées, qu'on cherche à pallier ces défauts par le secours des extractions de saturne, par des lavages avec de l'eau froide, par des pédiluves, ou par des injections astringents, qui donnent ordinairement lieu à des defectuosités incurables de la matrice, des ovaires, des viscères, des yeux, des oreilles et amènent quelquefois une mort prématurée. La plupart des maladies des femmes surtout les maux hystériques, les accouchements avant-terme, les fausses couches, ainsi que la propagation de la maladie scrofuleuse d'une génération à l'autre, tous ces maux peuvent à plein droit être mis sur le compte de

l'indifférence avec laquelle on traite les fleurs blanches. Cette maladie dure, si on l'abandonne à elle-même, jusqu'à la cessation entière des règles, quelquefois aussi jusqu'à la fin de la vie; elle disparaît seulement pendant la grossesse et pendant les diarrhées.

§. 184.

Les fleurs blanches sont pour la plupart accompagnées, dans l'enfance, de scrofules abdominales, de scrofules externes et d'autres affections scrofuleuses, souvent aussi d'ascarides; elles s'associent volontiers au rhumatisme et au catharre pendant le passage de l'enfance à la puberté, et dans un âge plus avancé, elles ont souvent pour compagnes l'induration de la matrice, de l'ovaire, du thyme, ou des maladies vénériennes.

§. 185.

La guérison de cette maladie ne peut s'exécuter que par l'éloignement de la maladie scrofuleuse, et d'après un système conforme, dans tous les cas, à l'espèce de la maladie et à l'âge des malades. Il faudra s'empresser de guérir la maladie scrofuleuse, avant la puberté, quand les fleurs blanches se sont déclarées dans l'enfance, en comprenant surtout dans le traitement les scrofules abdominales, qui ne manquent presque jamais de s'y associer. On tâchera donc principalement de tenir les malades moins chaudement, et en leur faisant faire beaucoup de mouvement en plein air; de même on abrégera leur sommeil, et on les réduira à une nourriture simple et facile à digérer, à des vêtements convenables etc. On évitera principalement tout ce qui pourrait provoquer une irritation des parties génitales, et c'est pour cette raison qu'on s'abstiendra de tout remède topique. L'usage des bains tièdes, principalement des bains

sulfurés naturels, sera en saison favorable d'un avantage précieux, si l'on y joint encore des irritations artificielles aux bras et aux épaules. Plus tard on pourra faire prendre à ces malades des bains salsugineux ou des bains de mer si les circonstances le permettent.

§. 186.

La guérison de fleurs blanches devient incomparablement plus difficile à l'approche de la puberté puisque l'affluence naturelle du sang porte alors principalement sur les parties génitales, et que les causes qui y influent désavantageusement, se reconnaissent moins aisément. Qu'on tâche donc avant tout de gagner la confiance des malades par des procédés délicats, afin de ne pas blesser la sensibilité et la pudeur par des questions indiscrètes ou par des visitations superflues. Si de telles personnes sont adonnées à l'onanisme, il ne reste rien à faire que d'abandonner à la mère le soin de représenter les suites funestes qui doivent en résulter pour l'existence physique et morale, sans qu'il soit nécessaire d'aigrir ou de mortifier les malades si susceptibles d'irritation. L'objet principal étant d'affaiblir l'irritation des parties génitales, on recommandera de ne prendre à déjeûner que du lait, des viandes faciles à digérer pour le dîner, de ne rien manger le soir, de ne dormir que tout au plus huit heures, et sous de couvertures fort légères, de faire pendant le jour beaucoup de mouvement en plein air, et de distraire l'esprit par une occupation sérieuse. En cas d'un relâchement particulier, il sera bon de donner à ces malades pendant le dîner du vin d'*Erlau* ou de *Bourgogne*, mais tout au plus une ou deux cuillères à manger et mêlé à une grande quantité d'eau. Les malades, ainsi que les convalescents, ont également à éviter tout ce qui pourrait faire porter le sang aux parties génitales, ou occa-

sionner une plus forte circulation du sang; on doit encore comprendre dans ce règlement les désavantages qui résultent d'un maintien roide, lorsqu'on est trop long-temps assis, ceux qui proviennent de l'usage des corsets, de l'échauffement à la danse, ou en prolongeant trop long temps la promenade en voiture ou à cheval, des bains chauds, du café, du thé, etc.

§. 187.

Ce qui contribue encore à rendre le traitement des fleurs blanches extrémement penible dans l'âge nubile, ce ne sont pas seulement les difficultés qu'offre la nature des organes affectés, mais bien plus le changement intempestif des médicaments, l'abus des topiques, les purgations menstruelles, qui se font à l'ordinaire trop irrégulièrement et avec une trop grande perte de sang, les dégénérations aux quelles cette maladie chronique donne lieu, et surtout la désobéissance des malades. Toute tentative d'une guérison est infructueuse, si le régime diététique ne marche pas d'un pas égal avec l'usage médicamenteux, du moins aussi long-temps que l'exige une maladie qui se fonde si essentiellement sur la constitution de toutes les parties du corps; aussi vaut-il mieux se désister en pareil cas de tout essai médicinal d'ailleur superflu, quand on voit que les personnes, qui environnent les malades ne veulent pas souscrire au changement absolument nécessaire qu'il faut apporter dans le plan d'éducation, ou quand les personnes malades, soit par faiblesse de caractère, soit par caprice, ne veulent elles-mêmes point renoncer à des absurdités héréditaires, ainsi qu'à des besoins imaginaires.

§. 188.

Les fleurs blanches scrofuleuses étant un des attributs de la maladie scrofuleuse, elles ne peuvent être radicalement guéries sans l'extirpation totale

de celle-ci. On ordonnera donc, après avoir fait usage du mercure dulcifié, ou de l'éthiops minéral (mine de mercure sulfuré noir terreuse), le muriate de chaux, et si les circonstances le permettent aussi le muriate de baryte. En cas de constipation, on fera prendre l'infusion de rhubarbe recommandée §. 19., ou une extraction de plantes dissolvantes, soit en pillules soit en poudre, et resoute dans de l'eau aromatique. On entretiendra continuellement des irritations artificielles aux bras, et l'on fera usage de bains sulfureux naturels ou artificiels après la guérison des fleurs blanches. Il sera nécessaire pour prévenir les rechûtes, que les malades prolongent encore fort long-temps, conjointement avec le régime diététique, l'usage des fleurs du sel ammoniac martial, du fer malique, ou pour une faiblesse extraordinaire des organes digestifs, la teinture de *Bestuscheff*. On ordonnera pour la jonction de la goutte, le mercure dulcifié en pillules avec l'extraction de gaïac et de chélidone, et pour le relâchement extraordinaire on ajoute la poudre des fèves de pécurin (*pulvis fabae pecurim*) et puis l'extraction de jusquiame pour une forte irritation des nerfs. On ne doit se permettre les topiques que quand la maladie scrofuleuse sera tout-à-fait guérie, et que la secrétion ne se trouvera plus provoquée par la présence d'une autre maladie, mais seulement par le relâchement des parties génitales. L'eau vulnéraire de la pharmacopée de Vienne (*aqua vulneraria vinosa*) manifeste une vertu merveilleuse dans ce dernier cas. Toute la cure doit être exécutée avec beaucoup de délicatesse, avec une persévérance imperturbable et avec ces soins attentifs par lesquels il devient uniquement possible d'apercevoir, si les personnes qui entourent les malades, ou les malades-mêmes se permettent quelque change-

ment volontaire à l'égard des instructions qu'on leur a données.

§. 189.

Des bains d'étuves offrent de grands avantages pour la guérison des fleurs blanches scrofuleuses, quand elles tirent leur origine de la repression d'une maladie cutanée scrofuleuse, puisqu' on obtient facilement par ce moyen la sortie de l'exanthême; pour d'autres cas on ordonnera l'usage des eaux sulfureuses de *Baade*, de *Piestian*, de *Vichnia*, de *Cudova*, d'*Aix*-la-Chapelle ou de *Badenbade*. Si la maladie n'est pas radicalement guérie après l'usage de ces bains, on fera prendre de bains salsugineux, par exemple, les bains de *Wisbade*, ou les bains de mer, si les malades y sont convenablement préparés. On ordonnera après la guérison totale, si les circonstances ne s'y opposent point, les bains de *Bartfeld*, de *Pyrmont*, de *Spaa*, de *Bocklet*, de *Cudova*, ou de *Brückenau*, on pourra aussi faire usage de ces eaux férrugineuses poure boire. En cas d'empêchement on recommandera les eaux de *Voeslau* et celles de *Pyrawarth* près de Vienne. Les bains de rivière ne sont pas généralement à recommander, non obstant leurs vertus revivifiques et fortifiantes, puisque des personnes si délicates ne s'accommodent pas volontiers d'un degré de température inférieur à celui auquel elles sont habituées.

§. 190.

Les fleurs blanches se guérisent avec la maladie scrofuleuse le plus facilement dans l'enfance, mais elles deviennent toujours plus opiniâtres à mesure qu'on diffère la guérison, surtout si elle est remise après la puberté, et à mesure que la secrétion devient plus forte et qu'on a usé des remèdes contraires, principalement des injections. Ce-

pendant on peut encore compter sur une parfaite guérison, malgré leur longue durée et le traitement mal entendu qui a été employé, et même malgré la jonction d'autres maladies, si les personnes qui sont affectées de ce mal, avouent franchement les causes qui l'ont produit, et si elles se soumettent sans contradiction à toutes les instructions qu'on leur donne. La repression des fleurs blanches scrofuleuses causées par l'influence d'un très-haut degré de froid, ou par l'abus des remèdes topiques, peut faire survenir d'autres maladies scrofuleuses et même avoir des suites mortelles, ainsi que nous l'avons précédemment dit.

XI.

De l'induration scrofuleuse de la matrice.

§. 191.

On apelle induration scrofuleuse de la matrice (*metremphraxis scrofulosa*) l'enflure du tissu de la matrice, qui se forme pendant la maladie scrofuleuse à la suite de plusieurs inflammations scrofuleuses, et la quelle est ordinairement accompagnée d'une grande irrégularité des purgations menstruelles, de douleurs continuelles ou periodiques, de frequentes secrétions du vagin, et par la suite de l'obliquité de la matrice.

§. 192.

Cette maladie, qui se forme très-lentement et d'une manière presqu'inaperceptible, doit principalement son origine à une inflammation scrofuleuse, provenant ordinairement de la suppression des fleurs blanches, d'un traitement contraire, ou du manque de soin avec lequel on les a traitées. Cependant elle peut aussi être le résultat de plusieurs accouchements, d'une vie déréglée, d'un rude attouchement, de fausses-couches artificielles, de la masturbation etc. Cette maladie se déclare par des picotements fugitifs aux environs du giron, par des coliques menstruelles, par de plus fortes évacuations de sang pendant les menstrues, par leur irrégularité, et enfin par ces évènements, qui engendrent l'obliquité de la matrice, dont l'enflure n'est bornée qu'à une seule partie. L'indu-

ration scrofuleuse s'étend insensiblement de l'orifice de cet organe aux autres parties, et les malades qui se ménagent, ne la remarquent que lorsqu'elle a déjà atteint un degré considérable d'empirement. On voit chez de telles malades le bas-ventre gonflé, les parties génitales extérieures un peu enflées, puis un moindre degré de chaleur dans le vagin, l'orifice de la matrice inégal et ridé. Outre cela on remarque, que de telles personnes perdent insensiblement l'appétit, qu'elles souffrent de maux hystériques, de picotements passagers aux environs de la matrice, d'un écoulement du vagin, de coliques à l'arrivée de leurs purgations menstruelles, qui se font très irrégulièrement et avec une perte de sang considérable; puis elles sont incommodées de tumeurs séreuses, de la cheville du pied, d'une rétention fréquente de la selle et de l'urine, ainsi que de plusieurs autres inconvénients, selon la jonction d'autres maladies ou les différents moyens qu'on a employé pour éloigner ce mal. L'induration scrofuleuse de la matrice, ne peut être reconnue que par une observation très-attentive de tous les évènements dont elle est ordinairement accompagnée, car la visitation la plus détaillée faite intérieurement ou extérieurement, ne garantit pas toujours d'une illusion. Cette maladie se trouve assez souvent accompagnée de scrofules abdominales, de scrofules extérieures, de maux de nerfs, de maux arthritiques et syphilitiques de la matrice, et des hémorrhoïdes.

§. 193.

On remarque ordinairement chez de telles malades un caractère très-susceptible d'irritation, un teint tout particulier, la peau relâchée, et de couleur terreuse, les yeux languissants, l'amaigrissement de toutes les parties du corps, principalement

des mamelles, une marche mal assurée, grand épuisement après le moindre mouvement du corps, quelquefois un grand penchant, quelquefois de la répugnance pour le coït. Il faut s'abstenir de tout essai curatif à l'approche de l'année climatérique, car au lieu de réussir dans la guérison à cette époque, on ne ferait que seconder la dégénération en cancer, surtout s'il y a jonction de la goutte, ou du mal vénérien. De telles malades ne reviennent heureusement de cette époque dangereuse, que par une diète régulière, et si elles savent distraire l'esprit; outre cela le séjour à la campagne, un régime particulier et des remèdes martiaux y contribueront beaucoup.

§. 194.

L'époque où l'inflammation chronique de la matrice commence à développer les premiers germes de l'induration, serait la plus propice a entreprendre la guérison avec le plus de succès, mais on fait alors rarement attention aux petits accidents, qui n'incommodent que faiblement alors, et ne se font souvent sentir que pendant les purgations menstruelles, d'autant plus, que les femmes cachent leurs souffrances avec plus de facilité que les hommes, qu'elles rejètent volontiers les instructions médicinales comme incommodes, préférant recourir à des injections et à des décoctions d'herbes, ou d'aller à quelque bain, à l'usage duquel on a l'assurance de joindre l'avantage d'une agréable distraction, et cela dure ainsi, jusqu' à ce que l'induration ait atteint plus haute période, ou qu'elle ait tourné en cancer, par suite d'un genre de vie peu convenable, par la jonction des maux arthritiques ou vénériens, ou par l'usage imprudent des injections.

§. 195.

Si cette maladie a été provoquée par la repression des fleurs blanches scrofuleuses, on ne saurait la guérir autrement qu'en faisant revenir ces dernières au moyen de bains tièdes, par des fomentations chaudes des parties génitales, ou par des cataplasmes émollients appliqués aux environs de la matrice, par des étuvements intérieurs du vagin, ou par de bains de vapeurs. On tâchera pendant ce temps d'éloigner l'inflammation chronique de la matrice, qui se décèle rarement au dehors par quelques symptômes sensibles, en faisant des saignées et en appliquant des sangsues au périnée, ou aux environs des reins. Pour l'usage intérieur on ordonnera l'extraction de plantes dissolvantes et lénitifs, de faibles purgations, et puis le mercure dulcifié (§. 29.); quand l'inflammation sera partie, on préscrira, en continuant la cure anti-scrofuleuse, la poudre du toxicodendron. (§. 43.). Pendant tout ce procédé l'on fera frotter les environs de la matrice tous les seconds jours avec une petite dose d'onguent de mercure double, y ajoutant un peu d'huile d'amandes et de jusquiame. Les injections doivent se faire avec la plus grande précaution, et s'il n'y a point d'irritation de la matrice à craindre, on se servira pour cet effet d'une décoction de plantes émollientes, bouillies avec de la ciguë, ou du jusquiame dans du lait, qu'on versera tout bouillant sur des feuilles de laurier-cerise (*folia lauro-cerasi*). Tous les essais qu'on tenterait pour le redressement de l'obliquité de la matrice, que lui a fait prendre la tuméfaction, ne lui deviendraient que plus nuisibles par l'irritation et les douleurs qui en résultent. Le retour des fleurs blanches, ainsi que l'apparition régulière des menstrues, ayant lieu sans douleurs, serait une preuve que la maladie de

la matrice a disparû. Il ne s'agit plus alors que de prévenir la rechûte par la guérison totale de la maladie scrofuleuse, et de se conduire selon les règles de la diète préscrite.

§. 196.

Avant de procéder à la cure de l'induration scrofuleuse de la matrice, il faut examiner si elle subsiste depuis long-temps, et chercher à se mettre au fait de toutes les circonstances autant en interrogeant les malades, que par une visitation extérieure et intérieure de la partie malade, afin de pouvoir approfondir lesquelles des infirmités, dont cette maladie se trouve accompagnée, ont été produites par l'obliquité de la matrice, si elles doivent être attribuées à la disposition particulière de la malade, ou à la nature seule de la maladie. Quand des fréquentes injections ont eu lieu, on ne saurait se flatter de quelque probabilité d'une parfaite guérison, même dans les cas les plus favorables, si les malades ne se résignent à suivre pendant plusieurs années les instructions médicinales, qui leur seront dictées; car il arrive très-souvent que la cure se trouve retardée par des infirmités accessoires cachées au fond de la matrice, dans l'ovaire, ou dans les parties voisines, et qu'elles opposent des difficultés extrêmes au traitement. Ce qu'on peut faire de mieux, c'est de commencer, s'il est possible, chaque procédé curatif approprié à l'espèce particulière du mal, huit ou dix jours avant les purgation menstruelles, et de ne pas l'interrompre même pendant la durée de cette secrétion, que pour le cas que la perte de sang devienne trop considérable. Pour les douleurs à la matrice on fera d'abord mettre des cataplasmes lénitifs, et l'on appliquera des sangsues aux environs du périnée, ou des reins, et l'on entretiendra des ulcères artificiels aux lombes, on pourra aussi suppléer par

l'application d'emplâtres d'euphorbe, ou par des cautères au haut des cuisses. On ordonnera, pour l'usage intérieur le mercure dulcifié avec des extractions dissolvantes, en y ajoutant une petite dose de l'extraction de ciguë et de belle-dame, le tout se prendra le plus convenablement en pillules avec la poudre de soucis (*pulvis flor. calendulae*). Pendant tout ce temps on fera les frottements et les injections susmentionnées et l'on pourvoira à l'évacuation régulièrede la selle; il ne faudra cependant faire usage des lavements que dans les cas les plus pressants, parce que leur effet ne manque jamais de produire quelque irritation de la matrice souffrante. Ce n'est que lorsque les malades supportent plus facilement une légère pression dans l'intérieur de la matrice, qu'on pourra ordonner la douzième et plus tard la sixième partie d'un grain de l'acide nitro-muriatique d'or (*murias auri cum nitrico lixivae* *) par jour, néanmoins il faudra en suspendre l'usage, quelques jours avant et pendant toute la durée des menstrues. En cas d'une irritation extraordinaire des nerfs qui résisterait à tous les autres remèdes, on se servira pour frotter le bord de la languette, conjointement avec les remèdes extérieurs susmentionnés du sel d'or triple (*murias auri et natri*) dont on augmentera toujours la dose. Si l'induration scrofuleuse est accompagnée de la goutte, l'on ordonnera plus tard, outre l'acide nitro-muriatique, une dose

---

*) L'acide nitro-muriatique d'or se prépare de la manière suivante; on prend douze grains d'or pur, le dissout dans une quantité suffisante d'acide nitro- muriatique (eau régale); on fait ensuite évaporer cette solution tout-à-fait à sec, on y ajoute alors vingt grains de salpètre qu'on fait également dissoudre dans de l'eau distillée et l'on fait évaporer ensuite cette solution comme la précédente, on la broie après cela dans un pilon échauffé, et on la conserve dans une fiole pareillement échauffée et bien bouchée.

de pillules composées d'huile de foie de chien marin *) (*oleum jecoris aselli*) en y ajoutant l'extraction de chélidoine et de la résine de gaïac. Si cette maladie se trouve unie au mal vénérien, il faudra faire précéder la grande cure mercuriale à la cure scrofuleuse.

§. 197.

L'extraction de pavots est très-fréquemment employée pendant le cours de cette maladie pour appaiser les douleurs spasmodiques, qui n'ont cependant point d'autre source que l'état maladif de la matrice, mais nous ne saurions approuver cet usage parce que l'effet assoupissant est toujours suivi d'une irritation inflammatoire des organes affectés et des interruptions durables dans les fonctions des nerfs. Si des causes pareilles exigent qu'on y apporte promptement remède, on doit se servir de l'eau de castoreum, ou de celle de laurier-cerise, ou du morphium acéteux; on préfère à ce dernier l'extraction de jusquiame et plus encore le jus de laitue.

§. 198.

Afin que tous ces remèdes produisent l'effet désiré, il faut commencer par restreindre la nour-

---

*) Comme il n'y a que peu de malades qui soient en état de prendre long-temps l'huile de foie du chien marin dans son état liquide, on fera mieux d'ordonner sous la forme de pillules ce médicament, dont une petite dose est déjà très-salutaire.

R. Olei jecoris aselli,
Pulveris gummi arabici āā dr. unam et semis,
— gummi resinae guajaci,
Florum calendulae āā dr. unam,
Aquilae albae gr. tria,
Extracti chelidonii majoris dr. semis,
f. i. l. a. m. p. formentur inde pillulae gr. trium,
consp. p. liquiritiae d. ad scatulam,
s. à prendre matin et soir sept pillules.

riture et mettre les malades à un régime plus sévère, de sorte, qu'elles ne doivent assouvir, plus tard leur appétit même, avec des mets d'une digestion très-facile, et qu'elles évitent à plus forte raison tous les mets fortement épicés, salés, ainsi que les liqueurs aromatiques et spiritueuses. C'est pour cette raison que nous recommandons au lieu du café, qui, selon l'expérience est fort préjudiciable dans les maladies de la matrice, de ne prendre à déjeûner qu'une décoction de blé de turquie, infusée légèrement sur une très-petite dose de thé russe, et mêlée ensuite à du lait et du sucre. Un exercice modéré en plein air sera toujours très salutaire, mais un mouvement violent et l'échauffement, ainsi que les corsets, ne peuvent avoir que des suites fâcheuses; outre cela il faut fuir tout ce, qui pourrait occasionner une révolution dans le système nerveux, qui n'est déjà que trop disposé à l'irritation; l'on fera aussi bien d'occuper l'ésprit par un travail serieux et de ne pas s'arrèter le matin trop long-temps au lit. C'est par la même raison, qu'il faut éviter la cohabitation avec l'autre sexe, parce que cela donne souvent occasion au renouvellement de l'inflammation scrofuleuse de la matrice, quoiqu'il paraisse par quelques cas rares que la grossesse ait favorisé la guérison.

§. 199.

Les personnes affectées de cette maladie se trouvent rarement bien de l'usage des bains, il faut en excepter cependant les bains d'étuves, qui appaisent l'effervescence du sang, et modèrent la trop grande susceptibilité des nerfs, et dont les effets s'étendent également de la peau à tous les organes, conséquemment aussi à la matrice. Pour cette raison nous recommandons les bains de vapeur de *Glashüttenbad* entre Schemnitz et Kremnitz en Hongrie,

les bains de vapeurs salsugineux d'*Ischl*, les bains gazeux d'*Eilsen*, les bains de vapeurs de *Cransac* dans le département d'Avignon et ceux d'*Aix* en Savoie; ce nest qu'après le départ de l'induration scrofuleuse de la matrice, qu'on pourra prendre des bains sulfureux, salsugineux, ou ferrugineux, parce qu'avant ils ne produiraient que des irritations nuisibles.

§. 200.

La guérison de l'induration scrofuleuse de la matrice se reconnaît par l'air de santé répandu sur tout l'extérieur des malades, par l'embonpoint et la plénitude du sein, par la cessation des maux hystériques, par l'apparition et le cours régulier des purgations menstruelles, qui ne sont plus accompagnées des douleurs et qui se font régulièrement du moins pendant six mois, et enfin par la visitation intérieure et extérieure. Malgré tout cela il faudra encore recommander aux convalescentes de se ménager infiniment et de ne se livrer à aucun excès, puisque même les altérations insignifiantes du tissu de la matrice se font souvent sentir encore bien des années sans causer aucune affection apparente, mais elles peuvent amener, dans les années climatériques, des accidents très-inquiétants à la moindre occasion qu'on leur en donne, principalement quand il y a association d'autres maladies.

§. 201.

La dégénération de l'induration scrofuleuse de la matrice en cancer se fait presentir par des picotements passagers dans la profondeur du bassin, et par une secrétion inpure et infecté, qui s'écoule du vagin et corrode souvent les parties voisines, par des hémorrhagies de la matrice, par la visitation extérieure et intérieure, et par une disposition carcinomateuse qui se prononce dans tout l'extérieur du corps. Son com-

mencement ne se découvre pas aussi aisément parce qu'on ne cherche ordinairement du secours, que quand la maladie s'est déjà tout-à-fait développée. Quoique ce mal terrible se soit multiplié depuis la propagation de la maladie scrofuleuse, il est cependant encore assez rare, étant ordinairement confondu avec l'induration scrofuleuse arthritique, ou avec l'induration syphilitique. Tous les essais d'une guérison, même l'extirpation avec le scalpel, paraissent n'aboutir qu'à accélérer les approches de la mort, quand le cancer s'est une fois entièrement développé. Le charbon animal *) recommandé de nos jours pour de tels cas, est le seul moyen, qui soit de quelque efficacité, mais il en faut proportionner les doses à la nature de chaque malade, et les diminuer à mesure que la transpiration devient trop forte pendant la nuit. On en fait prendre un demi-grain ou deux le matin et le soir, en bornant la nourriture des malades à des fruits, à du lait et à des farinages. En observant avec une attention continuelle, on verra si les effets étonnants, que ce remède produit au commencement, sont à l'épreuve et s'il faut augmenter les doses, en continuant jusqu'à la guérison totale. Outre cela on ordonnera pour tous les jours des bains, auxquels on ajoute dix poignées de ciguë aussi fraîche que possible, et l'on enjoindra aux malades de tenir pendant toute la durée du bain une éponge trempée dans du vinaigre devant le nez.

§. 202.

Quant aux pronostics de l'induration scrofu-

---

*) On prépare le charbon animal, en grillant des cotelettes de veau dans un tambour à rôtir du café, que l'on continue de tourner au grand feu un quart d'heure après qu'on aura vu paraître des flammèches au tour du tambour.

leuse de la matrice, ils se règlent principalement sur la durée de cette maladie: car on ne doit s'attendre à une guérison parfaite, que quand le mal ne subsiste que depuis peu, et si les malades ne s'adonnent à une vie désordonnée. L'induration scrofuleuse de la matrice, si elle a lieu depuis plusieurs années, ou si la disposition en a été héréditaire, peut être mitigée par le secours de l'art, et devenir l'objet d'une moindre inquiétude, mais jamais elle ne sera radicalement guérie.

§. 203.

Les purgations menstruelles se font quelquefois très-rarement, ou point du tout chez les filles scrofuleuses affectées de la chlorose. Dans ce cas on leur ordonnera de prendre outre les remèdes anti-scrofuleux, le matin et le soir quinze grains de la poudre anti-hectique-scrofuleuse *), en leur conseillant de faire beaucoup de mouvement en plein air. On observe aussi, que les femmes scrofuleuses accouchent assez fréquemment des enfants abortifs, sans qu'on puisse en attribuer la raison ni au genre de vie, ni à une conformation particulière de la matrice, ni à une autre cause externe. Ce phénomène, dont Madame Boivin a fait une déscription détaillée, doit son origine à l'adhérence de la matrice au boyau culier.

---

*) R. Baccarum lauri frictarum,
Nucis moschatae,
Cornu cervi ustae āā dr. duas,
p. m. exacte, d. ad scatulam,
s. le matin et le soir une cuillerée à thé.

On obtiendra le meilleur effet, en ajoutant à cette poudre la résine de gaïac et la limature de fer.

XII.

Des maladies cutanées scrofuleuses.

§. 204.

Les maladies cutanées scrofuleuses, quoique leur apparition ne soit bornée à aucune époque fixé, n'en sont pas moins à regarder que comme des crises que la nature paraît amener exprès pour se délivrer d'une quantité considérable d'humeurs lymphatiques, ainsi qu'il est démontré par l'amendement de la maladie scrofuleuse à l'apparition de ces maladies et par l'empirement de cette maladie, lorsqu'on s'avise mal à propos de les supprimer, ou de les guérir avec trop de précipitation. A défaut de tout indice exclusif, on ne saurait apporter d'autres raisons relativement à l'origine de ces maladies que la disposition scrofuleuse, qui se prononce dans toute la constitution du corps; car elles se manifestent même sous des couleurs aussi variées, que les différentes nuances de la peau qui couvrent les parties où elles se fixent, et cela selon la complication d'autres maladies, ou selon les divers remèdes qu'on leur oppose. Il en est de même des maux qu'occasionne ces maladies et lesquels, selon leur nature ou l'espèce de leur jonction accidentelle, passent par tous les degrés de la souffrance depuis la plus legère demangeaison, jusqu' à la douleur la plus aiguë. Il n'est pas rare de voir dans l'âge viril les maladies cutanées scrofuleuses, réunies à la goutte ou au mal vénérien, ce qui engendre, si la gâle vient

s'y joindre, des altérations de la peau effroyables, qu'on ne saurait cependant attribuer quelquefois qu'à la négligence, ou à l'usage contraire des remèdes extérieurs.

§. 205.

Les exanthêmes scrofuleux doivent être traités pendant leur longue durée avec des remèdes intérieurs et extérieurs à la fois. Les derniers, employés seuls, sont indistinctement tous nuisibles. L'usage des remèdes intérieurs et extérieurs doit se prolonger même après le départ des exanthêmes jusqu'à la guérison radicale de la maladie scrofuleuse: ce n'est que de cette manière que l'on saurait prévenir le retour de ces maladies et le développement des autres. Les maux, qui naissent souvent de la suppression d'un exanthême scrofuleux, sont, selon la nature du malade la surdité, la coecité, l'imbécilité, la frénésie, l'épilepsie, la carie, les maladies viscerales du bas-ventre ou de la poitrine, l'hydropisie du cerveau et de la moëlle spinale. Toutes ces maladies disparaissent quelquefois quand on réussit à faire ressortir les exanthêmes par la chaleur, par des bains d'étuves, par des bains alcaliens, par des bains d'eau salée, ou de souffre naturels, ou artificiels, ou par des frottements avec un onguent composé de tartre émétique, de poudre de cantharides et de garou. Ces exanthêmes scrofuleux laissent quelquefois après la guérison de la maladie scrofuleuse une difformité, mais toujours une certaine rudesse de la peau, qui disparaît cependant bientôt au moyen des bains de lait, dans lesquels on détrempe du savon de Venise, et encore mieux moyennant les bains de *Schlangenbad* en Allemagne. L'eau de ces bains produit des effets merveilleux sur les nerfs cutanés, elle dégage la peau de toutes ces im-

puretés, la rend douce, blanche et luisante, et en ranime les fonctions engourdies. Comme cette eau ne perd rien de sa force par le transport, et que l'usage qu'on en fait en se lavant, suffit seul pour embellir infiniment la peau, on ferait très-bien de la préférer à toutes les autres compositions artificielles, qui gâtent la peau et la santé. Lorsque la réunion de la goutte aux exanthêmes a occasionné quelque altération de la peau, on parviendra le plus aisément à la dissiper, en réunissant à l'usage des remèdes intérieurs celui des bains de *Baden* près de Vienne en Autriche, des bains d'*Aix*-la-Chapelle et de *Landeck*, et en cas d'une opiniâtreté particulière, les bains de *Piestian* en Hongrie. Quand de pareils maux surviennent par la jonction de la maladie vénérienne, l'on prendra après la cure mercuriale, les bains de *Fanghi* à *Abano* en Italie préférablement à tous les autres; mais quand les altérations de la peau doivent leur origine à la maladie scrofuleuse, à la goutte, au mal vénérien et à la gale réunies ensemble, alors on n'aura recours à ces eaux minérales, qu'après avoir convenablement fait usage de l'onguent mercurial, et après un long usage de fumigations de souffre.

§. 206.

On remarque quelquefois surtout chez les filles souffrant des scrofules abdominales et de l'irrégularité des fonctions menstruelles, ainsi que chez les hommes affectés de souffrances hémorrhoïdales, une ou plusieurs tâches brunes qu'on nomme lentilles (*chloasmata scrofulosa*); ces tâches plus ou moins grandes, prennent souvent toutes les nuances de la couleur brune et proviennent de l'interruption des fonctions du foie; elles apparaissent ordinairement au visage, au cou, aux mains, à la poitrine, plus rarement aux jambes. La rhubarbe jointe aux autres

remèdes intérieurs, est à la fois le moyen le plus propre à rétablir les fonctions du foie et très-efficace contre les scrofules abdominales, et contribue particulièrement à guérir cette opiniâtre maladie cutanée, si l'on entretient en même temps la propreté de la peau par des bains d'eau douce. Pendant l'hiver on pourra faire prendre aux malades, outre les médicaments en question, les eaux minérales dissolvantes de *Marienbad*, et, pour une grande inaction du canal intestinal,, les eaux purifiantes de *Pulna* avec une partie de lait chaud de vache. Les eaux sulfureuses naturelles ont, si l'on s'y baigne en été, une vertu signalée, surtout si ont les boit mêlées à un peu de sel de *Carlsbad*. Les remèdes topiques ne paraissent être d'aucun secours pour ces sortes de maladies, cependant on vante beaucoup les vertus du suc de la patience sauvage (*radix lapathi acuti*) dont on pourra faire usage en cas de nécessité absolue.

§. 207.

Ce n'est ordinairement qu'après l'entier développement du corps, qu'il se forme chez les personnes scrofuleuses, avec une rougeur de la peau toujours croissante, de petites vésicules au visage surtout sur le nez, lesquelles, disparaissant et reparaissant successivement, causent de fortes démangeaisons et déposent de petites écailles semblables à du son; on les nomme exanthêmes couperosés scrofuleux (*gutta rosacea scrofulosa*). Cet exanthême est tantôt veineux, tantôt écailleux, ulcéré ou composé de bubes, et peut souvent devenir chancreux par la jonction de la goutte ou du mal vénérien et même incurable par l'influence d'un grand froid, ou d'une grande chaleur. Il est de la plus grande importance, d'interdire à de telles personnes l'usage des mets aromatiques fortement épicés, aigres, salés ou gras, ainsi

que toute espèce de liqueurs spiritueuses, en même temps on leur enjoindra sérieusement de ne point irriter le mal et principalement de ne pas l'étendre davantage en grattant, ou en le mouillant. On appliquera alors, pour bannir l'inflammation de la peau, à quelque distance de la partie affectée, des sangsues à plusieurs reprises, et, si la démangeaison incommode trop, on fera toucher légèrement la place souffrante avec du lait d'amande mêlé avec un peu de camphre, ou avec de l'eau de lis, après y avoir ajouté quelques gouttes d'acide prussique. Si l'on aperçoit de petites veines cutanées en forme de taches réticulaires, alors on fera de fommentations d'alcohol délayé avec un peu de vinaigre de saturne, ou si cela ne sert de rien, l'on prendra du vitriol de cuivre dissout dans de l'eau de rose avec un peu de teinture de benjoin. Les malades n'oseront s'exposer au grand air, avant que ces fommentations n'aient tout-à-fait séchées sur la peau. Les remèdes anti-scrofuleux s'ordonneront pendant tout ce temps avec une considération particulière pour les fonctions du bas-ventre, en tâchant d'entretenir des révulsions continuelles par des irritants extérieurs aux bras et à la nuque. On prendra les eaux minérales dissolvantes selon la disposition des malades; celles des *Luhatchowitz*, de *Bilin*, de *Marienbad*, ou de *Pulna* seconderont essentiellement la cure de cette maladie peu dangereuse en elle-même, mais opiniâtre, si les taches rouges tirent un peu sur le bleu.

§. 208.

Le petits boutons coniques, pointus, rouges et squirreux qui s'établissent chez des personnes scrofuleuses au visage, principalement près des tempes, qui entrent tantôt en suppuration et tantôt se reproduisent de nouveau, s'endurcissent enfin, se nom-

ment bourgeons scrofuleux (*acne scrofulosa*). Ces bourgeons s'engendrent chez des malades scrofuleux dont le système nerveux est relâché, et qui sont adonnés à l'onanie; on les remarque principalement à l'approche de la puberté, souvent aussi à la suite d'une suppression des fleurs blanches. Ils disparaissent quelquefois chez les filles qui se marient, et chez lesquelles les fleurs blanches se développent. On ordonnera au commencement pour l'usage intérieur l'éthiops d'antimoine, et plus tard le muriate de baryte. Outre cela on aura soin des évacuations de la selle, en faisant prendre les eaux minérales susmentionnées, et en interdisant tous les aliments indigestes, fortement épicés et salés. De plus on entretiendra de légères irritations extérieures à la nuque, puis on lavera les parties douloureuses avec de l'alcohol delayé et de l'eau de rose, en y ajoutant un peu de sublimé si les bourgeons s'endurcissent, et en les touchant légèrement avec le jus de la prime-vere (*primula veris*). Le fréquent exercice en plein air et l'usage des bains d'étuves contribueront beaucoup à accélérer la guérison. Les bourgeons scrofuleux peuvent souvent être guéris lorsqu'il y en a un grand nombre qui tournent en ulcération, mais en négligeant ou en les traitant avec des remèdes irritants, on leur verra toujours succéder une complication d'exanthêmes scrofuleux couperosés extrêmement difficile à guérir.

§. 209.

On nomme dartre scrofuleuse (*herpes scrofulosus*) la réunion de plusieurs petites pustules peu ou point élevées, qui incommodent beaucoup par leur démangeaison, et qui déposent chez des personnes scrofuleuses des écailles plus ou moins grandes sur plusieurs parties de la peau. Dans l'espace de douze ou quinze jours elles

murissent, diminuent et reparaisent de nouveau au haut de la cuisse, aux parties génitales, aux bords de l'anus, au menton, aux oreilles, aux mains, aux lèvres etc. Elles se montrent sous différentes formes, la plupart farineuses, quelquefois écailleuses ou couvertes de croûte, quelquefois suppuratives et corrosives, rarement chancreuses, et cela seulement lorsqu'il y a jonction de la maladie vénérienne. Ce qui favorise principalement leur développement, c'est le séjour dans une contrée marécageuse, ou dans une habitation humide comme aussi les aliments gras. Dans le cas, où le développement des dartres n'ait pas été favorisé par une de ces causes, on les voit presque toujours accompagnées d'une amélioration de la maladie scrofuleuse et de la guérison de quelques organes maladifs du prémier ordre dans l'intérieur du corps. La repression imprudente de ces dartres scrofuleuses est toujours dangereuse et suivie d'épilepsie, de tétanos, ou d'autres spasmes toniques, de coecité, de maladies des viscères, le plus souvent de défectuosités de l'ouïe. C'est surtout par la réunion des dartres scrofuleuses à la goutte, à la gale et au mal vénérien, qu'ont lieu ces altérations de la peau les plus rebelles aux essais curatifs.

§. 210.

On ne doit ordonner des topiques pour la guérison des dartres avant que la cure anti-scrofuleuse n'ait produit tous les effets désirés; il faut au contraire pendant toute cette cure favoriser leur sortie par des bains tièdes, par des humectations caustiques, ou par des bains sulfureux naturels ou artificiels, et seulement pour diminuer l'incommodité que cause la démangeaison, il faut ordonner pour laver, une dissolution de natron de chlor, si l'inflammation devient trop forte, des cataplasmes émollients, et des sangsues aux environs des parties affectées de la

peau. Ce n'est qu'avec la plus grande circonspection qu'il faudra, si la necessité l'exige, se servir des remèdes topiques, ayant soin alors d'entretenir avant tout des révulsions dans les endroits sains de la peau, par le frottement avec de l'onguent de tartre émétique, par des cautères ou par tous ces moyens ensemble, si la dartre est considérable. Outre l'usage des remèdes intérieurs et l'entretien d'une plus forte action artificielle de la peau, il faudra continuellement avoir soin de faciliter l'évacuation du canal intestinal et en seconder les fonctions par l'emploi de médicaments dissolvants, et selon le besoin, par des eaux minérales ou par des clystères préparés avec des extractions d'herbes. On tirera surtout un grand avantage d'un onguent composé de muriate d'or, auquel on ajoute du sublimé en cas d'une opiniâtreté extraordinaire, en prenant pour breuvage, sans négliger les remèdes intérieurs, du petit-lait avec du sel double (*arcanum duplicatum*) et plus tard une infusion de dulcamare en quantité suffisante et successivement plus forte. L'onguent mentionné qui l'emporte pour ses effets sur tous les onguents composés de mercure précipité, ne doit cependant être administré qu'avec beaucoup de précaution et l'on n'en doit prendre qu'une très-petite dose et en frottant une fois par jour seulement une petite partie des dartres. Les dartres scrofuleuses sèches sont à induire tous les matins d'huile de noix ou de toxicodendron, et le soir on les frottera avec l'onguent de muriate d'or. Si les dartres couvrent de larges surfaces du corps, on lavera les parties affectées avec une décoction préparée d'écorces de noix (*juglans regia*), de bardane (*bardana*) de sumac (*rhus radicans*), en y ajoutant un peu d'acide de sel. L'on prendra en même temps des bains tièdes, des bains d'étuves, et en cas dune forte opi-

niâtreté des bains préparés de feuilles de bouleau *). Outre cela on fera de temps en temps frotter les dartres scrofuleuses avec l'onguent mercurial double alternativement avec celui de jodine, et l'on ordonnera pour l'usage intérieur outre les remèdes anti-scrofuleux, la poudre de toxicodendron. On pourra se promettre un très-bon effet des fumigations de soufre, ainsi que des bains soufrés naturels et artificiels, principalement de ceux de *Piestian* en Hongrie si cette maladie se trouve accompagnée de la goutte. Pour la jonction de la maladie vénérienne, l'on ordonnera avant tout des frottements avec de l'onguent mercurial (la grande cure). Les dartres écailleuses et farineuses se guérissent le plus aisément, celles que sont humides et corrosives resistent avec beaucoup d'opiniâtreté.

§. 211.

On appelle croûte de lait scrofuleuse (*crusta lactea scrofulosa*) ces petites vésicules remplies d'une humeur gluante et claire qu'on ne remarque, que chez les enfants à la mamelle, et lesquelles, après s'être ouvertes, prennent une couleur roussâtre et causent de fortes démangeaisons et d'insuportables cuissons. On les voit ordinairemet accompagnées d'une bouffisure de la peau, qui s'étend au joues, au front,

---

*) Ces bains, qui raniment infiniment les fonetions de la peau et contribuent le plus à la guérison des dartres les plus opiniâtres, se préparent de la manière suivante: Après avoir mis une couche épaisse de feuilles de bouleau recueillies le même jour, sur deux couvertures de laine, on y fait coucher le malade dessus, la tête un peu plus haut, après lui avoir fait prendre un peu de bouillon, et puis on le couvre d'un autre couche de ces feuilles. Le malade ainsi couché se sentira bientôt inondé d'une sueur abondante, qu'il pourra laisser passer ensuite dans un lit bassiné, après s'être arrêté une demi-heure dans cette espèce de bain. Si ces bains doivent produire l'effet désiré, il ne faudra point en discontinuer l'usage pendant quelque temps.

au menton, rarement jusqu'aux oreilles. Cette maladie s'observe communément chez des enfants dont il n'y a qu'un seul des deux parents affecté de la maladie scrofuleuse. Puis on remarque que la guérison imprudente de cette espèce d'achores est toujours suivie d'une autre infirmité scrofuleuse. On peut avec fondement supposer par-là, que le corps de l'enfant cherche à s'affranchir par cette voie d'une maladie héréditaire, et qu'il suffit de venir au secours de la nature en secondant les fonctions du canal intestinal, par des remèdes intérieurs. Il ne faudra dont qu'ordonner une décoction de jacée (*herba jaceae*) pour boire et laver, et pour frottement, de la crême, ou de l'huile d'amandes fraîche, afin d'adoucir la démangeaison. Quand cette maladie cutanée commence à menacer les parties de l'oeil, il faudra étendre tous les soirs de l'onguent mercurial gris sur un ligne et le mettre de largeur autour de la fente des paupières. Ce n'est que lorsque la croûte de lait dure trop long-temps, qu'on pourra, avec l'entretien de légères irritations à la nuque, ordonner une faible solution de sublimé pour laver, et l'onguent mercurial jaune (*unguentum hydrargyri citrinum*) pour frotter, quand la croûte sera tombée.

§. 212.

On nomme teigne scrofuleuse (*tinea scrofulosa*) chez les personnes scrofuleuses ces croûtes infectes, verdâtres, quelquefois cendrées ou noires, dont les bubes en s'ouvrant, font écouler une matière corrosive, qui se dépose aux parties chevelues de la tête, aux sourcils, aux paupières, mais rarement à la barbe et qui cause également de fortes démangeaisons. Cette teigne, assez souvent héréditaire, est toujours contagieuse. Elle est ou sèche ou humide, mais dans le premier cas elle est bien plus difficile à guérir et occasionne

outre la destruction des racines capillaires, l'amaigrissement, des fièvres périodiques et l'insomnie. Il faut en pareille occasion commencer par couper les cheveux aussi ras que possible, éloigner les insectes par le frottement avec de l'onguent mercurial et faire porter des bonnets doublés de taffetas ciré, afin de garantir la tête d'un pernicieux refroidissement. Pour l'usage intérieur on ordonnera avec les autres remèdes anti-scrofuleux, l'extraction de l'animone pulsatille (*extractum pulsatillae nigricantis*) et l'extraction de ciguë conformement à la constitution du malade. On tâchera en même temps de faire partir cette rogne au moyen d'une décoction de ciguë bouillie dans du lait, ou d'une solution de l'extraction de ciguë à la quelle on ajoute un peu de savon et quelques jaunes d'oeufs, puis on humectera les parties affectées, après les avoir bien proprement lavées et séchées, avec la composition d'une drachme d'eau régale (*aqua regia*) et de deux livres deau distillée; une heure après on y étendra un onguent composé d'une drachme de graisse et de trois ou cinq grains d'or simple; le soir on fera le frottement avec de l'huile d'iris (*oleum ireos florentinae*). On doit, pour que ce procédé ait son efficacité, le répéter tous les jours et tenir les cheveux aussi courts que possible, ayant soin de détruire les insectes avec l'onguent mercurial aussitôt qu'ils se montrent. Le muriate d'or est surtout très-recommandable pour l'usage intérieur, ainsi que le muriate de baryte, lorsqu'on étendra des irritations de la peau sur une large surface du bras et de la nuque. Les parties de la teigne scrofuleuse qui se montrent rebelles à ce traitement, sont, à frotter avec un onguent composé d'une partie de tartre émétique et de trois parties de graisse, puis on procédera avec les remèdes topiques susdits. On ne faci-

lite nullement la guérison en arrachant les cheveux: cette opération douleureuse n'aboutit à rien autre chose qu'à laisser la tête chauve après la guérison.

§. 213.

La secrétion progressive que l'on remarque sous la forme de petites écailles farineuses chez les personnes scrofuleuses aux parties chevelues de la tête se nomme teigne farineuse scrofuleuse (*tinea furfuracea scrofulosa*). Il suffit pour de tels cas, de continuer les remèdes anti-scrofuleux et d'induire la tête trois fois par semaine avec du jaune d'oeufs, de la laver ensuite avec de l'eau tiède et de l'essuyer avec un linge; après cela on l'humecte avec de l'eau regale, ainsi qu'il a été dit plus haut.

§. 214.

Les ulcères scrofuleux (*ulcera scrofulosa*) se forment pendant la maladie scrofuleuse sans aucune cause externe visible, après l'aboutissement de petites vésicules de la peau qui se changent ensuite en excoriation suppurative, dont le bord spongieux et couenneux saigne avec beaucoup de facilité. Ces ulcères sont en vérité peu douleureuses, mais ils sont néanmoins difficiles à guérir et gênent toujours plus ou moins le mouvement des membres sur lesquels ils s'étendent toujours d'avantage; leur développement ne se fixe à aucune époque déterminée, et ils paraissent sans qu'on puisse en découvrir la raison, on remarque seulement que la peau est plus rouge pendant plusieurs semaines avant leur apparition, et qu'elle fait éprouver de vives douleurs, quand on la touche un peu fortement. Ces ulcères chroniques, qui s'attachent à toutes les parties du corps, et que l'on observe le plus fréquemment chez les enfants, sont de différente grandeur, et ressemblent relativement à leur extérieur et à leur bord relevé couenneux et squirreux,

beaucoup aux ulcères vénériens. Ils guérissent quelquefois d'eux-mêmes pendant un temps sec, en hiver comme en été, ils reparaissent de nouveau, se fixent le plus opiniâtrement au visage, aux doigts des mains et des pieds, et occasionnent par leur étendue et par la lymphe qu'ils rejetent, des inflammations érysipélateuses, mais peu douloureuses à la partie où ils se trouvent. Les ulcères qui subsistent long-temps, laissent des cicatrices considérables pour toute la vie, et cela d'autant plus, qu'ils ont été plus souvent mises en irritation par l'usage inconvenable des remèdes topiques.

§. 215.

Il faut pour guérir ces ulcères d'abord procéder énergiquement contre la maladie scrofuleuse et chercher à amollir leur bord squirreux par des cataplasmes et des frottements avec de l'onguent mercuriel double; outre cela on fera lier, pendant le jour, une limace vivante, sur chaque ulcère dans les endroits où cela est faisable; par-là on obtiendra un amollissement considérable, quelquefois aussi une granulation de la chair. En cas d'une certaine opiniâtreté on ordonera, selon la susceptibilité d'irritation, ou une solution de la pierre infernale, ou un onguent composé de fleurs de zinc (*flores zinci*), ou d'une forte dose de muriate d'or. Nous ne conseillons point l'emploi du saturne, car on a beaucoup d'exemples qu'il en résulte une hydropysie mortelle de cerveau. Il arrive aussi très-souvent que ces ulcères, s'ils subsistent depuis long-temps, se ferment et se r'ouvrent ensuite, selon l'altération de la partie où ils se sont fixés. Dans ce cas l'on posera un morceau de phosphore, deux fois aussi grand que la tête d'une épingle, dans chacun de ces ulcères, et on l'y allumera, ce qui produira une prompte

et durable cicatrisation. Les ulcères malins qui déposent beaucoup de matière infecté et corrosive, sont à éloigner au moyen d'une solution de jus de laitue et de sublimé, et s'ils menacent de tourner en gangrêne, on y ajoutera une solution de chaux de chlor. Dans ces derniers cas il faudra que le malade respire autant que possible le grand air pendant la bonne saison, et qu'il tâche de ranimer ses forces par de fortes doses de sel de quinquina, par le vin d'Espagne, par la teinture de Bestuscheff, et surtout en ne prenant que des aliments très-digestifs. Pour la guérison des ulcères scrofuleux entourés d'ampoules, l'on n'a qu'à mettre de fortes compresses. Quant aux opinâtres panaris scrofuleux, l'on y mettra des enveloppes émollientes, et on les frottera soir et matin avec un onguent composé de limaille de cuivre (*limatura cupri*) et de graisse. Au lieu de toujours couper l'ongle d'une côté, l'on fera beaucoup mieux de remplir l'espace entre l'ongle et la chair avec de la charpie, d'attendre ensuite que l'ongle ait dépassé le doigt, et d'y couper alors sans blesser la partie molle, un triangle droit dont la pointe tombera au milieu de l'ongle. C'est ainsi qu'on empêchera l'ongle d'entrer dans la chair, puisque les deux côtés qui posent sur la partie molle se trouveront poussés vers le milieu par la croissance artificiellement accélérée, ce qui contribue le mieux à la guérison du panaris scrofuleux. On ordonnera, en cas de jonction d'une altération vénérienne à l'ulcération scrofuleuse de la peau, outre le mercure dulcifié, l'extraction de la gratiole (*extractum gratiolae*) dissoute dans de l'eau aromatique, et à une telle dose, que sans trop purger, elle facilite la secrétion de l'urine, de la sueur et de la salive.

§. 216.

On voit quelquefois le nez, les joues et surtout

le dos des personnes scrofuleuses, parsemés de crinons (*comedones*) petits points noirs, d'où il se dégage, sous une forte pression, une graisse corrompue et verminulaire, ce qui a donner lieu à les prendre faussement pour des petits vers engendrés sous la peau. Il suffit pour s'en débarasser d'en faire sortir cette graisse par la pressure, de les frotter le soir avec du fiel de boeuf, et de les laver le lendemain avec de l'eau tiède à la quelle on aura ajouté du sel de tartre fondu à l'air. On répète ce procédé deux fois par semaine, et l'on humectera pendant les jours d'interruption les parties affectées de la peau, avec une faible solution de vitriol de cuivre dans de l'eau de rose, ou avec de l'éther ascétique (*aether aceticus*).

XIII.

Des maladies scrofuleuses des os.

§. 217.

Dans le cours de la maladie scrofuleuse l'on voit tantôt se développer l'exostose, la carie, tantôt le spina ventosa, ou l'ostéosteatoma, sans quil soit souvent possible de désigner les véritables causes qui font naître l'une ou l'autre de ces infirmités. Le développement des maladies scrofuleuses des os se fait à chaque âge, pour l'ordinaire lentement et sans causer absolument de fortes douleurs. Ce qui distingue essentiellement ces maladies de celles, qui proviennent de l'ostéomalaxie et du rachitis, c'est que les premières ne se déclarent qu' après les maladies arthritiques, vénériennes et scorbutiques, et qu'elles sont accompagnées de violentes douleurs dans l'âge viril; celles-ci au contraire se font reconnaître par une corruption particulière des dents et par la courbature des os, produite par le relâchement des muscles, pendant que les os augmentent du triple ou quadruple de circonférence et ressemblent à de l'ivoire.

§. 218.

La grosseur limitée des os qui se forme sans douleur pendant la maladie scrofuleuse se nomme exostose scrofuleuse (*tophus scrofulosus*). Cette enflure, qui se manifeste souvent sans être provoquée par aucune cause externe, se remarque le plus communément chez des enfants âgés de trois à dix ans, mais on la rencontre rarement dans l'âge viril. Cette infirmité se montre sous différentes formes

et il n'y a point d'os, qui n'en ait à craindre les atteintes, soit sur un os seul, ou sur plusieurs à la fois; on l'observe même à la partie inférieure de la machoire, et si elle ne cause des difformités, selon l'endroit où elle se trouve, du moins empêche-t-elle le libre exercice des mouvements. Ce grossissement se fait doucement, et est souvent le précurseur de la carie, ou du spina ventosa; souvent il subsiste pendant toute la vie sans être d'une incommodité considérable. Les exostoses scrofuleuses se distinguent facilement de celles, qui doivent leur origine à la goutte, ou au mal vénérien, dont elles sont souvent accompagnées dans l'âge viril; les dernières s'observent ordinairement aux articulations, aux os du carpe et du tarse, et les premières au milieu des grands os et y font éprouver des douleurs insupportables surtout pendant la nuit.

§. 219.

L'exostose scrofuleuse n'étant pas à guérir que par l'extirpation de la maladie scrofuleuse, et les essais, qu'on fait pour la résoudre étant souvent suivies d'une inflammation scrofuleuse du périoste et ensuite de la carie; il vaut donc mieux de ne se servir d'aucun remède topique, si la grosseur n'importune point le mouvement des membres. Le muriate de baryte, de chaux, ou d'or sont d'une efficacité éprouvée pour le traitement de ces maux, si l'on fait en même temps prendre la digitale pourprée. Si la dimension de l'enflure scrofuleuse s'augmente considérablement, on y appliquera des sangsues et l'on entretiendra ensuite le saignement pendant quelque temps avec des cataplasmes émollients; quelques jours après on frottera l'enflure et les environs avec l'onguent mercuriel double, en appliquant ensuite un emplâtre de mercure. L'opération

avec les sangsues est à répéter toutes les fois que l'enflure fera éprouver des douleurs.

§. 220.

L'inflammation scrofuleuse du périoste, qui se développe dans le cours de la maladie scrofuleuse, et qui est tôt ou tard suivie de la suppuration de l'os, est ce qu'on appelle la carie scrofuleuse (*caries scrofulosa*); cette inflammation qu'on remarque toujours avant la formation de la carie, est ou rapide, ou chronique. Dans le premier cas, la carie succède en peu de jours à l'écoulement de la matière purulente, mais il se passe souvent dans le second cas plusieurs mois jusqu'à ce que l'inflammation, se traînant avec lenteur, se termine par la carie. Cette durée dépend de la plus ou la moins grande susceptibilité d'irritation du malade, de la structure des os, de l'espèce de médicaments et de l'influence des causes externes. La carie scrofuleuse se guérit souvent sans le secours de l'art, à la place où elle a subsisté depuis long-temps, mais elle se reproduit inopinément dans un autre endroit. Elle attaque ordinairement les os des doigts de la main et du pied, ceux du carpe et du tarse, et du visage, ainsi que les apophyses des os, rarement les vertèbres, mais quelquefois presque tous les os à la fois.

§. 221.

On remarque souvent chez les enfants, ou chez les jeunes gens scrofuleux, approchant de la puberté, une grosseur aux os des doigts de la main ou du pied, ou aux environs du carpe et du tarse. Cette grosseur, qui y reste souvent plusieurs mois, se forme lorsque l'inflammation scrofuleuse du périoste, se communique au tissu cellulaire et aux facies des muscles, elle résiste, sans changer de dimension, à tous les remèdes résolvants, et embarrasse plus ou moins les mouvements

de la partie affectée, selon la sensibilité du malade et selon la grosseur de l'enflure. L'inflammation du périoste qui entoure les os mentionnés, se communique à la fin à ses mêmes os dans un temps plus ou moins court; l'effet d'une cause traumatique y contribue aussi quelquefois. Pendant que la tumeur s'accroît toujours, et que la rougeur de la peau s'augmente avec le développement d'une fièvre, il s'écoule de l'ouverture, formée d'elle même ou artificiellement, une quantité considérable de pus, d'abord épais, devenant toujours plus liquide et acrimonieux, lequel corrode les parties voisines, et produit l'augmentation du gonflement et l'extension de l'ulcère scrofuleux, qui doit son origine à cette circonstance. Cette maladie, qui est ordinairement après la sortie de la suppuration exempte de fièvre, s'attache pour la plupart à un seul os, et ce n'est qu'après s'y être pleinement développée, qu'elle attaque les autres. Il est rare de la voir à la fois se développer à tous les os du carpe et à ceux du tarse. Le développement de la carie scrofuleuse au visage, qui se remarque seulement chez les enfants, se fait très-vite, et cause des difformités incurables: c'est pour cette raison qu'on aurait soin à y apporter remède assez promptement.

§. 222.

Lorsqu'on voit paraître des enflures chez des personnes scrofuleuses, et qu'on en pourra inférer qu'il y a inflammation du périoste, il faudra d'abord, pour en prévenir la communication aux os, employer des remèdes antiphlogistiques révulsifs et topiques, et prendre des mesures énergiques contre la maladie scrofuleuse. L'on mettra par conséquent à une telle enflure, un nombre de sangsues proportionné à sa grosseur; on entretiendra après leur départ

le saignement avec des cataplasmes émollients, et l'on frottera ensuite deux fois par jour les plaies fermées, avec une petite dose d'onguent mercuriel double, après avoir intérieurement fait usage du mercure dulcifié; l'on ordonnera de fortes doses de muriate de chaux, ou, si les circonstances ne s'y opposent, le muriate de baryte à doses progressivement plus fortes, et, pour l'usage extérieur, des bains et de cataplasmes émollients. L'application des sangsues doit se répéter à chaque augmentation de l'enflure, et toutes les fois qu'elle devient douloureuse; il en est de même des cataplasmes et des frottements avec l'onguent mercuriel qui sont à continuer, jusqu'à ce que la partie malade de l'os et ses environs soient rentrés dans leur état naturel.

§. 223.

Quand la peau extérieure et les vaisseaux environnant la partie souffrante, ont considérablement soufferts, et qu'on ne saurait plus attendre l'absorption du pus, dont la présence se fait reconnaître par son mouvement oscillatoire, il faudra tâcher alors d'en faciliter la sortie par des émollients, ou de l'effectuer enfin avec la pierre à cautère, si l'enflure tarde à s'ouvrir d'elle-même après l'amollissement du tissu cellulaire; l'on doit également continuer après la sortie de la suppuration, l'usage des bains et de cataplasmes émollients, ainsi que celui du muriate de chaux ou de baryte, pendant qu'on fera prendre selon le besoin une demi-drachme ou une drachme entière d'assa-foetida par jour. La carie scrofuleuse ayant gagné plusieurs os à la fois, le muriate phosphorique martial, et le muriate de squine conjointement avec la poudre anti-hectique scrofuleuse (page 164.) seront de la plus grande efficacité. L'expérience démontrera, s'il est plus convenable de frotter la langue matin et

soir avec la seizième partie d'un grain de muriate jodineux d'or mêlé à de l'amidon. Ce n'est que pour la carie au visage chez de petits enfants, que l'extraction du fer malique (*extractum martis pomati*) est préférable à tous les autres médicaments; Il en est de même du fer phosphorique, et du sel de quinquina muriatique pour la carie en général, quand elle est accompagnée d'une forte suppuration. Presque tous les remèdes extérieurs que l'on recommande tant pour la guérison de la carie scrofuleuse sont inefficaces, excepté l'acide phosphorique, dont on pourra ordonner une partie sur huit d'eau pour humecter en cas d'une inaction particulière. Comme de tels malades se trouvent généralement très-bien de l'usage de bains, on leur recommandera selon leur différente susceptibilité d'irritation, ou ceux de *Baden*, de *Vichnia*, de *Piestian* ou ceux d'*Aix*-la-Chapelle, d'*Abano* ou de *Mehadia*; puisque ces bains contribuent, à la guérison, et à rétablir aussi les fonctions des membres engourdis depuis nombre d'années.

§. 224.

La carie du carpe et du tarse, ainsi que celle du visage, se remarque le plus fréquemment chez les enfants. La guérison se fait à la vérité plus facilement à cet âge, mais elle demande toujours beaucoup de temps. Il y a quelque cas rare, où les forces naturelles, secondées par le concours d'un évènement favorable, suffissent, à l'approche de la puberté, pour éloigner ce mal. L'épuisement des forces vitales, ou la jonction d'autres maladies font très-souvent succéder la mort au développement de la carie scrofuleuse.

§. 225.

La carie scrofuleuse qu'on remarque à la suite d'une inflammation du périoste à la tête de l'os dans

la cavité glénoïdale, engendre une maladie toute particulière, dont il sera parlé à l'occasion des maladies scrofuleuses des articulations.

§. 226.

La carie scrofuleuse des vértèbres, s'observe beaucoup plus rarement que celle des autres os, et il paraît que cette maladie a principalement sa source dans la croissance rapide des jeunes gens, dans l'inobservation des préceptes diététiques ou dans quelques influences traumatiques sur la colonne vertébrale; ce qui peut encore y donner lieu, c'est le défaut d'exercice du corps, la fatigue continuelle d'un seul côté de l'échine, un travail excessif, l'habitude d'avoir la tête trop élevée, ou d'être, pour ainsi dire, sur son séant en dormant, et des vêtements trop étroits.

§. 227.

On peut supposer l'inflammation scrofuleuse des vertèbres chez des malades que la contrainte d'une éducation mal entendue, ou leur occupation journalière oblige de tenir trop long-temps la colonne vertébrale dans une certaine position qui, selon l'endroit de l'inflammation, fait naître une légère paralysation des membres superieurs ou inferieurs; de plus, chez ceux qui sont accablés de vives douleurs semblables à celles du rhumatisme, de picotements fugitifs et d'une sensation passagère ou durable dans la cavité de l'épine du dos semblable à celle qu'y produirait de l'eau bouillante. On réussit quelquefois d'adoucir par des irritants extérieurs ces souffrances qui se réunissent tantôt sur un seul point, tantôt sur une plus grande étendue de la colonne vertébrale, et qui se décèlent par une plus grande sensibilité pour la chaleur, lorsqu'on y passe avec une éponge trempée dans de l'eau chaude, ou qu'on rapproche les vertèbres l'une de l'autre en pressant un peu fortement les épaules du haut

en bas. Mais les inflammations se manifestent le plus visiblement aux vertèbres supérieures et inférieures pendant les fonctions naturelles dé l'épine du dos. C'est selon la différente irritabilité du malade ou selon l'influence variée des causes externes plus ou moins favorables, que l'inflammation et l'ulcération scrofuleuse des vertèbres se développent avec plus de douleurs à la partie affectée ou avec une plus véhémente fièvre, quelquefois aussi d'une manière inaperceptible, et sans causer aucune souffrance.

§. 228.

La cessation subite des douleurs à la colonne vertébrale et l'extension de la partie enflée, annoncent que l'inflammation du périoste a fait place à la carie des vertèbres, laquelle, selon sa localité, donne alors lieu à divers phénomènes. C'est ainsi que l'on voit la carie scrofuleuse des vertèbres cervicales se déclarer par d'insupportables maux de gorge, de tête, principalement de l'occiput, maux qui s'augmentent au moindre mouvement, par la pésanteur et l'immobilité de la tête, puis par des enrouements, par une difficulté de la déglutition et de la respiration, par la perte de la parole, par la paralysation des membres supérieurs etc. Les évènements qui accompagnent le développement de la carie des vertèbres dorsales, sont des accès spasmodiques des poumons, des toux spasmodiques, des sensations pénibles dans le creux de l'estomac, des constipations opiniâtres, le gonflement du bas-ventre, des sensations désagréables aux environs du nombril, la paralysation des muscles abdominaux, la rougeur subite des membres inférieurs lorsqu'on est assis, et l'engourdissement extraordinaire qui s'en empare dans cette position, ou ce cuisson douloureux qu'on y éprouve alors et qui ressemble tant à l'effet de l'eau bouillante. La direction cintrée que

prend insensiblement le corps, pendant que le haut des cuisses semble être avec force attiré vers le ventre, est l'effet du relâchement des nerfs, dont l'action cesse plus tard tout-à-fait aux parties inférieures. La contraction spasmodique qui se fait sentir dans les muscles de la surface inférieure et supérieure des cuisses est également une des causes de cette infirmité. L'influence funeste de la carie vertébrale ne tarde pas à se manifester aux mains et aux pieds, tantôt avec lenteur selon la partie où elle a établi son siège, et en proportion des progrès de la maladie, tantôt avec une vitesse étonnante et accompagnée de la courbature du dos, laquelle est quelquefois considérable, quelquefois presque inaperceptible. La paralysation des membres inférieurs, du constricteur de l'anus et de la vessie, s'augmente dans la même proportion que la carie scrofuleuse se trouve plus rapprochée de la partie inférieure de l'épine du dos. Si l'on abandonne la maladie à elle même, alors la tumeur s'ouvre du côté extérieur de la colonne vertébrale et rejete une quantité considérable d'impuretés, ce qui procure un grand soulagement au malade ; mais cette suppuration prend bientôt un mauvais caractère, car l'action des vaisseaux absorbants se trouvant rétablie par la cessation de la pression, il survient alors une fièvre étique, et une transpiration colliquative ; ou la suppuration se répand dans l'intérieur du corps, si la maladie a attaqué les parties solides des vertèbres, surtout si les fonctions naturelles de la colonne vertébrale n'ont pas été arrêtées pendant l'inflammation. Ce dégorgement se fait alors selon la diversité de la partie soufrante d'où il part, ou dans la poitrine, ou dans le ventre, ou dans le bassin, ce qui occasionne des souffrances de longue durée et assez fréquemment des accidents mortels.

§. 229.

La carie scrofuleuse des vertèbres, étant pour la plupart mortelle, et son développement ne pouvant être arrêté que par l'éloignement de l'inflammation scrofuleuse du périoste, l'on pourra donc sans aucun scrupule se permettre tous les moyens propres à ce but, dès qu'on peut supposer avec quelque fondement l'existence d'une telle inflammation. La tranquilité la plus absolue est une des premières conditions pour suspendre les fonctions naturelles de la colonne vertébrale, puis on fera des évacuations de sang le plus près de la partie souffrante, soit au moyen des sangsues, soit moyennant les ventouses; on cherchera ensuite à détourner l'affluence du sang vers cette partie par des irritations extérieures, par des brûlures de moxa, de phosphore, ou par l'application du fer rouge. En exécutant ces opérations aux deux côtés de l'épine du dos, on choisira sur l'un les parties élevées, sur l'autre les parties creuses pour les brûlures qu'on transformera ensuite en cautères. Pour peu que l'on entrevoie à travers le muscle dorsal le mouvement oscillatoire de la suppuration, il faudra d'abord tâcher d'en effectuer l'absorption par l'application des moyens sus-mentionnés et par celle des sangsues, en même temps qu'on cherchera d'arrêter les progrès de la carie scrofuleuse des vertèbres par des mesures énergiques contre la maladie scrofuleuse. Nous recommandons sous ce rapport surtout le muriate de baryte et de chaux, quand on y aura convenablement disposé le malade. Par ces moyens, l'enflure et l'ulcération qui se formeront après l'écoulement du pus, seront dans tous les cas moins considérables. La tumeur ne doit cependant être ouverte avant qu'elle ne menace de crever d'elle-mê-

me: l'impureté qu'elle renferme n'attaquant point le périoste des vertèbres, et la position horizontale du malade ne faisant point craindre qu'elle ne s'affaisse, on doit d'autant plus se garder d'une telle opération, même que son succès, sous les auspices les plus favorables, reste toujours incertain.

§. 230.

Aussitôt que l'enflure produite par la carie scrofuleuse de la vertèbre, menace de s'ouvrir, il faudra lui frayer un passage par une large incision; puis on remplira deux fois par jour l'ouverture avec de la charpie trempée dans la solution de chaux de chlor, et l'on couvrira ensuite le tout d'un cataplasme émollient. Le lendemain on placera autour de la tumeur, qui se sera resserrée, selon le besoin dix ou huit sangsues, après le départ desquelles on remettra les cataplasmes. Le procédé avec les sangsues sera ainsi continué tous les trois jours, et dans la suite tous les cinq jours. Ce n'est que lorsqu'une telle tumeur est très-petite et qu'elle est prête à s'ouvrir d'elle-même, que l'on pourra risquer de la percer avec une pointe tranchante rougie au feu; on posera ensuite une ventouse sur cette ouverture pour en pomper la matière contenue, à laquelle on laisse une libre issue moyennant un séton, et puis on continue le procédé avec les sangsues comme auparavant. Pendant ce temps le traitement de la maladie scrofuleuse se continue sans relâche, à cette différence près qu'on donne tous les matins au malade une plus forte dose de muriate de squine avec un peu de vin d'Espagne, et qu'on le fera transporter dans son lit à la campagne en plein air, si la saison le permet.

§. 231.

On ne doit plus s'attendre au rétablissement de

la sensibilité et de la mobilité des parties paralysées par cette maladie, ni après l'absorption ni après la sortie du pus, et même après la guérison de la carie scrofuleuse la plus complète; car la moëlle vertébrale et les nerfs, ayant trop souffert de la tension, et de la longue pression, ne peuvent plus de sitôt recouvrer leurs facultés naturelles, outre cela la paralysation est pour la plupart incurable, non obstant l'application la plus heureuse du fer rouge, si la pellicule qui enveloppe la moëlle, a été trop endommagée par cette pression. Le toxicodendron et l'extraction de la noix vomique ne seront donc d'aucune utilité, soit que la suppuration ait été absorbée par l'action des vaisseaux absorbants, ou qu'elle ait rejetée au dehors ou dans l'intérieur du corps, si la vie ne retourne pas dans la partie paralysée après la guérison de tous les maux topiques. Le secours de la mécanique ne saurait pas non plus remettre l'épine du dos dans sa forme naturelle, même après l'entière guérison de la carie vertébrale, puisque la courbature a sa source dans un lieu, où la symphise a joint les parties de telle manière qu'ils forment une masse d'os inseparables.

§. 232.

La carie scrofuleuse des vertèbres est plus facile à guérir chez les enfants, mais si l'on néglige les mesures nécessaires dans la première période, elle devient mortelle en causant la destruction des vertèbres et des autres parties organiques, en épuisant les forces par la suppuration, mais principalement en agissant avec trop de violence sur les nerfs. L'insensibilité des parties affectées, la gangrène, une respiration pénible, une toux sèche, des sueurs colliquatives, accompagnées de diarrhées, la perte de la

connaissance, le délire de la fièvre, voilà les avant-coureurs les plus certains d'une mort prochaine.

§. 233.

On appelle spina ventosa scrofuleux (*spina ventosa scrofulosa*) les inflammations et suppurations, lesquelles se forment dans le cours de la maladie scrofuleuse à la rétine de la moëlle de l'os, et qui produisent toujours une tuméfaction douloureuse de la partie affectée. Cette carie scrofuleuse commence à se former dans l'intérieur de l'os, et est la cause que les malades se plaignent d'une certaine pression douloureuse, qu'ils y éprouvent avant l'apparition de la tumeur. Celle-ci paraît alors peu de temps après, souvent accélérée par une influence traumatique, et accompagnée de vives douleurs, disparaît pour peu de temps, après quelque pression, de la même manière qu'un emphysème. Le malade ayant de nouveau souffert assez long temps, l'on voit enfin paraître, avec une fièvre, l'écoulement d'une matière infecte sortant en quantité de l'intérieur de l'os, sans qu'il en résulte pour cela quelque soulagement des douleurs. Le spina ventosa scrofuleux est quelquefois accompagné, dans l'âge viril, de l'ostéocope goutteux ou vénérien, et se rencontre plus fréquemment chez les hommes que chez les femmes et les enfants.

§. 234.

Comme on peut prévoir le spina ventosa longtemps avant son développement, on se trouve à même de prévenir cette maladie chronique et douloureuse, en tâchant d'opérer l'absorption et l'excrétion du pus scrofuleux qui s'est déchargé dans l'intérieur de l'os. Il faut ensuite en empêcher une formation nouvelle, en extirpant la maladie scrofuleuse. Il est donc à conseiller, aussitôt que les malades se plaignent d'une douleur dans l'intérieur de l'os, et même

quand il est déjà enflé, de mettre un grand nombre de sangsues, et de faire frotter tous les jours, lorsque les plaies seront fermées, la partie souffrante avec une petite dose d'onguent mercuriel double. Pour l'usage intérieur on ordonnera le sublimé (*mercurius corrosivus*) au lieu du mercure dulcifié, et en outre une dose de pillules composées d'assa-foetida de ciguë, d'aconit et d'extractions dissolvantes. Il est de la plus grande importance d'entretenir des irritations profondes, aux environs des parties affectées. Pendant tout ce procédé l'on fera prendre, quand les douleurs et l'enflure auront cessé, outre les dites pillules, le muriate de baryte, et l'on répétera l'application des sangsues à la place malade, quelque faible que soit la souffrance que l'on y éprouve.

§. 235.

Les progrès du spina ventosa ne sont plus à arrêter, dès que les parties extérieures commencent à changer de couleur pendant l'accroissement de l'enflure; il n'y a alors plus rien à faire, que de favoriser la séparation de la partie malade de l'os, et de s'occuper sérieusement de la maladie scrofuleuse. Il faut donc, en pareil cas, opérer la sortie du pus, et selon le besoin, ou au moyen de cataplasmes irritants, ou seulement émollients; puis on découvrira la place malade de l'os avec le scalpel, ou avec la pierre à cautère. On procédera à la séparation de la partie de l'os, soit avec le trépan, ou avec le poussoir, selon l'espèce de corruption dont il se trouve attaqué malgré tous les moyens qu'on aura tentés pour l'en préserver; après cela on continue le traitement de la maladie scrofuleuse de la manière indiquée ci-dessus. Toutes les fois que les malades se plaingnent de quelques nouvelles douleurs, on mettra des sangsues autour

de la blessure, et si la saison est favorable, on ordonnera, selon la susceptibilité du malade, ou la jonction accidentelle d'une autre maladie, l'usage des bains de *Baden*, de *Piestian*, de *Toeplitz*, de *Mehadia*, ou d'*Abano*. Le spina ventosa ne peut être guéri, qu'après un long espace de temps, et rend quelquefois nécessaire l'amputation d'un membre entier, si la corruption scrofuleuse s'étend jusqu'aux articulations ou à plusieurs os à la fois.

§. 236.

On appelle ostéosarcome scrofuleux (*osteosarcoma scrofulosum*) la tuméfaction d'un os, dont la dimension sous l'influence d'une inflammation scrofuleuse s'accroît toujours davantage, en même temps qu'elle fait ressentir des picôtements rapides et des douleurs presqu' insupportables, et qui finit enfin par transformer l'os et les parties voisines en une substance plus ou moins molle et caseuse. Quoique l'on ait fait l'observation, que cette maladie se déclare le plus volontiers après la guérison imprudente d'un exanthême scrofuleux-goutteux, ou scrofuleux-vénérien, elle paraît néanmoins avoir sa source principale dans des causes traumatiques. Cette maladie est depuis son commencement et après son entier développement accompagnée d'un grand nombre de phénomènes extrêmement variés, selon la disposition du sujet, et selon la nature de la partie qui s'en trouve atteinte. On doit surtout admirer ce mélange d'impressions, que ces tuméfactions produisent sur la sensibilité en général et que l'on aurait de la peine à définir. L'incurabilité de ce mal est basée sur la nature de cette inflammation scrofuleuse, laquelle commence dès son premier abord par détruire toutes les structures organiques du tissu cellulaire de l'os, et ensuite les parties molles. Tous les essais curatifs se font

par conséquent en vain contre cette maladie invétérée. L'application des sangsues et l'usage intérieur de la solution d'arsenic*) recommandée par *Fowler,* sont les deux seuls moyens qui se soient montrés de quelque efficacité, lorsqu'il s'agit d'apporter quelqu'adoucissement aux souffrances cruelles que ce mal fait endurer.

---

*) R. Arseniei albi,
Salis tartari āā gr. sexaginta quatuor,
coquantur paulatim in aquae comunis stillatitiae libra dimidia in balneo arenae lento igne usque ad perfectam solutionem.
Refrigeratus liquor colctur, eique tum adfundantur
Spiritus lavandulae unc: dimidia et
Aquae comunis stillatitiae tantum quantum opus est ad librae integrae pondus complendum.

XIV.

Des maladies scrofuleuses des articulations.

§. 237.

On appelle dislocation spontanée scrofuleuse (*arthrocacia scrofulosa*) l'inflammation qui se développe pendant la maladie scrofuleuse dans la cavité glénoïdale au périoste du condyle, et laquelle, ayant à sa suite la carie, produit peu à peu, soit pleinement, soit partiellement, la destruction des articulations. Cette maladie peut avoir lieu à toutes les articulations, et se rencontre le plus fréquemment chez les filles à la jointure de la hanche, et presque toujours dans l'enfance chez des malades dont les articulations ont beaucoup souffert de quelques causes traumatiques dans le cours de la maladie scrofuleuse. Les premiers symptômes de cette maladie sont très-problématiques et peu marquants. On devrait donc toujours suivre d'un oeil attentif les changements qui nous frappent chez les personnes scrofuleuses dans leur allure, dans leur maintien et dans l'usage qu'elles font de leurs membres.

§. 238.

La coxalgie ou dislocation spontanée scrofuleuse des articulations de la hanche, est fort à craindre chez des malades scrofuleuses qui traînent toujours le pied et tiennent une jambe plus ou moins tourné en dedans ou en dehors en marchant, ce qui rend la marche peu sûre, et occasionne des chûtes à la moindre inégalité du terrain. Pendant le développement de ce mal, l'on voit

ordinairement la jambe malade s'allonger et la fesse de ce côté s'applatir davantage; la marche devient alors plus boiteuse et la tension des muscles et des nerfs provoque bientôt une très-vive douleur au genoux qui trouble le repos de la nuit, et à la suite de laquelle la jambe malade se trouve raccourcie. La dislocation s'opère ou très-lentement, selon l'action des muscles de la fesse, ou très-rapidement, selon ce que la carie a plus considérablement corrompu la tête de l'os crural; le pied est, pendant toute la durée de ce procès, toujours tourné en dedans et cause des douleurs presque insupportables par son extension. Peu à peu il se développe une fièvre enflammatoire, qui dégénère ordinairement en fièvre étique après la sortie d'une grande quantité d'humeurs lymphatiques devenant toujours plus infectes. Il y a de cas où la guérison s'opère après une telle dislocation par le seul secours des forces naturelles et par le concours très-heureux de quelques influences externes.

§. 239.

Cette maladie empruntant son caractère principal de l'inflammation du cartilage couvrant les articulations de la tête de l'os crural, laquelle a une tendance particulière à la carie, on ne saurait mieux obvier à son développement, quand on s'en apperçoit à temps, que par le repos le plus absolu, par des appareils antiphlogistiques, et par des remèdes anti-scrofuleux. Au moindre pressentiment qu'on a de l'approche du mal, et quelque douteux qu'en paraissent les symptômes, il sera de la première exigence, de recourir d'abord à l'usage des sangsues, des cataplasmes émollients et des remèdes antiphlogistiques intérieurs, ordonnant en même temps aux malades de se tenir tout-à-fait tranquilles. On répétera l'application des sangsues, ou

l'on fera des saignées selon le besoin, si la jambe continue à s'allonger, et l'on frottera fortement la jointure de la hanche deux fois par jour avec un scrupule ou une demi-drachme d'onguent mercuriel double, continuant toujours l'usage des cataplasmes émollients et des remèdes intérieurs. Les bains, quoique fortement recommandés, ne sont pas à leur place, parce qu'ils troublent le repos si absolument nécessaire dans cette maladie. L'action des remèdes extérieurs doit être vigoureusement secondée par des procédés énergiques contre la maladie scrofuleuse, et surtout par le muriate de baryte. Il sera aussi très-à propos de faire transporter de tels malades pendant la saison favorable à la campagne, et de les y placer avec leurs lits pour quelques heures au grand air. L'opération avec le fer rouge ne souffre plus de retard, dès que le raccourcissement de la jambe donne le moindre soupçon de la coxalgie, car la douleur momentanée que cause cette opération, n'est pas à mettre en parallèle avec les avantages éminents qui en résultent, d'autant plus que la communication de l'inflammation scrofuleuse des articulations de la hanche, aux parties extérieures, conjointement avec l'écoulement des impuretés purulentes, expose la vie du malade au plus grand danger. Le cautère ne saurait nullement remplacer dans cette occasion le fer rouge, parcequ'il ne procure ni les mêmes avantages ni un effet aussi prompt.

§. 240.

La dislocation, ou la luxation spontanée des articulations humérales se reconnaît par une douleur particulière qui se fait ressentir lorsqu'on presse un peu fortement le condyle de l'humérus, et laquelle, s'étendant jusque dans la cavité axillaire et jusqu'à la jointure du coude, est accompagnée d'une extrê-

me faiblesse du bras affecté, sans qu'on aperçoive cependant la moindre marque d'altération à la jointure de l'épaule. Insensiblement les malades se voient forcés par la douleur, de porter en écharpe le bras qui semble s'être allongé, et qu'ils ne peuvent plus étendre. Les douleurs s'augmentent cependant continuellement, le coude s'écarte toujours de plus en plus du corps et se trouve tiré en arrière, ce qui produit enfin le déboîtement total de l'os huméral. L'inflammation chronique de la jointure humérale se communique pendant cet évènement aux parties extérieures, une plus ou moins grande affluence d'impuretés infectes, accompagnées de fièvres étiques se font enfin jour à travers plusieurs fistules, et causent une mort subite si elles s'épandent dans la cavité du thorax. Le périoste du condyle huméral se trouve par cette maladie affecté de la même manière que le condyle crural; on obtiendra donc le meilleur succès par un procédé pareil à celui qu'on emploie pour celui-ci, mais ce n'est qu'après la parfaite guérison que le malade doit se permettre de faire usage de son bras, et cela seulement lorsqu'il pourra le mouvoir sans aucune difficulté. Les mêmes symptômes qui décèlent le développement de ces deux déboîtements scrofuleux précédents, sont aussi les avant-coureurs de celui du déboîtement des articulations du coude, des mains, des genoux, et des pieds. Ces maladies ne se manifestent pour la plupart, par aucune altération extérieure, non obstant la roideur et les souffrances insupportables que l'on ressent aux parties affectées.

§. 241.

Quand la luxation spontanée a une fois achevé son développement, non obstant qu'on lui ait opposé dès le commencement, tous les obstacles imaginables, il restera alors pourtant toujours une cer-

taine roideur à laquelle on ne pourra mieux remédier, que par l'usage des bains sulfureux naturels. La faiblesse, qui dans la suite se manifeste dans les membres après un mouvement un peu rapide, sera facilement éloignée au moyen des bains martiaux.

§. 242.

On appelle dislocation scrofuleuse des vertèbres (*spondylarthrocace scrofulosa*) cet écartement total ou partiel des facettes vertébrales de leur jonction naturelle, lequel se remarque chez des personnes scrofuleuses, et qui provient d'un amenuisement insensible des vertèbres. Cette maladie paraît tirer son origine principal de quelque cause traumatique qui ait fait sentir son influence au périoste altéré, à la suite de la maladie scrofuleuse, et aux vertèbres, souffrant par conséquent de la même manière. Elle se distingue essentiellement des autres déboîtements articulaires, par ce que l'on n'y observe presque jamais la carie, très-rarement une suppuration, et que la guérison s'effectue communément par l'enchylose vertébrale. Cette maladie s'attache ordinairement à la première, deuxième ou troisième vertèbre cervicale ou lombaire, rarement aux vertèbres dorsales, et commence à cette partie de la colonne dorsale où l'apophyse et le sommet des vertèbres annoncent la plus forte déviation de leur structure primitive, cependant, hormis la douleur qui y établit son siège, on ne découvre aucune trace de maladie.

§. 243.

Lorsque le déboîtement des vertèbres cervicales commence à se former, on éprouvera une violente douleur au cou en tournant la tête d'un côté, ou quand il se fait quelque pression sur les jonctions articulaires. Peu à peu la tête se penche, le cou se détord, une partie du corps devient plus roide

d'un côté, et la respiration et la déglutition plus pénibles, l'enrouement et la fièvre font des progrès également rapides, l'âme se sent abattue de tristesse, et une douleur violente défigure tous les traits du visage. À la fin l'on voit prendre à la tête une direction opposée à celle qu'elle avait au commencement, et cet inconvénient est accompagné de souffrances, auxquelles on ne trouve que peu de soulagement en se tenant couché sur le dos. Il faut encore observer que les mouvements de la tête font quelquefois entendre un certain craquement pendant cette dernière crise, qui est accompagnée d'un bourdonnement d'oreilles, des vertiges, de toutes sortes de crampes, de paralysation des membres supérieurs et de la perte de la voix.

§. 244.

Le déboîtement spontané des vertèbres lombaires se reconnaît, quoiqu'il ne paraisse aucune marque sur la peau, par une certaine douleur progressive qui se fait sentir dans une des régions lombaires, lorsqu'on y porte la mains, ou que l'on courbe l'épine du dos. Les courbatures de la colonne dorsale, qui se forment à cette occasion, peuvent avoir lieu à tout âge, elles se développent lentement et toujours du côté des articulations vertébrales auxquelles cette maladie a fait subir les plus fortes altérations dans leur conformation primitive. Cette maladie a ordinairement à sa suite la paralysation des membres inférieurs, de la vessie, du boyau-culier, à la quelle ne tardent pas à se joindre quelquefois des accès de fièvre, et de spasmes de toute espèce. Si la guérison se fait par l'enchylose l'on trouvera toujours après la mort une symphyse étonnante de vertèbres, et l'on verra les ligaments fortement en-

flés, et les articulations mal unies formant une masse d'os singulièrement constituée.

§. 245.

Il faudra en pareil cas tâcher d'arrêter promptement l'action naturelle de la colonne vertébrale, en tenant le malade toujours couché horizontalement dans son lit, et en faisant des évacuations de sang aux environs de la partie souffrante; chez des enfants au moyen de sangsues, et dans l'âge viril au moyen de saignées et de ventouses près des vertèbres affectées. Quelques jours après, l'on frottera les plaies que laissent les sangsues ou les ventouses avec un onguent composé de tartre émétique, de poudre de cantharides et de garou, deux fois par jour, jusqu'à ce qu'il se forme des inflammations et des ulcères. L'amélioration qu'on obtiendra par ce moyen se fait assez souvent confondu cette maladie avec un rhumatisme, et cesse tout-à-fait, qu'on discontinue l'usage de cet onguent dans la même proportion que les inflammations et les ulcérations s'évanouissent. Il faut donc prolonger bien long-temps l'irritation de ces ulcères et en faire venir d'autres ailleurs, quand même si l'on a déjà commencé à faire usage des bains tièdes et que l'on n'éprouve plus des douleurs à la partie malade. L'efficacité de tous ces expédients ne saurait se démentir, s'ils sont en même temps appuyés par un procédé énergique contre la maladie scrofuleuse. On ordonnera donc après les évacuations de sang le muriate de baryte d'après la méthode indiquée (§. 35.) et l'on fera prendre tous les soirs, selon la disposition du malade, la douzième ou la seizième partie d'un grain de mercure dulcifié avec une égale dose de soufre doré d'antimoine.

§. 246.

Ce n'est que lorsque les malades peuvent se mou-

voir dans leur lit sans éprouver des douleurs, qu'il leur sera permis de le quitter pour peu de temps au commencement, en continuant d'observer ponctuellement l'usage des remèdes intérieurs et extérieurs, afin de n'avoir rien à craindre des rechûtes. La roideur de l'épine du dos disparaîtra pendant la continuation des remèdes anti-scrofuleux intérieurs, et pendant les fréquents frottements qu'on fera avec une demi-once, une once entière ou avec deux onces d'onguent mercuriel double par jour sur la partie affectée, mais ces frottements doivent au moins durer chaque fois quinze ou vingt minutes, pour avoir un plein effet. Dans le cas que toutes ces mesures ne suffissent point, il faudrait choisir des remèdes plus propres à réveiller l'action des vaisseaux absorbants, si indispensablement nécessaire à la réussite de la guérison de cette maladie. On se servira donc à cet effet, pour les enfants, de la pierre à cautère (*lapis causticus*), pour les grandes personnes, du fer rouge aux environs de la partie souffrante. On frottera ensuite les plaies qui résulteront de ces opérations avec le poudre de cantharides, ou, selon le cas avec celle de précipité rouge, d'euphorbe etc., et l'on répétera ce procédé, si l'amélioration qu'on en obtient ne fait pas des progrès assez rapides.

§. 247.

On ne saurait espérer la guérison radicale de la dislocation spontanée des vertèbres, que dans le cas que l'on reconnaisse cette maladie dès le premier abord, car si la guérison s'effectue par l'ossification des jointures, ce qui les fait changer de forme et sortir de leur position naturelle, il en résulte une courbature de l'épine du dos incurable. Cette maladie est dans tous les cas très-dangereuse à cause

de son influence sur la moëlle vertébrale, c'est pourquoi elle devient quelquefois mortelle lorsqu'elle commence à peine à se déclarer.

§. 248.

On appelle tumeur scrofuleuse des articulations (*arthroncus scrofulosus*) une espèce de tumeur molle, élastique et de couleur pâle, qui pendant le cours de la maladie scrofuleuse se développe lentement aux articulations sans causer aucune douleur, et qui provient d'une lymphe muqueuse et glutineuse, qui s'est épandue dans la cavité de l'os, et gêne plus ou moins le mouvement des jointures. Cette maladie subsiste quelquefois bien des années sans qu'on daigne y donner quelqu' attention, parceque, à l'exception de l'immobilité de la jointure affectée, elle ne cause point d'inconvénient sensible. La guérison de ce mal opiniâtre devient infiniment plus difficile, par la complication de la goutte ou du mal vénérien, par suite de quelques efforts ou d'une refroidissement. Tant que les malades ne souffrent pas fortement de l'inaction de la jointure, ils ne songent guère à demander du secours, ou ils attendent jusqu'à ce que toutes les parties soient entièrement corrompues. Les frottements réitérés avec l'onguent de mercure double alternativement avec celui de jodine, sont d'une grande efficacité, si l'on en fait usage aux premiers moments du développement de cette maladie. L'expérience démontre, que l'irritation de la peau que l'on effectue moyennant de petits sachets remplis de verre pilé et placés nuit et jour sur ces tumeurs, contribue beaucoup à l'absorption; cependant il faudra joindre à cet expédient, pour l'usage intérieur, d'aussi fortes doses de muriate d'or simple que l'estomac du patient puisse en supporter. En cas que les malades commencent à res-

sentir de fortes douleurs, il faudra y appliquer des sangsues, et pour une inaction obstinée, on mettra un vésicatoire de cantharides autour de toute la jointure, puis on frottera la plaie qui en résultera, avec une forte dose d'onguent d'or dont l'efficacité est admirable en pareil cas. On ordonnera à cette occasion, outre l'usage continue du muriate d'or, les bains vaseux de *Piestian*, les *Fanghi* d'*Abano* ou les bains de *Warmbrunn*. La ponction, pouvant facilement devenir mortelle, et n'ayant jusqu'à présent jamais eu d'heureux succès, ne doit être hazardée, dans des cas désespérés, où la fièvre étique s'est déjà déclarée: il y a quelquefois encore moyen de sauver la vie par l'amputation de la partie malade.

§. 249.

Cette maladie se trouve quelquefois dès son commencement accompagnée d'une inflammation à la jointure du genou, et selon la diverse susceptibilité d'irritation du malade, aussi d'une fièvre plus ou moins violente. C'est ordinairement à la fin de cette dernière que les douleurs de la partie malade diminuent, l'excroissance grossit alors et l'on voit paraître une abondante matière jaunâtre et glutineuse; par cet évènement le mouvement des articulations se trouve tout-à-coup arrêté, la jointure du genou reste rarement pendant toute la vie dans cet état, mais la fatigue que ce membre a continuellement à supporter, peut-être aussi le frottement avec des drogues spiritueuses et irritantes, y provoquent tôt ou tard de nouvelles inflammations. Pendant ces inflammations, et pendant le développement de la carie, la tension et les douleurs du genou augmentent avec une nouvelle force, et l'on voit une tumeur séreuse se répandre sur toute cette partie dont la peau se couvre d'un rouge foncé tacheté de blanc, jusqu'à

ce qu'il en sorte enfin sans le moindre relâche des souffrances, une grande quantité d'impuretés liquides et infectes entremelées de beaucoup de sang. Cette tumeur blanche scrofuleuse du genou est souvent accompagnée de maux arthritiques et syphilitiques et s'observe chez les enfants comme chez les personnes adultes, mais le plus fréquemment chez les filles, quand elles approchent de l'âge nubile.

§. 250.

Quand même si l'on réussit, en extirpant la maladie scrofuleuse, à empêcher le développement total de cette maladie, il ne faudra pas moins tout mettre en oeuvre pour prévenir le dégorgement de la lymphe, en cherchant à faire partir le plus promptement possible l'inflammation scrofuleuse par de remèdes topiques et révulsifs. Il suffit pour cet effet de mettre à plusieurs reprises des sangsues autour de la jointure du genou, de ne pas arrêter le sang et de frotter le lendemain la même place avec un ouguent composé de poudre de cantharides, de garou et de graisse, outre cela on fera un cautère au dessus de la rotule, et l'on enveloppera ensuite le genou d'un taffetas ciré *). On pourra se servir du moxa chez les grandes personnes, et l'on changera après l'encaume en cautère, plus tard on fera l'application des sangsues. Ce qu'il y a de très-avantageux, c'est quand les parties souffrantes permettent quelque pression légère et uniforme. L'application réitérée des sangsues, le frottement alternatif des onguents de jodine et de mercure, contribue-

*) Il ne s'agit ici de l'usage du taffetas ciré pour cette maladie, que de ce qu'il y a à observer sur son application en général. Il ne rendra d'importants services, que lorsqu'il contribue à augmenter la transpiration de la partie qui en est couverte, sans trop importuner le malade par la sensation désagréable d'un très-haut degré de chaleur.

ront infiniment à faire partir les tumeurs scrofuleuses du genou, surtout si l'on ne néglige point pendant ce temps la cure anti-scrofuleuse, et si l'on joint à ce procédé l'usage des bains d'étuves, et après la guèrison surtout les bains de *Piestian* et les *Panghi* d'*Abano* pour rétablir la flexibilité des membres. La carie scrofuleuse qui s'empare de la partie malade après la sortie du pus, est très-difficile à guérir, la gangrène suit ordinairement en pareil cas l'amputation; c'est pourquoi il faut doubler d'efforts pour adoucir les souffrances par des bains émollients, par des cataplasmes des ciguë et de jusquiame; l'on ordonnera pour l'usage intérieur l'extraction du houblon (*extractum humuli lupuli*) et l'on tâchera de soutenir les forces du malade par le muriate de squine, en lui faisant respirer l'air de la campagne, et en observant une grande réserve dans le choix des aliments: la guérison s'effectue quelquefois de cette manière par l'ossification de la jointure.

§. 251.

Il n'est que trop communément usité en pareille circonstance que l'on continue, non obstant les vives douleurs que ce mal fait éprouver, à fatiguer encore long-temps la partie malade par un mouvement forcé ou par des remèdes domestiques, parmi lesquels on choisit de préférence les topiques spiritueux, comme agissant avec plus de force et de promptitude. Mais tous les expédients, même ceux qui sont autorisés par la nature du mal, manqueront leur but, si leur action n'est point secondée par une tranquillité absolue. Outre cela il faut observer, qu'il survient volontiers, après la guérison de ces maladies scrofuleuses du genou, des tumeurs lymphatiques, qui s'épandent dans la capacité du thorax ou

du ventre, où il se développe par la prolongation de cette maladie une phtisie scrofuleuse rapide, ce qui fait qu'on saurait rarement faire des pronostics favorables, même sous les auspices de la méthode curative la plus convenable.

§. 252.

Les personnes scrofuleuses qui grandissent avec vîtesse, souffrent souvent de douleurs qui empêchent les mouvements des articulations (*arthrodynia scrofulosa*); le frottement de la partie scrofuleuse souffrante avec de l'huile chaude de l'hièble (*oleum sambuci ebuli*) et avec une portion égale d'huile de jusquiame bouillie (*oleum hyoscyami coctum*) feront bientôt cesser cet inconvénient.

XV.

Des courbatures de l'épine du dos, qui se forment pendant la maladie scrofuleuse.

§. 253.

Les flexions plus ou moins ondulatoires de l'épine du dos, que nous observons chez les personnes bien-portantes, sont ce qui constitue proprement la forme naturelle de cette partie du corps; c'est pourquoi nous ne désignerons ici sous la dénonimation de courbature de l'épine du dos, que la déviation de cette forme normale. Cette colonne formant, pour ainsi dire, l'appui de la tête, faisant partie de la capacité du thorax, du ventre et du bassin, et que la plus grande partie des nerfs se trouvant dans un contact immédiat avec la moëlle continue de la colonne dorsale; on ne doit pas s'étonner de ce que cette courbature exerce une influence si marquante sur tout le reste du corps. Les courbatures de l'épine du dos sont ordinairement produites par le concours de plusieurs évènements nuisibles, mais nous ne pouvons nous occuper ici que de celles, qui se remarquent le plus particulièrement chez les personnes scrofuleuses.

§. 254.

Toute la constitution du corps, souffrant d'une

altération plus ou moins forte pendant la maladie scrofuleuse, en raison de la deféctuosité chronique du procès d'assimilation, il est tout naturel que les differentes parties, qui composent l'épine du dos, soit les parties dures ou molles, soit même les liquides, se trouvent dans un état continuel de souffrance. Dailleurs le développement de l'épine du dos se fait très- lentement chez les enfants scrofuleux, comme chez tous ceux qui ont de grosses têtes et de gros ventres. Dans cette circonstance la courbature provoquée par le concours de quelque cause extérieure, commence alors à se former à l'endroit, et de la manière, comme cela doit naturellement se faire en conséquence d'une influence nuisible et d'après l'action continue des muscles du dos.

§. 255.

Les causes qui contribuent, pour ainsi dire, artificiellement à entraver le libre développement de l'épine du dos, sont l'amollissement, la gêne que l'on oppose aux muscles en élevant les enfants, surtout en les faisant marcher à la lisière, ou dans la roulette, ou en les fatiguant par des travaux corporels et uniformes, ensuite le sommeil dans des lits de plumes et dans une position, où ils sont plus assis que couchés; les longues positions forcées par des maladies, des vêtements serrés, un travail prématuré de l'esprit, et enfin le corset, qui agit si contrairement à la destination naturelle de la poitrine, dont il réprime l'élasticité par une pression continuelle vers le haut, et qui produit un tel épuisement des muscles du dos retenus dans cette position forcée, que les personnes qui s'y sont accoutumées, ne peuvent plus se tenir droit, pour peu qu'elles se voient privées de ce soutien. Quelles ne doivent pas être les suites fatales, si l'on se sert encore de cette

pièce d'habillement, quelquefois mal faite, pour donner à l'épine du dos une direction contraire à celle que la nature lui a assignée. Ce qui donne également assez souvent occasion à la courbature de l'épine du dos, c'est l'excès des fatigues de cette partie, pendant que celles qui la composent, sont dans un état maladif par le changement de l'action des vaisseaux et par celui de la forme normale, et surtout par la diminution de l'élasticité des ligaments, et le relâchement de ceux-ci.

§. 256.

On observe chez les personnes affligées de cette infirmité, une grande irrégularité dans le développement de tout le reste du corps, surtout une grande disproportion des membres inférieurs relativement au tronc du corps, une démarche particulière, et quand ces personnes sont couchées, un maintien plus cintré que ne l'exige la courbature maladive de l'épine du dos; aussi voit-on comme une suite de la congestion du sang à la tête, se développer ou de l'imbécilité ou une intelligence très-précoce, mais toujours l'une et lautre accompagnées d'un caractère emporté et surtout d'une disposition à des apoplexies. Comme résultat d'une circulation interrompue, on remarque des varices aux parties inférieures du corps, et chez les femmes de fréquents écoulements de sang et des fleurs blanches, chez les hommes un développement extraordinaire des parties génitales avec un grand penchant pour la génération, ainsi qu'une sensibilité singulière du ventre pour le froid. La courbature engendre outre cela des maux des viscères de la poitrine et du bas-ventre, l'épilepsie, le mal de St. Guy, ou des spasmes, qui se manifestent diversement à quelques parties du corps.

§. 257.

La courbature de l'épine du dos se guérit le plus facilement lorsqu'elle commence seulement à se former, c'est pour cette raison qu'il ne faut pas négliger d'examiner attentivement et en diverses circonstances, la colonne dorsale des personnes scrofuleuses, ce qui se fait en passant premièrement en revue chaque vertèbre en particulier, pendant que le corps sera couché dans une position horizontale, et les bras allongés vers le bas; puis on répétera cette visitation lorsque le malade se tiendra debout, observant alors le maintien du corps, la direction des genoux et des pieds, la position des épaules, la proportion des clavicules, la direction des membres supérieurs, l'état des os de la hanche, des muscles du cou, du dos, de la poitrine, les muscles des fesses et des lombes, après cela la marche du malade, et sa manière de se servir de ses membres. Ensuite on lui fait prendre profondément haleine, observant l'état des côtes, du thorax et des vertèbres dorsales, et afin de pouvoir bien examiner les apophyses des vertèbres, on le fait plusieurs fois se baisser profondément en avant avec la tête et les épaules.

§. 258.

Une éducation physique bien soignée depuis la naissance des enfants, est le meilleur moyen de prévenir le développement de la courbature de l'épine du dos. Il serait donc à souhaiter qu'on laissât les enfants nouveau-nés, comme ceux d'un âge plus avancé, libres de mouvoir leur membres à volonté, qu'on ne les portât pas trop tôt, tout au plus après le troisième mois, et pendant très-peu de temps, les tenant tout droits, et changeant souvent de bras. Au retour d'une promenade on les mettra tout déshabillés sur un matelas de crins, afin qu'ils puissent dégourdir

leur membres et s'étendre à leur aise. Tous les essaies qui tendent à les faire marcher malgré eux, sont extrêmement nuisibles, puisque l'enfant, quand il se sera traîné assez long-temps par terre, se redressera bien de lui-même lorsqu'il s'en sentira la force. Plus tard il faudra observer le maintien des enfants lorsqu'ils seront assis debout, ou qu'ils marcheront, et l'on examinera de temps à autre l'épine du dos, parce que les dérangements nuisibles dans le mécanisme de cette partie ne sont pas rares chez des enfants fort vifs. Il faut aussi rejeter tout habillement incommode qui embarrasse le libre mouvement des muscles, et s'oppose au développement du corps. Toutes les parties mobiles doivent, pendant les exercices du corps, participer au mouvement principal. La poitrine doit s'élargir plus que dans l'état de repos, et tous les muscles doivent être mis en action. Plus tard on les acoutumera à des exercices gymnastiques, parce qu'ils mettent les intestins du bas-ventre dans une activité favorable à la digestion. C'est ainsi que l'on pourra permettre avec quelque restriction, selon les circonstances, la danse, la course, l'exercice à cheval, l'escrime, la lutte, la nage, les essais de porter et de lever des fardeaux. Toutes ces exercices peuvent se faire avant et pendant la puberté et aussi plus tard, mais il ne faut jamais oublier qu'on les permet à des personnes malades, et que pour cette raison, on doit les borner à un court espace de temps. Comme l'épine du dos se courbe, chez les enfants, plus volontiers en arrière, et pendant les scrofules abdominales, assez souvent en avant dans la région lombaire, et comme il est évident que cette partie souffre le plus lorsqu'on tient les enfants longtemps debout ou assis ou qu'ils sont fatigués : il sera bien à propos, après des leçons de plusieurs heures

ou après de longues fatigues, de les laisser reposer étendus pour quelque temps sur un matelas. De même il faut que les filles scrofuleuses remettent aussitôt leur corset à la fin d'une maladie grave, si elles l'ont porté avant, puisque la faiblesse et le relâchement des muscles dorsaux pourraient facilement occasionner pendant le rétablissement, une courbature de la colonne dorsale.

§. 259.

Nul autre motif ne doit plus entrer en considération, et il faut proceder avec la plus grande ponctualité et la plus grande persévérance à l'usage préscrit des remèdes intérieurs et extérieurs, lorsqu'il s'agit de prévenir la courbature de l'épine du dos, ainsi que de guérir les difformités qui se sont déjà développées. C'est pour cette raison qu'on ne saurait se charger que du traitement de tels malades qui souscrivent de se soumettre, sans restriction et pour le temps nécessaire, à toutes les ordonnances médicinales, et chez lesquels il n'y à point à craindre que les individus qui les entourent cherchent à les en détourner ou à y apporter quelque changement volontaire. Ces ordonnances ne doivent point être négligées dès lors une amélioration apparente que l'on remarque périodiquement à l'extérieur de la partie affectée, parce que ces avantages, quelque fois obtenus par un long et pénible travail, pourraient par ce moyen s'évanouir pour jamais en très-peu de temps.

§. 260.

La courbature des vertèbres cervicales a plus rarement lieu, et provient de ce que les personnes scrofuleuses se trouvent souvent obligées de pencher le cou de côté ou en arrière, rarement en avant, à cause du resserrement de la peau qui

reste toujours après la cicatrisation de quelques grosses scrofules externes au cou, pendant la suppuration des quelles, les malades, pour éviter des sensations douloureuses, ou dans l'impossibilité de mouvoir les muscles du cou, ne peuvent pas retenir la tête pesante dans sa position naturelle. Il y a aussi plusieurs travaux de mains, comme le dessin, la broderie, le tricotage et plusieurs autres, qui contribuent, ainsi que quelques jeux, à faire contracter ce défaut qui provoque insensiblement la courbature du cou. Il faut donc aussitôt qu'on s'aperçoit de la moindre fausse direction de la tête, employer tous les efforts, pour éloigner toutes les habitudes nuisibles et prévenir le développement d'un semblable défaut: car le maintien courbé du cou trop long-temps prolongé, amène à la fin une altération dangereuse des vertèbres cervicales, qui est toujours très-difficile à guérir. L'on remédie au raccourcissement de la peau, en la frottant avec de l'onguent mercuriel, auquel on ajoutera un peu d'huile d'amandes et de jusquiame, en mettant des cataplasmes émollients autour du cou, et en résolvant d'avance les scrofules extérieures du cou au plus vite que possible. Il faut également se hâter de faire disparaître les ulcères suppuratifs ou au moins d'en diminuer les souffrances. On provoquera ensuite des irritations artificielles sur la peau entre les épaules, et l'on tâchera de ranimer les muscles relâchés du côté sain, qui paraissent, pour ainsi dire, amaigris par une longue inaction, en les frottant avec de la poudre de camomilles, avec de l'eau de cologne, ou avec de l'esprit volatil d'amoniac. Pendant ce temps on cherchera à faire cesser le gonflement et la raideur des muscles affectés du côté malade par des onguents et des cataplasmes émollionts, et en les frottant avec une teinture com-

posée de castoréum et d'une égale partie d'opium. Si la courbature du cou provient de la grosseur extraordinaire de la tête, on fera coucher le malade pendant plusieurs heures dans une position horizontale sur un lit de repos, exposé au grand air dans un jardin, et on lui frottera le cou plusieurs fois par jour avec des irritants, ayant soin d'entretenir continuellement des ulcères artificiels entre les épaules. Les remèdes extérieurs et intérieurs et surtout les bains de vapeurs, doivent toujours être employés pour la guérison de la maladie scrofuleuse avec une considération particulière pour les circonstances et les parties affectées.

§. 261.

Nous ne saurions assez conseiller aux malades affligés de la courbature du cou, de se livrer à des exercices, par lesquels il seront forcés de tenir la tête dans une direction opposée à celle que lui ont fait prendre les souffrances de la maladie : nous recommandons principalement l'exercice suivant. On attachera à un large bandeau frontal du côté de la courbature du cou, un cordon long de quatre à six pieds, qui passe sur une poulie à quelque distance de la tête, et dont l'autre bout sera attaché à un poids proportionné. La difficulté de soutenir ce poids, entretiendra dans une action continuelle les muscles bien portants et relâchés du côté opposé, qui se trouvent, pour ainsi dire, paralysés par une longue inaction, ce qui, sans égard pour la plus ou moins forte pesanteur du poids, contribue essentiellement à fortifier les muscles du cou. Les malades peuvent se livrer à cet exercice plusieurs heures par jour presqu'en jouant lorsqu'ils seront assis. L'exercice des membres supérieurs du corps influe aussi très-avantageusement sur le rétablissement de la forme normale du cou. Les appareils fixés aux hanches des

enfants pour leur faire tenir la tête droite, sont très-peu recommandables, parce que cette méthode peut avoir des conséquences fatales pour les os des hanches. Des machines par lesquelles on cherche à redresser le cou avec force, ne produisent aucun effet, et sont encore plus préjudiciables.

§. 262.

L'épine du dos est toujours un peu arquée en arrière chez les personnes scrofuleuses, ce qui est une marque certaine de l'état infirme de toutes les parties de l'épine du dos. Le développement suivant se trouve alors plus fortement favorisé par ce que les enfants sont souvent obligés de rester assis plusieurs heures de suite sur des chaises sans dosier, puis par la faiblesse du corps, surtout par celle des muscles dorsaux après de graves maladies. On trouve cette defectuosité de l'épine du dos ordinairement accompagnée de l'enfoncement de la tête entre les épaules, et d'un resserrement de la capacité du bas-ventre. L'état comprimé de cette dernière partie produit un déplacement considérable des viscères du ventre, des veines, des artères, du conduit galactophore, surtout un grand changement dans le système nerveux, et par suite de cela un désordre plus ou moins sensible dans les fonctions de tous ces organes.

§. 263.

Il faut, en pareil cas, suspendre autant que possible les fonctions de l'épine du dos; car en négligeant cette précaution, on ne ferait que seconder le développement de la courbature. Outre cela il est nécessaire de procéder avec vigueur contre la maladie scrofuleuse, et de retenir le corps pendant plusieurs heures du jour, dans une position horizontale, et afin qu'il n'en resulte point d'épuisement pour les muscles dorsaux, on fera frotter à sec l'épine du

dos pendant quelque temps avec de la poudre de camomilles, et on la lavera ensuite avec de l'eau fraîche, avec du vin, avec de l'esprit de vin ou avec de l'esprit de vin formique délayé dans de l'eau froide. Il faut aussi de temps en temps réveiller les malades pendant la nuit, afin de les faire redresser dans leurs lits. Dans les cas rares où l'on découvre par l'attouchement, des douleurs dans les vertèbres, l'on mettra sur le long de la colonne vertébrale des sangsues à plusieurs reprises, des emplâtres de savon, de mercure, et l'on ordonnera selon le besoin des vésicatoires et des frottements avec l'onguent de tartre émétique. Tout ce qui fortifie le corps en général, augmente aussi les forces des muscles dorsaux et concourt favorablement à la guérison. Ainsi l'on recommandera principalement à ces malades le sejour à la campagne, de prendre des bains martiaux naturels ou aromatiques, et de boire des eaux minerales férugineuses. Mais on doit surtout leur déconseiller un travail soutenu, des excès en allant à pied ou en voiture et en dansant, ainsi que de lever ou de porter de lourds fardeaux, et surtout les longues veilles.

§. 264.

Quand pendant la maladie scrofuleuse la partie lombaire de la colonne vertébrale est forcée de plier insensiblement sous le poids du thorax et de la tête, à cause de l'état maladif des vertèbres et des ligaments, alors il en résulte une tendance naturelle de l'épine du dos à rétablir l'équilibre, et par conséquent une courbature oblique. Si cet évènement a lieu pendant la puberté et à la suite d'une maladie grave, il a ordinairement sa source dans un défaut d'exercice absolument nécessaire à mettre les muscles dorsaux en action, ou il provient d'une longue et pénible attitude sur une chaise sans dossier, ou de la hauteur

de traversins qui tiennent la tête trop élevée au lit; il provient aussi de l'habitude de se tenir sur une jambe, ou dans une position oblique en écrivant et dessinant, d'un maintien forcé du corps nécessité par certains métiers, ou enfin de tous ces essaies par lesquels on cherche à donner à l'épine du dos une direction artificielle et contraire à celle que la nature lui a assigné. Vu le plus fréquent emploi du bras droit, les courbatures se forment le plus volontiers du côté gauche vers le côté droit et le plus souvent aux environs de la troisième vertèbre dorsale. La courbature oblique de l'épine dorsale est ordinairement accompagnée de celle de la région lombaire; c'est pour cette raison que l'on remarque presque toujours plusieurs tortuosités à la fois.

§. 265.

Le développement de la courbature oblique se reconnaît d'abord par le déplacement des apophyses vertébrales, d'ailleurs l'omoplate du côté de la courbature se trouve dans ce cas plus élevé et poussé en arrière que l'autre. Si les tortuosités sont considérables, alors on voit ordinairement l'un des côtés plus arrondi et convexe, l'autre rapetissé et comprimé, la tête et le cou penchant, le thorax applati, une marche singulière et le port forcé. La courbature oblique manifeste des effets nuisibles sur la poitrine et sur les intestins du bas-ventre, elle défigure le bassin, et fait que les ligaments intertransversaires cartillagineux et élastiques des vertèbres, perdent leur élasticité et disparaissent enfin tout-à-fait d'un côté, pendant qu'ils s'enflent de l'autre. Les vertèbres s'étant dans cet intervalle applaties et amincies, se déplacent de diverses manières, et finissent enfin par s'ossifier entre elles. La courbature oblique de l'épine du dos, se développe ordinairement chez les

enfants de neuf à dix ans, surtout chez les filles, quand elles approchent de l'âge nubile, où elles sont la plupart sujettes à la contrainte d'une éducation gênante.

§. 266.

Toutes les mesures qui viennent d'être recommandées, pour prévenir les courbatures de l'épine du dos en général, sont aussi applicables à la courbature oblique, mais on doit en même temps avoir principalement soin de ce que les enfants soient appuyés à la région lombaire, et qu'ils aient les bras également posés sur la table ou sur le pupitre d'une hauteur proportionnée en écrivant en dessinant ou en brodant, et que leurs hanches ne souffrent d'aucun vêtement serré ou pesant. Ce n'est que lorsqu'on découvre la tortuosité de l'épine du dos tout de suite, dans son premier développement, que la guérison parfaite est encore possible. Quand elle a achevé son développement, elle produit les altérations incurable des vertèbres sus-mentionnées, et même celles des muscles que l'on ne saurait plus y remédier dans l'âge viril, même par les moyens les plus violents.

§. 267.

Lorsque la courbature oblique commence à se former, il faudra avant toute autre chose, faire cesser les fonctions naturelles de l'épine du dos, en tenant le corps couché dans une position horizontale, et en cherchant à rétablir l'action des muscles dorsaux; ce dernier point s'exécutera d'après la méthode indiquée §. 263. Outre cela on mettra à plusieurs reprises de sangsues à la partie lombaire de l'épine du dos, et l'on y formera des ulcères artificiels moyenant l'onguent de tartre émétique, administrant en même temps des remèdes efficaces contre la maladie scrofuleuse. Quoique le côté comprimé du thorax puisse

le mieux être redressé par l'action des muscles brachiaux du même côté, et par le fréquent mouvement de l'épine du dos dans le sens contraire, il n'en est pas moins une plus forte courbature à craindre dans la région des vertèbres lombaires; on doit plus généralement recommander les mouvements beaucoup plus avantageux des pieds et des mains, tels qu'on les fait en dansant, en tirant les armes, en courant, en montant à chéval, en grimpant surtout sur des échelles de cordes. Tous ces exercices contribuent au dégourdissement des muscles, et produisent un effet salutaire sur la partie inférieure et supérieure de la colonne dorsale. Quoique les malades, puissent après le redressement de l'épine du dos et le rétablissement des muscles de la partie souffrante, se vouer à leurs occupations sans avoir de rechûtes à craindre, ils n'en doivent pas moins être très-exacts dans l'observation d'un régime réglé, et continuer avec persévérance les remèdes anti-scrofuleux intérieurs et extérieurs, comme aussi les irritations de la peau.

§. 268.

L'application des appareils mécaniques pour redresser l'épine du dos, exige une très-grande prudence, car dans l'enfance on n'en saurait nullement faire usage, vu la constitution délicate du corps; dans un âge plus avancé, où le développement de toutes les parties du corps ne se fait point également, on doit en user avec d'autant plus de circonspection, qu'il est impossible de calculer avec précision la force que l'épine du dos peut opposer à l'action du mécanisme, et qu'on saurait encore moins désigner au juste la place où la principale pression doit avoir lieu. Dans l'âge viril on doit s'attendre à cause de la dureté des os, et de l'inflexibilité des ligaments, et à

cause de l'immobilité des cartillages et des muscles, que le mécanisme produira plutôt une fracture des vertèbres qu'un changement favorable de la difformité. Aussi ne faut-il jamais employer des machines seules pour étendre l'épine du dos, parce qu'elles extenuent les muscles et les rendent incapables de soutenir la colonne dorsale, c'est pour cette raison qu'on voit insensiblement s'évanouir l'amélioration qu'on en a obtenu, dès qu'on en fait plus rarement usage, et qu'on laisse à l'épine du dos la liberté d'exercer ses fonctions naturelles. On ne saurait encore moins fixer avec précision l'époque de la maladie, où l'on pourrait tenter ces essais avec quelqu' avantage, car ils peuvent facilement avoir de suites fatales, quand on les applique mal à propos pendant le développement de la courbature, et après ils ne sont plus d'aucune utilité. Enfin il est prouvé par l'expérience que l'usage inconvenable de ces mécanismes contribue à augmenter la difformité, en paralysant l'action des muscles dorsaux. Cependant, malgré les exemples qu'on a devant les yeux, on ne cesse d'accorder une pleine confiance à ces machines, parce que les annonces que l'on en fait, et qui se ressemblent presque toutes, promettent des effets infaillibles et très-prompts, sans égard aux causes qui ont donné lieu aux courbatures et sans considération pour la susceptibilité des individus ou des relations accessoires. Quand après cela les malades ne peuvent pas supporter les souffrances des essais douloureux et chèrement payés qu'on a fait sur leur corps, alors on rejette la faute de la non-réussite sur la sensibilité du malade, qui n'a pas voulu laisser à la machine le temps de faire son effet. On ne saurait se promettre un heureux résultat de l'action mécanique que lorsque son application se fait avec une considération particulière

pour toutes les circonstances sus-mentionnées, et qu'on aura soin d'y joindre, outre l'usage des remèdes extérieurs et intérieurs contre la constitution défectueuse du corps, l'observation de toutes les règles préscrites de la diététique. J'ai eu la satisfaction de me convaincre en 1829, que l'institut de Monsieur Blömer à Berlin a répondu sous rapport à toutes mes attentes.

§. 269.

Les diagnoses sont favorables, lorsque les malades peuvent avec quelque effort, étendre l'épine du dos, et lorsque les tortuosités obliques diminuent, quand le corps se trouve un peu penché. De même on peut encore espérer la guérison, s'il n'y a ni symphise des articulations, ni apparence d'un ostéocope scrofuleux, ou si les muscles du cou et du dos ne sont pas encore tellement en contraction qu'il y en résulte un gros bourrelet d'un côté, et si le milieu des côtes n'a pas encore près la forme d'un angle. Toute courbature qui a achevé son développement dans l'âge viril, est incurable.

XVI.

Histoires de Maladies.

1.

Guérison radicale de scrofules cervicales invétérées et d'une grosseur considérable.

Une femme âgée de trente-deux ans, affectée de scrofules abdominales héréditaires, avoit trois fois heureusement accouchée, quoique la glande thyroïdienne d'une grosseur considérable depuis sa jeunesse, et les glandes des deux côtés de la machoire inférieure, se fussent fortement enflées pendant chaque grossesse, et que la pression causée par la grosseur énorme des sus-dites glandes sur la trachée-artère eût chaque fois rendu le travail de l'enfantement extrêmement pénible. La dilatation de ces glandes enflées avoit été telle pendant la quatrième grossesse, qu'on aurait eu de la peine à faire deux fois le tour du cou avec un mouchoir d'une aune de largeur, et la malade se trouva à l'approche de l'enfantement sur le point d'étouffer, à cause de l'accumulation des viscosités dans la trachée-artère, et à cause de la pression des glandes enflées sur le larynx. L'évacuation des viscosités fut opérée avec un scrupule d'ipécacuanha, cette incommodité cessa, et l'accouchement eut heureusement lieu, quoique la malade ne pût après son accouchement, comme avant, domir que sur son séant, et qu'elle se trouva fort incommodée de la grande secrétion des viscosités du pharynx. On ne

put cependant rien entreprendre pendant l'allaitement pour éloigner la cause principale de cette incommodité; c'est pour cette raison qu'on profita du sèvrement pour effectuer, par des révulsions topiques, la diminution des glandes enflées: car à cette époque l'action des vaisseaux absorbants se trouve artificiellement augmentée par les remèdes laxatifs qu'on emploie pour faire cesser la secrétion du lait dans les mammelles. Outre l'usage journalier d'un purgatif, composé de trois onces d'eau laxative de Vienne, on appliqua le jour, où le sèvrement commença, cinq sangsues sur chacune des trois glandes enflées, après le départ desquelles, on entretint l'écoulement du sang pendant trois heures avec des cataplasmes émollients. On ne permit à la malade pour toute nourriture qu'un faible bouillon clair, en lui recommandant, comme condition principale de sa guérison, de s'abstenir pendant bien du temps de tout aliment nourrissant et de ne jamais se rassasier. La secrétion du lait ayant cessé, on ordonna des pillules composées d'une extraction de plantes dissolvantes, d'une petite dose de Mercure dulcifié, et de poudre de séné; puis on fit frotter trois jours par semaine, les glandes enflées pendant quinze minutes avec un demi-scrupule d'onguent mercuriel. L'application des sangsues avoit tellement diminué la pression sur le larynx et la secrétion incommode des viscosités, que la malade put enfin dormir étendue dans son lit. Dans l'espace d'une année, la grosseur des glandes enflées, ainsi que toutes les incommodités qui en étaient résultées, avoient diminué de deux tiers moyennant l'application réitérée des sangsues et l'usage prudent des remèdes évacuatifs mentionnés ci-dessus et de plusieurs bains du Danube. Dans le cours de cette année on avait mis à quatorze reprises quinze sangsues chaque fois sans qu'il en fût jamais ré-

sulté aucun dérangement sensible dans l'état général de santé, puis on avait fait prendre à la malade, quinze grains de Mercure dulcifié, et l'on avait fait des frottements avec une once d'onguent mercuriel double. Durant l'usage des remèdes sus-dits, il n'y eut que de faibles accès de fièvre très-courts, et toujours suivis d'une diminution visible de la circonférence des glandes enflées. Le désenflement total arriva enfin sans fièvre, après qu'on eut fait prendre pendant trois mois le cinquième d'un grain de muriate d'or par jour, et chaque semaine un bain du Danube. Pendant l'usage du muriate d'or les évacuations de la selle se faisoient régulièrement chaque jour, la secrétion de l'urine était abondante, et l'on y remarquait surtout un dépôt considérable.

2.

Flux scrofuleux du nez devenu incurable au défaut de soins.

Une fille scrofuleuse âgée de trente ans, dont les frères et soeurs étaient affectés en partie de scrofules abdominales et en partie de scrofules pulmonaires, se trouva à l'approche de sa nubilité incommodée d'un catarrhe scrofuleux de la membrane pituitaire. L'écoulement continuel d'une viscosité acrimonieuse, et de faibles inflammations souvent réitérées firent qu'on employa contre ce prétendu gros rhume malin, des remèdes topiques alternativement avec des émollients et astringents, faisant continuellement séjourner la malade dans une température égale, parce qu'on s'était aperçu que le mal empirait au moindre changement d'air. La sensibi-

lité de la peau se trouvant ainsi portée à un très-haut degré, la malade eut un jour l'imprudence de s'exposer toute échauffée de la danse, à un courant d'air très-froid lorsqu'elle eut ses règles pour la première fois. Cet accident fut suivi après peu d'heures de la cessation de cette purgation périodique, d'une forte inflammation et d'un énorme gonflement du nez, accompagné de fièvre et de violents maux de tête. Des remèdes révulsifs et une diète réglée ayant apporté quelque soulagement à ces maux, il commença à sortir du nez, une humeur épaisse de couleur jaune et verdâtre, dont la qualité et l'odeur décélaient d'abord la carie scrofuleuse du nez. On s'étoit servi depuis plusieurs années, des remèdes topiques qui produisirent toujours quelque amendement momentané, mais jamais on n'avait songé à employer des remèdes intérieurs spécifiques contre la maladie scrofuleuse, parce que cette maladie ne causait point de changement assez marquant dans l'état général de la santé, et qu'elle n'incommodait que par le dit écoulement du pus de temps à autre plus abondant, et accompagné d'une assez mauvaise odeur. Plus tard on se servit alternativement des remèdes martiaux, de quinquina, du muriate de chaux et de baryte, ainsi que de diverses décoctions pour l'usage intérieur. Extérieurement on employa alternativement des étuvements et des injections émollientes, astringentes et caustiques. Tous ces expédients n'eurent aucun succès, parce qu'on les changea continuellement au hazard et suivant le caprice de la malade, sans se mettre en peine d'observer quelque régime diététique : c'est ainsi que cette fille, dégoûtée de l'usage continuel des remèdes ne put guérir. Les progrès de la carie scrofuleuse du nez se font avec lenteur et insensiblement, sans inconvénients pour les autres

fonctions naturelles du corps, et elle ne cause, hormis cette odeur infecte et les atteintes d'un enchifrenement continuel, nul autre important désagrément.

3.

Prompte guérison de fleurs blanches invétérées malgré l'usage de beaucoup de remèdes inconvenables.

Une femme âgée des trente-huit ans, affectée de scrofules abdominales, et qui avoit trois fois heureusement accouchée, souffrait depuis sa plus tendre jeunesse d'une interruption périodique des évacuations de la selle pendant qu'en même temps les fleurs blanches s'étaient développées. Pendant plusieurs années on avoit alternativement fait usage de remèdes purgatifs drastiques, de remèdes martiaux, de quinquina, de bains sulfureux et ferrugineux, ainsi que d'injections astringentes et fortifiantes. La malade avait toujours conservé son embonpoint malgré ces affections chroniques, et avait toujours eu bon appétit. Elle ne devient allarmée pour sa santé, que quand elle apperçut une diminution de son appétit, et une plus forte opiniâtreté de la selle. A cette époque le bas-ventre commença à se gonfler insensiblement pendant que les autres parties s'amaigrissaient d'une manière étonnante; les purgations menstruelles se renouvellaient toutes les trois semaines, duraient chaque fois dix jours, et causaient une perte de sang considérable. J'ordonnais alors des pillules composées d'une extraction de pissenlit, de chardon bénit à parties égales, avec un peu de mercure dulcifié et de poudre de rhubarbe. En faisant suspendre

les injections du vagin, je fis observer à la malade une diète très-rigoureuse, et lui recommandai de prendre tous les soirs un lavement d'une infusion de camomilles avec l'extraction de chicorée, de pissenlit et de fumeterre. Outre cela, comme c'était en automne, je lui conseillai, de ne sortir que par un temps très-sec, et de se tenir plus souvent couchée qu'assise pendant la période de ses menstrues. L'usage constant de ces remèdes pendant tout l'hiver, avait fait revenir l'appétit, les évacuations de la selle se faisaient régulièrement, et la grosseur du bas-ventre s'était considérablement fondue. Les forces avaient peu avancé parce que la secrétion morbifique du vagin ne discontinuait point, et que les purgations menstruelles, se faisant toujours irrégulièrement, causaient ordinairement une perte de sang considérable pendant quinze jours. Comme ces accidents ne pouvaient provenir que d'une faiblesse des parties génitales, produite par l'abus des injections et de la longue durée des fleurs blanches, j'ordonnai à la malade de prendre les bains martiaux de Pyrawarth près de Vienne en Autriche pendant l'été et d'interrompre l'usage de tous les remèdes intérieurs. Après que la malade eut fait usage de ces bains presque sans interruption pendant trois mois par un temps très-favorable, on remarqua une amélioration considérable dans toute la constitution du corps. La malade avait repris son embonpoint, et tellement perdu l'inquiétude que lui avaient donnée le peu d'espoir de sa guérison, qu'elle ne fit plus attention dès lors à la perte de sang qu'elle éprouvait encore pendant les menstrues, quoique d'ailleurs fort régulières. Il en fut de même de ses fleurs blanches qui s'en suivaient toujours, mais ne duraient que peu de jours, de sorte qu'elle mit à la fin tous les médica-

ments entièrement de côté, quoique le peu d'incommodités qui la gênaient encore de temps à autre, eussent facilement cédées à la persévérance d'un régime diététique et à l'usage de quelques remèdes martiaux.

4.

Dartre scrofuleuse, qui s'étoit formée après la disparition de scrofules externes.

Un jeune homme âgée de vingt-quatre ans, avait les glandes cervicales peu enflées depuis son enfance. Ces enflures, contre lesquelles on n'avait jamais essayé aucun remède, disparurent tout-à-coup après un grand échauffement et de violents vomissements causées par un engorgement de l'estomac. Peu de jours après on remarqua sur le visage de petits boutons, qui rejetèrent en se crévant une humeur acrimonieuse dont il résulta une dartre scrofuleuse, qui se répandait sur le nez, les joues, et le front. Le malade lui-même avait indiqué la disparition des scrofules externes, comme la cause de ce nouveau mal. Malgré toutes ces assertions, et quoiqu'on vît l'écorce épaisse s'étendre de plus en plus, on persista néanmoins d'ordonner, alternativement avec des remèdes émollients extérieurs, des remèdes astringents composés d'opium, et de temps à autre des laxatifs: mais tous ces expédients n'eurent aucun succès. À la fin on proposa un plan curatif anti-syphilitique, non obstant qu'il n'y eût aucun raison de supposer la présence d'une maladie semblable. Sur ces entrefaites le malade eut l'idée de venir demander mes secours. Je fis d'abord mettre sur ces écorces épaisses de cataplasmes chauds composés

de pain blanc, de lait, et de safran. On les enduisit ensuite le soir d'une extraction de ciguë seulement délayée dans du lait, et l'on humecta plusieurs fois par jour les places peu à peu délivrées de l'écorce avec une solution de six grains de sublimé, dans quatre onces d'eau destillée. En même temps on provoqua un exanthême artificiel à la nuque par le frottement d'un onguent de tartre émétique; puis j'ordonnai pour l'usage intérieur des pillules composées d'une extraction de chiendent, de ciguë et de quelques grains de mercure dulcifié, défendant au malade tous les mets salés et épicés, le vin, le café et la bière. Quoïque après trois semaines la dartre scrofuleuse du visage fût entièrement guérie, l'on continua néanmoins l'usage de ces pillules encore pendant trois mois, et l'on fit tous les cinq jours des frottements avec l'onguent de tartre émétique. À la fin j'ordonnai au convalescent, six semaines après que tous les médicaments furent mit de côté, de prendre les eaux de *Baden* dans la saison favorable. Il y a environ près de dix ans que cet homme se porte depuis parfaitement bien.

5.

Baryecoie scrofuleuse provenant d'une affection de la trompe d'Eustache.

Une fille âgée de dix-sept ans, affligée des scrofules externes au cou et d'une induration des glandes tonsillaires, éprouvait depuis ses premières purgations menstruelles une difficulté toujours croissante de l'ouïe, accompagnée d'un bourdonnement d'oreilles. Cette baryecoie cessa ordinairement pour quelque temps après une forte expectoration des se-

crétions pituiteuses, accumulées dans le pharynx. Ce mal qui inquiétait beaucoup la malade, s'était toujours augmenté à chaque renouvellement des purgations menstruelles, qui étaient très-faibles non obstant qu'on eût fait usage, pendant deux ans, de différentes injections par le canal auditif, ainsi que de divers autres remèdes intérieurs. D'après mon opinion, cette barycecoie provenait d'une altération scrofuleuse des secrétions pituiteuses, qui obstruaient de temps à autre la trompe d'Eustache. Il n'est point de doute que l'insuffisance des purgations menstruelles, en faisant monter le sang à la tête, avait favorisé le dévéloppement de cette maladie. On appliqua donc cinq sangsues à chaque apophyse, on fit prendre à la malade tous les jours neuf grains de pillules de *Ruff*, et on lui ordonna outre les gargarismes émollients, avec du miel de rose, des frottements à la nuque avec un onguent composé d'une partie de poudre de cantharides, de deux parties de poudre de garou et de trois parties de graisse. Lorsqu' après quatre mois la baryecoie fut éloignée avec le bourdonnement d'oreilles par l'application réitérée des sangsues et des autres remèdes susdits, et qu'il partit une quantité suffissante de sang avec les purgations régulières, l'on ordonna enfin le muriate calcaire, afin de prévenir toute rechûté par la guérison radicale de la maladie scrofuleuse, et l'on en joignit à la malade d'entretenir une faible irritation au cou moyennant l'onguent mentionné ci-dessus. Il est probable que la malade a cessé de se conformer à cette instruction. Je ne l'ai plus revue depuis ce temps, et je crains fort qu'une rechûte n'ait rendu le mal incurable.

6.

Otorrhée scrofuleuse, dont la guérison fut suivie de maux de cerveau.

Une fille de vingt-deux ans, affectée depuis sa deuxième année, tantôt d'exanthêmes scrofuleux à la tête et au visage, tantôt d'ophtalmie et de scrofules externes au cou, souffrait à différentes reprises de la fièvre tierce. Les guérisons précipitées de cette fièvre avec la poudre de quinquina furent, toujours suivies d'un violent mal de tête qui se renouvellait bien des fois, et ne cessait qu'à l'arrivée des menstrues, lorsqu'une humeur purulente commençait enfin à s'écouler des oreilles de temps à autre. Après le développement de cette otorrhée, les exanthêmes, les scrofules externes, ainsi que les maux d'yeux disparurent, mais l'écoulement se prolongea au contraire d'autant plus, et à la fin ne discontinua point du tout. Les maux de tête ne cessèrent que lorsque cette humeur purulente dégorgeait avec abondance. Je ne trouvais, lorsque la malade vint demander mes conseils, malgré la longue durée du mal, aucune altération visible dans le canal auditif à l'exception d'une forte otorrhée. Le bas-ventre était dur et gonflé, les purgations menstruelles étaient très-faibles, les évacuations de la selle fort irrégulières; avec tout cela la malade était très-susceptible d'irritation. J'ordonnai une composition de pillules composées d'une extraction de chiendent, de fumeterre, de ciguë et de mercure dulcifié, avec de la poudre de jalappe et de rhubarbe. Outre cela je fis prendre tous les jours une demi-tasse de l'infusion froide de feuilles de séné, et j'appliquai l'emplâtre d'euphorbe à l'apophyse. Je conseillai d'entretenir une irritation con-

tinuelle avec l'onguent de tartre émétique, et de prendre des pédiluves salsugineux. Dans l'espace de trois semaines l'otorrhée avoit sensiblement diminué, mais la malade sentait de temps à autre une douleur particulière dans les oreilles, laquelle fut cependant bientôt éloignée au moyen de fumigations de jusquiame qu'on introduisit dans le canal auditif: cette opération fut chaque fois suivie d'un mal de tête passager. L'otorrhée cessa dans l'espace de quatre mois, et la malade discontinua après six semaines, l'usage médicinal non obstant mes exhortations; il survint alors une inflammation érysipélateuse considérable aux oreilles, laquelle dégénéra ensuite en une dartre scrofuleuse très-humide, qui fut guérie en trois mois, par le muriate de chaux employé intérieurement, et par le sublimé employé extérieurement. La malade delivrée de l'otorrhée et des maux de tête regarda de nouveau l'usage des remèdes intérieurs et extérieurs comme supperflu, ce qui lui attira de violentes douleurs de tête qui se faisaient principalement ressentir au front, et qui étaient accompagnées de convulsions des muscles faciaux et des membres inférieurs, d'étourdissements et de fièvre.

On obtint, à la vérité, en très-peu de temps, une diminution des accidents les plus inquiétants moyennant l'application de neuf sangsues à chaque tempe, après avoir entretenu le saignement pendant trois heures, et ayant fait prendre à la malade quatre onces d'eau laxative de Vienne pendant vingt-quatre heures, et toutes les trois heures trois grains de mercure dulcifié; mais la malade qui le soir du même jour n'avait que peu de fièvre, se trouva la nuit suivante dans un état de délire tellement inquiétée par des rêves sinistres, qu'elle se blessa

elle-même, dans son anxiété aux deux mains. Comme les souffrances scrofuleuse de la pellicule du cerveau faisaient craindre une altération organique de cette partie délicate, et qu'il en résulte ordinairement une maladie des nerfs incurable, on appliqua de nouveau sept sangsues à chaque tempe, et l'on ajouta à une moindre dose de mercure dulcifié la digitale pourprée. On fit ensuite prendre à la malade, la même dose d'eau laxative de Vienne, pendant qu'on fit deux fois par jour des frottements sur une large surface de la nuque avec l'onguent de tartre émétique. L'état de la malade, exempte de fièvre, commençait à s'améliorer; son sommeil seulement était extrêmement inquiet, et elle se trouvait souvent attaquée de convulsions au visage; outre cela elle prétendait éprouver une sensation fort désagréable qui lui semblait provenir d'un air extrêmement froid passant sur le front fortement échauffé; cela lui arrivait, quoique les fenêtres furent fermées, surtout quand on essayait de guérir l'exanthême artificiel. On réitéra plusieurs fois l'application des sangsues aux environs des tempes, et en changeant, selon l'exigence, l'usage des sus-dits remèdes intérieurs, et en entretenant l'exanthême artificiel à la nuque et une irritation continuelle de garou aux deux bras, on obtint enfin un tel amendement dans l'état de santé de la malade, qu'elle n'éprouva plus cette impression froide au front que pour peu de tems à l'approche des purgations menstruelles et que seulement dans cette période le sommeil devint un peu plus inquiet. La malade alla ensuite à la campagne lorsque la saison le permit, et y prit, en faisant beaucoup d'exercice en plein air et en continuant à entretenir les exanthêmes artificiels, les eaux dissolvantes de *Luhatschowitz* avec un si bon succès qu'elle put après

trois mois cesser la cure des eaux minérales et l'usage des remèdes irritants, étant depuis entièrement rétablie.

7.

Maladie scrofuleuse produite par plusieurs causes externes et pendant laquelle la coxalgie eut trois fois lieu.

Le premier-né de parents robustes et bien-portants, et lequel était d'une très forte-constitution, eut souvent à boire du vin et même de l'eau de vie, pendant qu'on l'entretenait d'une nourriture fort grossière, et qu'on la lui donnait assez irrégulièrement. Comme on trouvait l'état d'ivresse d'un enfant âgé de deux ans assez plaisant, on répéta souvent ce jeu insensé, de sorte que l'enfant prit insensiblement du goût pour cette boisson, ce qui fit que ses traits, sans cela déjà fort grossiers, ressemblèrent bientôt à ceux d'un homme avancé en âge. Toute la constitution extérieure du corps s'était tellement altérée, et le bas-ventre tellement gonflé, qu'on ne put plus méconnaître l'empreinte de la maladie scrofuleuse. Dans la troisième année, il se répandit sur tout le corps une dartre scrofuleuse humide, accompagnée de fièvre et d'une très-forte démangeaison qui l'incommodait principalement au visage. Le mercure dulcifié, de temps à autre, l'eau laxative de Vienne ainsi que des fomentations avec la petite mauve et la jacée mêlée à du lait dont on fit tous les jours usage, effectuèrent peu à peu la guérison; mais elle ne fut pas de longue durée, parce que le froid de la saison, et l'humidité de l'habitation, réunis à une

nourriture grossière et indigeste, causèrent bientôt une rechûte. On ordonna alors une demi-drachme de muriate de chaux par jour pour l'usage intérieur, conjointement avec les susdites fommentations. On se servit pour le frottement des parties de la peau les plus affectées, d'un onguent composé d'un grain de muriate d'or simple et d'une drachme de saind doux, en recommandant plus de circonspection relativement au choix des aliments. A peine eut-on, à l'approche de la bonne saison, obtenu quelque succès favorable de ces procédés médicamenteux, que l'on se dispensa de tout usage médicinal, et qu'on négligea tous les préceptes diététiques. Les exanthêmes scrofuleux ne tardèrent alors point à se déclarer de nouveau en divers endroits de la peau, tantôt se guérisant d'eux-mêmes, tantôt revenant ailleurs, et cela durant un assez long espace de temps, lorsque l'enfant commença tout-à-coup à boîter dans sa cinquième année après un châtiment qu'on lui avait trop rudement infligé. Depuis cet accident il se heurta souvent le pied contre les élévations du plancher, et tomba plusieurs fois. De ces symptômes, et de la douleur que lui causait de plus en plus le mouvement du pied gauche, ainsi que de la direction que ce dernier avoit pris, il étoit facile de juger qu'une inflammation scrofuleuse s'étoit développée par suite d'une influence traumatique à la jointure de la hanche gauche. On y appliqua neuf sangsues, et l'on entretint l'écoulement du sang pendant trois heures, moyennant de cataplasmes émollients qu'on mit pendant toute la journée; on ordonna ensuite de prendre une demi-drachme de muriate calcaire par jour, et de faire tenir le malade tranquillement au lit. Plus tard on frotta pendant plusieurs jours la jointure de la hanche avec

un scrupule d'onguent mercuriel, en continuant avec les cataplasmes. On recommanda surtout à l'avenir d'être très-réservé dans la nouriture de l'enfant, et de le promener pendant les beaux jours couché dans une petite voiture. Quand les souffrances de la hanche eurent cessé, on ordonna de continuer le régime diététique et d'en faire de même avec les doses de muriate de chaux, puisqu'il y avoit toujours des rechûtes à craindre de la part de la maladie scrofuleuse, dont les traces n'avaient pas encore disparû dans la constitution du corps, et qui avertissait de sa présence par le retour des fréquents exanthêmes.

Le même mal se manifesta dans la sixième année de l'enfant à la hanche droite après un nouveau châtiment. Intimidé par une suite de traitements grossiers, il était souvent resté des heures entières immobilement assis dans un coin de la chambre, pendant qu'on négligeait à son égard toutes les instructions qu'on avoit données relativement à un régime réglé. La guérison fut dans cette circonstance obtenue en trois mois par les mêmes remèdes comme la première fois, mais à peine l'enfant eut-il été convalescent, qu'il fut tellement jeté avec sa voiture sur le côté gauche, qu'il en eut, en tombant sur une pierre, une forte contusion, à la suite de laquelle il se développa en peu de jours, une forte inflammation à la hanche gauche, accompagnée de fièvre et de vives douleurs, qui empêchèrent l'enfant de se tenir sur les jambes. Cinq jours après ce malheur, on alla chercher le secours du médecin ; la fièvre était alors très-violente, les jointures de la hanche et du genoux gauche extrêmement affectées, la jambe gauche immobile et plus longue de deux pouces et l'exanthême avait disparû. On mit alors douze sangsues à la hanche gauche, et l'on entretint, comme à l'ordinaire, le saigne-

ment pendant trois heures; puis on fit prendre toutes les quatre heures deux grains de mercure dulcifié, et quatre onces d'eau laxative de Vienne à trois doses par jour. La fièvre et les douleurs violentes s'étant appaisées le lendemain, je fis seulement prendre soir et matin un grain de mercure dulcifié et de temps à autre, du thé de guimauve dans lequel on avait mis un peu de confiture de sureau. Lorsque les plaies des sangsues étaient fermées, on frotta pendant cinq jours la jointure de la hanche avec un scrupule d'onguent mercuriel double. Les effets que produisit sur les glandes salivaires cette petite dose, furent cause qu'on mit le mercure de côté et qu'on ordonna de continuer seulement avec les cataplasmes et de tenir le malade dans son lit le plus tranquillement que possible, en lui faisant prendre une demi-drachme de muriate de chaux par jour. Ce ne fut qu'après la huitième semaine, qu'on permit au malade de quitter le lit, avec beaucoup de précaution et seulement pour très-peu de temps. Toutes les infirmités scrofuleuses étaient disparues et tout l'extérieur s'offrait sous un aspect assez satisfaisant après plusieurs mois, pendant lesquels on avait fait preuve de ponctualité, autant pour ce qui regardait l'usage de médicaments que par rapport à la conduite diététique.

Ce fut à cette époque que l'on fit transporter l'enfant, dont le père se lassait depuis long-temps du traitement pénible, dans une autre contrée chez ses grands parents, qui rejetèrent d'abord tout procédé médicinal et surtout les irritations de la peau. L'enfant reçut alors indistinctement à manger tout ce qu'il voulait, devint en peu de temps fort gras, surtout très-sérieux et tranquille pour son âge. Il dormait tous les jours après-dîner deux ou trois

heures et insensiblement plus long temps, c'est ce qui fit qu'on s'inquiéta très-peu de sa santé et qu'on fut très-content de la petite incommodité qu'il causait. Trois mois après son arrivée chez les grands parents, on remarqua un après-dîner, pendant qu'il dormait, des mouvements spasmodiques dans les muscles de son visage, on voulut l'éveiller, mais on ne put y réussir; on employa en vain tous les secours de l'art médical; il mourut le lendemain en faisant quelques mouvements convulsifs. J'ai appris dans la suite qu'on avait trouvé, comme je l'avais prévu, une quantité considérable de matières lymphatiques dans la tête lorsqu'on en fit la dissection.

8.

Scrofules abdominales héréditaires, qui donnèrent lieu à des dartres, à la carie et à la coxalgie scrofuleuse.

Un enfant âge de neuf ans, dont le père est affecté de scrofules pulmonaires et la mère de scrofules abdominales héréditaires, souffrait dès sa naissance d'une retention de selle résistant opiniâtrement à tous les efforts de l'art, et à laquelle il s'était joint une insensibilité particulière du canal intestinal. La mère avait essayé, contre l'avis du médecin, d'allaiter elle-même cet enfant, mais elle dut y renoncer huit jours après, parce qu'on s'était aperçu que le bas-ventre de l'enfant se gonflait et que la constipation continuait pendant que les traits du visage s'altéraient beaucoup et prenaient d'une manière surprénante l'air de la vieillesse. Des relations domestiques ne permettant point de prendre une nourrice, on ordonna le sucre suisse et le lait de vache comme nourriture de

l'enfant, et on lui fit prendre la douzième partie d'un grain de mercure dulcifié outre quatre à six cuillers de jus de rhubarbe. En même temps on lui donna deux fois par jour des clystères préparés de quelques cuillers à manger, de thé de camomilles, dans lequel on avait résout l'extraction de chicorée sauvage et de pissenlit. L'usage continuel des susdits médicaments et des lavements, qui se trouvaient tout de suite absorbés, eurent pour résultat une ou deux évacuations par jour et un changement très-favorable dans toute la constitution du corps. On suspendit l'usage du mercure et des lavements pendant quinze jours et même pour plus long-temps, dès qu'on vit les évacuations se faire régulièrement; mais le retour des constipations obligea toujours d'y recourir de nouveau. La dentition étant survenue, on dut pendant la continuation des médicaments mentionnés ci-dessus, ajouter de temps en temps un peu de savon aux clystères à cause de l'opiniâtreté de la selle, ce qui effectua régulièrement une évacuation par jour. La dentition était facile et exempte de fièvre, cependant il se répandit à l'apparition de chaque dent une dartre sur tout le visage, laquelle disparut bientôt après sans le secours d'aucun remède topique. L'usage de ces remèdes fut continué en observant strictement toutes les ordonances diététiques, et à l'approche de la bonne saison on envoya le malade à la campagne.

Le nez, la lèvre supérieure, ainsi que tout le visage, étant pendant l'été couverts d'une dartre scrofuleuse qui causait beaucoup de démangeaison, on fit plusieurs fois par jour enduire ces parties avec de la crême, et l'on ordonna de continuer avec les remèdes susdits, et de prendre un bain sulfureux artificiel deux fois par semaine. Après l'usage de quelques bains, la dartre

se répandit sur tout le corps, c'est pourquoi on les interrompit de temps en temps, conservant seulement l'usage du mercure dulcifié et des lavements. La mauvaise digestion, l'inobservation des règles diététiques, et une faim insatiable eurent pour suite le développement de fièvres gastriques qu'on éloigna à la verité assez promptement par le secours de l'ipécacuanha, mais qui laissèrent toujours quelqu'affaiblissement de l'estomac pendant que la dartre paraissait guérir. La constitution du corps ne s'était pas essentiellement améliorée non obstant le séjour réitéré à la campagne et l'usage des remèdes rarement interrompu; le bas-ventre était resté dur et boursoufflé; la peau était tantôt propre, tantôt couverte d'exanthêmes, et l'enfant insatiable avait surtout un goût particulier pour les farinages les plus indigestes. Dans la quatrième année il se développa, sans qu'on en pût définir la cause, au grand canthus de l'oeil gauche, un abcès dont il sortait quantité de matières purulentes, et peu de jours après beaucoup de lymphe acrimonieuse, ce qui ne laissa plus de doute sur la formation de la carie. Pour éviter toute irritation, on appliqua des cataplasmes émollients pendant le jour, et l'on fit tous les jours prendre au malade une drachme de l'extraction de fer malique dans du café. C'est ainsi que, sans le secours d'aucun autre remède topique, on en obtint la guérison dans l'espace de trois semaines; il n'en est resté qu'une petite cicatrice qu'on vit encore. Les évacuations de la selle, ne se faisaient pendant ce temps qu'à l'aide de lavements auxquels on avait ajouté un peu de savon; c'est pour cette raison qu'on ordonna de nouveau le mercure dulcifié après la guérison du mal topique, et qu'on transporta le malade à la campagne lorsque la saison avait commencé à se montrer favorable.

Dans la cinquième année il se répandit sur tout le visage et sur une partie chevelue de la tête, une dartre scrofuleuse très-humide, qui causait d'extrêmes démangeaisons, et un cuisson des yeux, qui les rendit extrêmement sensible à l'incidence de la lumière; pendant ce temps les évacuations de la selle se faisaient régulièrement durant quelques mois sans aucun secours médicinal. On fit résoudre une demi-drachme de muriate de baryte dans une once et demie d'eau distillée, dont on fit prendre au malade, pendant qu'il observait sévèrement les règles diététiques, tous les jours trois gouttes de plus dans du thé de guimauve jusqu'à ce qu'il commença à vomir. Alors on diminua la dernière dose de vingt gouttes, et l'on continua de faire prendre la dose tous les jours jusqu'à ce que l'exanthême eût tout-à-fait disparu; il n'en résulta aucun inconvénient pour le patient, lequel laissa pendant l'usage de ce médicament beaucoup d'urine, au fond de laquelle on appercevait un dépôt blanc; les déjections furent aussi très-abondantes et ressemblaient assez à de la bouillie. L'extérieur faisant juger assez favorablement de l'état de santé, et les évacuations ayant lieu tous les jours très-régulièrement, on se crut dès-lors dispensé de l'observation de tout régime diététique, ainsi que de la continuation du muriate de baryte, de sorte qu'on vit bientôt se développer de petits exanthêmes derrière les oreilles, ou des panaris aux doigts des pieds et des mains.

Dans la sixième année il survint inopinément, après la disparition subite de toutes les maladies cutanées, une fièvre dont il fut impossible de découvrir la cause. Le malade commença à boîter, pendant que les doigts du pied se tournaient en dedans; il se plaignit alors d'une vive douleur au genou

gauche, ce qui annonça le développement de la coxalgie ou de la dislocation scrofuleuse de la hanche. Ce mal fut éloigné par le repos, par des cataplasmes émollients, par des frottements avec l'onguent mercuriel et par l'usage intérieur du muriate de chaux. Dans la septième année de petites dartres scrofuleuses parurent de nouveau après une toux spasmodique qui dura pendant trois mois, non obstant que la constitution du corps se fût améliorée d'une manière surprenante. On obtint alors la guérison de la maladie scrofuleuse, en faisant prendre au malade le muriate de baryte pendant six mois, et les fleurs de sel amoniac martial pendant trois mois, en entretenant sans relâche des irritations artificielles sur la peau, et en observant ponctuellement toute les instructions diététiques. Hormis la petite circatrice, on n'apperçoit plus aucune marque d'altération sur le visage de ce garçon aujourd'hui âgé de neuf ans; on peut donc conclure de-là sur la parfaite guérison de cette maladie.

9.

Phthisie scrofuleuse chronique arrêtée dans son développement.

Une femme âgée de trente-deux ans, d'une constitution fort délicate, faible et scrofuleuse, et affligée depuis son enfance de catharres et de rhumatismes accompagnés de fréquentes inflammations aux pharinx, souffrait en même temps des fleurs blanches scrofuleuses, d'un gonflement considérable des deux glandes tonsillaires, et surtout d'un relâchement particulier du canal intestinal. Cette malade, qui se maria dans sa dix-septième année, ac-

coucha sept fois assez heureusement, mais toujours quinze jours trop tôt; elle n'allaita que le premier enfant, et cela seulement pendart peu de temps. Il y a neuf ans que je fus appelé auprès d'elle; je tâchais premièrement de faire partir l'induration scrofuleuse des glandes tonsillaires, qui avait souvent provoqué des inflammations violentes à la gorge: c'est à quoi je réussis parfaitement. Pendant sa cinquième grossesse il se développa une hydropisie du ventre accompagnée de constipations et d'une disposition constante à avorter. L'accouchement se fit heureusement, après que la masse d'eau eut été diminuée, et le séjour de la campagne rétablit la malade à vue d'oeil. Des accès de la goutte nécessitèrent l'année suivante l'usage des bains de *Baden.*

L'effet heureux de ces bains cessa de se faire sentir, lorsque la malade se fut plusieurs fois refroidie en automne. Elle se trouva surtout alternativement incommodée, pendant sa nouvelle grossesse, de maux hystériques, de douleurs dans les environs de la matrice, d'une contraction spasmodique des poumons, et de temps en temps de la toux. Après l'enfantement il se manifesta une faiblesse extrême dans les parties génitales, à laquelle se joignirent des douleurs à l'épine du dos, comme on les observe pendant le dessèchement de la moëlle dorsale. D'après le conseil des médecins assemblés, on se décida pour l'usage intérieur des remèdes martiaux et pour le frottement de la colonne dorsale avec le baume péruvien.

La malade fréquenta l'année suivante de nouveau les bains de *Baden*, où elle eut un jour une forte frayeur, qui causa d'abord une interruption subite des menstrues, qui avoient justement alors dévancé leur période ordinaire. Cet accident fut suivi d'un état convulsif de presque toutes les par-

ties du corps: néanmoins elle put quelques jours après recommencer l'usage des bains; les menstrues reparurent plus tard, mais la cure des bains resta cette fois sans effet. La malade souffrit peu en hiver pendant sa septième grossesse; ce ne fut qu'après l'accouchement, qu'elle se trouva attaquée de maux de bas-ventre et de poitrine et, de temps en temps, de la toux; elle éprouvait une certaine sècheresse dans les glandes bronchiales, puis de fortes palpitations dans les grands vaisseaux, et une faiblesse dans les membres, qui alloit toujours en augmentant. On fit usage, avec un succès alternatif, des eaux minérales de *Selters* et d'autres remèdes lénitifs pour les crampes, suivant la nature des choses; mais aussitôt que la malade s'apperçut de quelqu'amélioration, tous les remèdes furent mis de côté. Ce fut principalement à cette époque qu'elle se vit forcée par un sentiment douloureux et convulsif qu'elle éprouvait au-dessous de la poitrine, de tenir constamment le haut du corps courbé en avant. Pendant le séjour à la campagne prolongé jusqu'à l'automne, cette femme très-affaiblie principalement par les soins assidus qu'elle vouait à son enfant malade, s'était attiré plusieurs refroidissements, qui amenèrent à la fin une fièvre catarrhale accompagnée de douleurs toujours plus fortes à la poitrine. On ordonna des cataplasmes émollients sur la poitrine, des remèdes dissolvants, et plus tard le tiers d'un grain de mercure dulcifié, auquel on avait ajouté une dose égale de soufre doré d'antimoine. Ce ne fut que le dix-septième jour que la fièvre cessa, mais l'appétit et le sommeil ne revinrent que lentement, ainsi que le rétablissement de la santé, malgré que la toux eût été tout-à-fait appaisée par l'usage persévérant d'une décoction lénitive. Lorsque

la malade quitta le lit pour la première fois, elle eut un accès hystérique très-violent; les douleurs de la matrice et celles de la poitrine et de l'épine du dos s'étaient alternativement succédé pendant la fièvre catarrhale; on ordonna l'extraction de jusquiame avec le castoréum. Huit jours après la malade put quitter le lit, et se rétablit non obstant plusieurs affections rhumatiques aux dents et à la tête, et malgré une sensibilité extraordinaire au changement de la température.

La malade fit les premiers beaux jours du printemps une promenade en voiture, et comme elle s'en était fort bien trouvée, elle essaya plus tard de sortir à pied, mais cette sortie épuisa tellement ses forces qu'il s'en suivit une diminution d'appétit, des palpitations des grands vaisseaux, une petite toux, des oppressions de poitrine, et un sommeil inquiet avec des battements de pouls convulsifs. On lui recommanda de se mettre au lit, et de s'y tenir pour quelques jours dans un repos absolu, puisque, outre sa faiblesse et sa susceptibilité d'irritation, elle ressentait de fortes douleurs entre les poumons et la matrice; on lui mit des cataplasmes émollients, et on lui fit prendre des remèdes lénitifs. Une plus forte irritabilité de l'humeur lui faisant dédaigner les douleurs de poitrine et les instructions qu'on lui avait données par rapport aux mouvements du corps, elle s'attira une inflammation chronique des poumons suivie d'une nouvelle fièvre et de violentes douleurs à la poitrine. On dut alors fort craindre, après tout ce qui avait précédé, que cette maladie à peine guérie ne dégénérât en une phthisie scrofuleuse chronique. C'est pour cette raison qu'on demanda de nouveau un conseil, puisque la malade ne voulait se soumettre, ni au règlement diététique, ni au règlement médicinal qui lui avait été ordonné.

La décision de ce conseil fut, qu'il s'était développé dans les poumons affectés par de fréquentes maladies chroniques scrofuleuses, catarrheuses, goutteuses et inflammatoires, une nouvelle maladie semblable, laquelle, dans une femme tellement débilitée par de longues souffrances, menaçait enfin de dégénérer en pulmonie tuberculeuse. On tâcha d'empêcher, autant que possible, le développement de la suppuration, en mettant des sangsues et des cataplasmes émollients sur la poitrine, et en faisant un cautère au bras gauche. On mit également des emplâtres d'euphorbe sur le bras droit, et l'on fit prendre à la malade des breuvages dissolvants et de petites doses de mercure dulcifié avec la digitale pourprée. A l'approche de la bonne saison, on transporta la malade à la campagne, après lui avoir enjoint de se tenir extrêmement tranquille, et de borner sa nourriture à du lait et à des farinages préparés avec du lait. Après la cessation de la fièvre catarrhale, elle toussa tout au plus trois fois pendant huit jours, mais l'expectoration, quoique se faisant sans effort et au grand soulagement de la malade, était toujours muqueuse, blanchâtre et glutineuse. Non obstant la stricte observation de toutes les instructions médicinales, la malade se vit tourmentée tous les quinze jours, surtout à l'approche de ses règles, par des insomnies et de violentes attaques de fièvre ; la difficulté de respiration que lui causaient alors ces accidents, était toujours accompagnée de crampes de poitrine.

Les douleurs de la poitrine et de la respiration diminuèrent lorsque le mercure commença à agir sur les glandes salivaires, mais il se développa, outre la fièvre continue, une fièvre tierce. Dans un nouveau conseil, qu'on avait trouvé à propos d'assem-

bler, on convint de la nécessité de continuer l'usage du lait, des breuvages lénitifs, des cataplasmes émollients et des irritants aux bras, ainsi que de l'application réitérée d'un petit nombre de sangsues, et on ordonna outre cela le muriate d'ammoniac et la digitale pourprée. Peu de temps après la fièvre tierce et l'irritabilité générale disparurent; les fonctions du canal intestinal, opérées auparavant par des clystères, se faisaient maintenant régulièrement, et l'appétit était enfin revenu. Les maux de poitrine s'étant peu augmentés, même à l'approche des purgations menstruelles, on continua l'usage des susdits médicaments jusqu'à ce que l'amélioration de la poitrine eut fait place à des maux hystériques, pour lesquels on ordonna le laurier-cerise et le castoréum. L'usage de bouillons gras, la douceur de la saison, l'augmentation de l'appétit et la tranquillité du sommeil, amenèrent enfin le rétablissement des forces. Cependant la contraction qui causait la difficulté de la respiration, nécessitèrent non seulement l'application de quelques sangsues à la partie souffrante, mais aussi près de la huitième vertèbre de l'épine du dos, à cause d'une douleur que la malade y éprouvait lorsqu'on y portait la main un peu plus fortement. On lui fit outre cela prendre les eaux de *Selters* avec du lait et puis l'extraction liquide de chiendent à laquelle on ajouta un peu de crême de tartre. Le déjeûner ne se composait que d'une décoction de blé de turquie infusée sur une petite partie de thé russe, et prise avec du lait et du sucre. Les forces étant insensiblement revenues, et les douleurs de poitrine, quoique sensiblement diminuées, se faisant encore sentir de temps à autre, on recourut de nouveau aux sangsues, continuant toujours l'usage des autres susdits remèdes; ensuite on fit prendre tous les deux jours un

bain chaud et l'on frotta journellement tout le devant du thorax avec un onguent composé de poudre de garou, de cantharides et de graisse, pendant qu'on entretenait de fortes irritations aux deux bras. Les douleurs de poitrine diminuèrent toujours dans la même proportion que la suppuration artificielle des irritations externes devenait plus abondante. Non obstant toutes les révulsions qu'on mît en oeuvre, il se formait des panaris fortement suppuratifs, mais peu douloureux aux orteils des deux pieds. Ces panaris disparurent après quelques semaines, se r'ouvrirent de nouveau et guérirent enfin tout-à-fait.

La convalescente put alors se soutenir debout sans douleur, et se vit délivrée des fleurs blanches; les purgations menstruelles se faisaient régulièrement et sans aucun inconvénient; l'appétit devenait de jour en jour meilleur; son sommeil plus tranquille, et ce fut ainsi qu'elle se rétablit à vue d'oeil. Cependant les poumons manifestaient encore une extrême sensibilité pour le moindre changement de température, on lui recommanda par conséquent pour la durée de l'hiver suivant, la continuation de toutes les irritations de la peau, l'application périodique des sangsues, en lui enjoignant de se tenir dans une chambre toujours également chauffée. Comme pendant tous le cours de cette maladie les souffrances de poitrine avaient, comme auparavant, alternée avec les maux hystériques, et qu'il y avoit à craindre qu'en pareilles circonstances, tout accès spasmodique n'entraînât de nouveau une affection des poumons à peine guéris, je donnai à la convalescente, en la quittant, le conseil, de faire pendant la bonne saison usage des bains de *Pyrawarth.*

10.

Carie scrofuleuse des vertèbres dorsales.

Un homme âgé de vingt-quatre ans était, ainsi que ses frères et soeurs, alternativement affecté dès sa plus tendre enfance de maladies scrofuleuses de la peau, des yeux et des poumons. D'après l'avis de ses amis il avait embrassé dans sa dix-neuvième année l'état militaire, dans l'idée que cela apporterait quelque changement au mauvais état de sa santé. Ce jeune homme, accoutumé à une bonne nourriture et à une vie aisée, et dont la constitution étoit affaiblie par de longues souffrances, se vit alors réduit à une nourriture grossière, et eut, dans son nouvel état, tantôt à supporter les fatigues d'une marche pénible par le temps le plus affreux, tantôt il dut consécutivement écrire, ou dessiner avec la plus grande assiduité. Plusieurs fois il alla prendre les bains de *Baden* pendant ses semestres, croyant, d'après ses propres vues, par ce moyen et par une patience persévérante, surmonter les souffrances qu'il endurait de temps à autre comme une suite de la maladie scrofuleuse, qui se développait toujours plus à la faveur du nouveau genre de vie auquel son nouveau métier l'obligeait. Ce fut en 1827 que cet homme, se trouvant plus mal à son aise que de coutume, fit usage des bains de *Baden* par un temps humide et froid; l'éloignement de son logis l'obligea de s'exposer aux intempéries de l'air en sortant du bain: il revint donc au régiment beaucoup plus mal qu'il ne l'avait quitté.

Dans les premiers mois de l'an 1828 il eut toujours plus de peine à marcher, ses pieds lui semblaient comme chargés de plomb; quoiqu'exempt de fièvre, il sentait ses forces sensiblement décliner, et

éprouvait dans la région des vertèbres de l'épine du dos une sensation douloureuse, comme si de l'eau bouillante faisait un mouvement oscillatoire dans la cavité de la moëlle vertébrale; ne pouvant bientôt plus se tenir debout qu'avec beaucoup de peine, et les déjections de la selle devenant chaque jour plus pénibles, il se vit enfin forcé à demander son congé.

Dès la première visitation que je fis à son arrivée de l'épine du dos, j'y apperçus une marque à peu près de la largeur d'un écu, qui n'était douloureuse que lorsqu'on la touchait un peu fortement. J'en conclus d'abord qu'elle ne provenait que d'une affection scrofuleuse de la deuxième ou troisième vertèbre dorsale, dont la moëlle devait être fort attaquée. J'ordonnais préliminairement des remèdes facilitant la selle et une nourriture très-légère et digeste; l'importance du cas m'engagea cependant à demander un conseil. Les pronostiques susdits y furent confirmés; l'on ordonna l'extraction dissolvante de gaïac et de mercure dulcifié en pillules, et l'on recommanda en même temps de faire des frottemens avec l'onguent mercuriel et de tenir le patient couché dans une position horizontale. Trois semaines n'étaient pas encore écoulées que le malade se trouva, malgré son bon appétit et son sommeil tranquille, atteint de quelques légers accès de fièvre périodique, et que les membres inférieurs étaient devenus tout-à-fait immobiles: il n'y sentait plus d'autre impression qu'une certaine démangeaison semblable à un chatouillement de fourmis, et qu'une douleur cuissante, qui provenait d'une affluence de sang vers ces parties. Pendant cet accident, il s'était formé à la place mentionnée ci-dessus, une tumeur oblongue, qui causait une forte tension et de vives douleurs quand on la pressait un peu fortement de la main. Cette tumeur fut déclarée, dans un nouveau

conseil, être un aposthème produit par la carie scrofuleuse de plusieurs vertèbres dorsales, et l'on ordonna la poudre de Plumer avec une composition de jusquiame; l'on conseilla en même temps la continuation des frottements avec l'onguent mercuriel et les clystères de *Kaempf* pour les constipations opiniâtres. La tumeur de l'épine du dos s'augmenta peu à peu, et la paralysation se communiqua aux muscles de l'abdomen, qui étaient devenus durs au toucher. Les déjections de la selle cessaient quelquefois pendant huit jours, non obstant l'usage continuel des remèdes mentionnés ci-dessus, et les membres insensibles et paralysés de la partie inférieure, se trouvaient de plus en plus rapprochés du ventre par l'effet des spasmes continuels. Le sommeil et l'appétit ne changeaient point, et, malgré l'amaigrissement visible des membres inférieurs, le malade eut tous les sept ou onze jours un léger accès de fièvre. Lorsqu'on voulut relever le malade sur son séant, il retomba, malgré tous ses efforts, fortement avec le haut du corps en avant, comme si l'épine du dos s'était rompue à la place souffrante. Le mercure ayant commencé à agir sur les glandes salivaires, on le mit de côté, et l'on songea à remédier à la paralysation des intestins du ventre. Pour cet effet, il fut convenu dans un nouveau conseil, qu'on ordonnerait pour l'usage intérieur l'extraction de la noix vomique à doses successivement augmentées, ce qui multiplia à la vérité les accès spasmodiques, mais produisit au moins régulièrement une évacuation de selle salutaire par jour. On conseilla alors au malade l'application du moxa aux environs de la grosse enflure, comme l'unique remède de son salut, mais il n'y eut pas moyen de s'y décider, aussi peu qu'à l'application du fer rouge et du seton recommandée dans un autre conseil.

D'après l'avis unanime des médecins assemblés, le succès de tout procédé curatif était fort douteux, parce que la carie scrofuleuse de deux ou trois vertèbres dorsales, de laquelle était résulté l'aposthême de l'épine du dos et les accidents paralytiques, faisait fortement craindre une fièvre étique. Comme outre cela, le malade ne voulait se soumettre à aucune opération un peu douloureuse, sinon que la guérison ne lui fût garantie après s'y être prêté une seule fois, et qu'un partisan de la homéopathie qu'on avait appellé, se refusa absolument de se charger de son traitement, je fus de nouveau prié de continuer la cure. Je n'accédai cette fois à la demande, qu'après m'être assuré l'assistance d'un chirurgien lettré et expérimenté, dont je laissai le choix au malade, et après que la décision unanime de tous les conseils réunis, relativement au résultat de chaque méthode curative, eut été encore une fois représenté par chacun de nous deux, aux personnes qui environnaient le malade.

L'absorption de la matière purulente, dont une partie devait immanquablement avoir passé dans l'épine du dos, et l'éloignement de la carie étaient les premières conditions de l'accomplissement desquelles dépendait la seule possibilité d'une guérison, quoiqu'il y eût à prévoir que la paralysation des membres inférieurs, malgré le succès de cette opération, resterait toujours incurable, à cause de l'altération des pellicules qui entourent la moëlle vertébrale.

On aurait désiré que le malade fût transporté à la campagne, mais on s'y refusa quoique la saison fût très-favorable et qu'il se fut présenté une excellente occasion. Dans l'espace de trois mois, pendant lesquels le corps du malade resta toujours dans une position horizontale, on mit quinze sangsues au

milieu et aux deux bouts de l'aposthême, ainsi quarante-cinq chaque fois, et à sept reprises. L'écoulement du sang fut chaque fois entretenu par des ventouses, et l'on mit après, des cataplasmes émollients dessus pendant toute la journée. Le muriate de chaux avait été ordonné pour l'usage intérieur à doses successivement augmentées jusqu'à six drachmes par jour, et le malade le prit sans en éprouver le moindre inconvénient. Après chaque saignement il ressentit seulement une faiblesse passagère, mais le sommeil et l'appétit étaient toujours bons, et les spasmes des membres inférieurs beaucoup plus rares. Tous les sept ou onze jours il avait de faibles accès de fièvre, suivis d'une forte transpiration de la peau et d'une abondante secrétion de l'urine. Les évacuations intestinales durent cependant toujours être provoquées moyennant des clystères de *Kaempf* aux quels on ajoutait un peu de savon, et l'on observait dans la secrétion de l'urine, souvent involontairement faite, un dépôt suppuratif et infecte. Ce ne fut qu'à la fin du mois de juin, qu'on résolut enfin de faire partir le malade pour la campagne, où il ne put cependant que rarement jouir du plein air, le temps étant toujours extrêmement désagréable.

La tumeur de l'épine du dos s'était presqu'entièrement fondue pendant la seconde moitié du mois d'août, au moyen des remèdes susdits, et l'on allait dans peu procéder à l'opération du fer rouge, parce que la sensibilité était un peu revenue dans les membres inférieurs, lorsque le malade fut, après avoir mangé trop de fruits, tout-à-coup assailli d'une fièvre gastrique et d'une diarrhée colliquative accompagnée d'un érysipèle vésiculaire (*pemphigus*), qui se répandait sur les deux hanches et les cuisses supérieures, et lequel tourna en moins de vingt-quatre heures en gangrê-

ne. On ordonna alors de prendre trois fois par jour un grain de musc, et toutes les deux heures sept gouttes de la teinture de Bestuscheff avec du vin de malaga, et pour toutes les quatre heures un lavement préparé d'une décoction de camomilles, de racine de columbium et de lin, en y ajoutant le jaune de plusieurs oeufs. La dyarrhée s'appaisa, les forces vitales commencèrent à renaître, mais les taches gangréneuses s'étendaient toujours d'avantage et rejetaient une quantité énorme de matières purulentes. On pansa ces ulcères avec une dose d'acide de sel délayé dans trois parties de thé de camomilles, et l'on parvint ainsi dans l'espace de onze jours en continuant les remèdes intérieurs, à arrêter les progrès de la gangrène; on remplaça alors l'acide de sel par une solution de chlor de chaux (*chloruretum calcis*), ce qui, conjointement avec l'usage intérieur du muriate de sqine, affaiblit la formation des matières impures et rétablit les forces du malade.

Lorsqu'on revint avec le malade, à l'approche de l'hiver, en ville, il avait entièrement perdu la fièvre, les crampes des parties inférieures étaient moins fréquentes, mais plus violentes, les plaies alors plus petites, se montraient sous un aspect assez satisfaisant, mais on se trouvait constamment obligé de seconder les évacuations de la selle par des lavements. Les forces revenaient toujours davantage avec l'appétit et le sommeil, mais il s'était développé sur la surface du corps, à force d'être couché, de nouvelles excoriations, c'est pourquoi on permit au malade, qui pouvait pendant quatre ou six heures du jour se tenir sur son séant sans inconvénient pour l'épine du dos, de passer ce temps hors du lit. On ajouta, pour faire cesser les crampes périodiques, à chaque poudre de muriate de squine un grain de musc, et l'on fit pren-

dre, pour la toux spasmodique, soir et matin trois grains de l'extraction de laitue. Les plaies ayant considérablement diminué, on trouva alors à propos d'agir avec force par des irritants extérieurs sur la pellicule entourant la moëlle vertébrale, qu'on supposait être fort attaquée. Par nul autre moyen il était possible de ramener la sensibilité des pieds, quand même si l'on avait réussi à faire revenir à leur état naturel la moëlle vertébrale et les nerfs qui avaient trop souffert par la longue tension.

C'est pourquoi on fit, le 28. Décembre 1828, près de la partie de l'épine du dos où l'aposthême s'était formé, un encaume de six pouces de longueur et d'un pouce de largeur, qu'on frotta ensuite avec l'onguent de tartre émétique, pour y entretenir une forte suppuration. La sensibilité des pieds se manifesta toujours de plus en plus, les plaies devenaient incessamment plus bénignes, pendant que le malade, continuant avec assiduité les remèdes intérieurs, se tint plusieurs heures du jour hors du lit. Le malade passa les mois de l'hiver, par l'effet des remèdes mentionnés, dans cet état d'amélioration qu'on aurait à peine osé espérer, lorsqu'au commencement du printemps suivant, tous les remèdes et systèmes curatifs employés furent rejetés par un nouveau conseil assemblé, qui proposa un plan tout-à-fait opposé à celui qu'on avait suivi jusque-là. Les environs du malade et le malade lui-même s'impatientant de la longueur du traitement, et fondant toutes leurs espérances sur une autre cure qu'on leur proposait, je crus de mon devoir de refuser mon assistance à un système, qui répugnait à ma conviction.

11.

Carie scrofuleuse des vertèbres lombaires.

Un garçon, fils d'un homme d'affaires demeurant aux environs de Vienne, était affecté d'exanthêmes scrofuleux, et souffrait depuis sa quatrième année d'une tumeur à la région lombaire, qui s'y était établit après qu'on lui eut infligé un rude châtiment à coups de bâton sur le dos. Tout avait été abandonné à la nature, parce qu'on prenait les fréquentes chûtes de l'enfant pour une paresse que l'on crut devoir corriger par des punitions. Par cette raison, on ne put pas même savoir l'époque, où l'épine du dos avait commencé à se courber, ni quand l'aposthême et la paralysation des membres inférieurs tout-à-fait rapprochés du ventre, s'étaient fait remarquer pour la première fois. On s'était évertué pendant deux années entières à guérir, avec des remèdes de toutes espèces, les plaies et les fistules qui s'étaient formées près des vertèbres lombaires après l'ouverture de l'aposthême, et qui rejetaient une grande quantité de matières impures. La fièvre continuelle et le manque d'appétit avaient extrêmement amaigri le malade. De tous ces symptômes et des détails très-peu satisfaisants que l'on put recueillir sur le cours de la maladie, il devenait notoire que la maladie scrofuleuse invétérée et secondée par la négligence avec laquelle elle a été traitée, provoqua, à l'aide de quelques causes traumatiques, la carie scrofuleuse des vertèbres lombaires, et que la guérison s'effectuerait avec beaucoup de difficulté, vu la longue durée du mal, le séjour humide, les aliments grossiers et le manque de soins. On ordonna donc, pour le pansement, des émollients au

lieu des remèdes astringents, dont on avait fait usage jusque-là, et pour l'usage intérieur des remèdes martiaux, conjointement avec un régime diététique mieux réglé. Mais comme la guérison ne voulut pas suivre assez promptement l'exécution de ces ordonnances, on eut recours aux remèdes les plus hétérogènes.

J'eus occasion de revoir trois ans après ce malade, ses forces n'avaient pas considérablement décliné depuis, malgré la continuation de la fièvre et l'abondante secrétion des humeurs, mais la courbature du dos s'était prodigieusment développée, et les nombreuses fistules, malgré tous les remèdes topiques qu'on eut employés, s'étaient considérablement multipliées et étendues des lombes jusqu'à l'os sacrum et le boyau-culier.

12.

Guérison d'une maladie scrofuleuse qui se fit avec une promptitude étonnante au moyen du muriate de baryte.

On avait ordonné à une fille de cinq ans très-peu susceptible d'irritation, affectée d'exanthêmes scrofuleux, de scrofules abdominales et cervicales, une drachme de muriate de baryte dissoute dans une once d'eau. Cette fille prit au commencement dix gouttes de cette solution, dont la dose fut de jour en jour augmentée de cinq gouttes, et outre cela on lui frottait doucement tous les jours les scrofules externes avec cinq grains de l'extraction de ciguë détrempée dans de la salive. L'usage de ces remèdes avait provoqué une assez forte évacuation de la selle et de l'u-

rine, et le bas-ventre et la grosseur des scrofuleuses cervicales s'étaient déjà considérablement fondus, lorsque la garde-malade, trouvant ce procédé trop long, immagina d'abréger la cure, en donnant à la malade toute la solution dans l'espace de peu d'heures. Selon le rapport du père il survint une demiheure après la prise de la dernière dose, des spasmes terribles, un resserrement du cou, des diarrhées, des vomissements qui firent presque sortir les yeux de leur orbite, puis une forte fièvre accompagnée de transpiration, de délire, d'une anxiété extrême, et enfin d'une espèce d'engourdissement; la malade passa deux jours dans cet état, sans qu'on songeât à appeler du secours, quoique la difficulté de la respiration, les sueurs froides et le râlement fît craindre la mort à tout moment. Les déjections intestinales et l'urine se dégagèrent en quantité et involontairement, et la peau était couverte d'une abondante sueur visqueuse et fort puante. Le troisième jour tous les symptômes de la maladie scrofuleuse avaient disparu, la malade se trouvait à la vérité extrêmement faible, mais toute la constitution du corps, la physionomie même, avait subi un changement tellement favorable, qu'on n'aperçut plus aucune trace de cette maladie.
